This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 4354.2.821.5

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

2

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

LÉON TOLSTOÏ

—

Vie et OEuvre

Mémoires

SOUVENIRS, LETTRES, EXTRAITS DU JOURNAL INTIME
NOTES ET DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

réunis, coordonnés et annotés par

P. BIRUKOV

revisés par LÉON TOLSTOÏ

traduits sur le manuscrit par J.-W. BIENSTOCK

AVEC DE NOMBREUSES GRAVURES

TOME II

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI

VIE ET ŒUVRE DE TOLSTOÏ

DU MÊME AUTEUR :

DERNIÈRES PAROLES, trad. par J.-W. Bienstock ..... 1 vol.

LÉON TOLSTOÏ

—

Vie et Œuvre

Mémoires

SOUVENIRS, LETTRES, EXTRAITS DU JOURNAL INTIME
NOTES ET DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

réunis, coordonnés et annotés par

P. BIRUKOV

revisés par LÉON TOLSTOÏ

traduits sur le manuscrit par J.-W. BIENSTOCK

AVEC DE NOMBREUSES GRAVURES

TOME II

QUATRIÈME ÉDITION

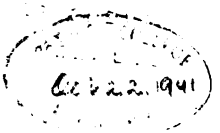
Gand, Bd du Foot 3
3 jur. 10
George Barton

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI

Slav 4354.2.821.5



Dr. George Cantor

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

3361

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

INTRODUCTION

Dans le premier volume de cet ouvrage, nous avons présenté successivement le développement de l'enfant remarquable que fut Tosloï, puis du jeune homme, avec ses premiers pas incertains dans la vie. Dans le deuxième volume, nous voyons Tolstoï déjà en possession de son indépendance, animé d'aspirations idéales, de rêves passionnés, déjà plein de confiance en lui-même, en sa vocation, mais aussitôt en conflit avec ce monde étroit pour lui, incommode, mal fait et qu'il croit nécessaire et possible de refaire.

D'abord, ce sont les conflits avec ses camarades littéraires, ensuite avec les institutions sociales (peine capitale, propriété, etc.), avec la science, avec les autorités russes et le parti réactionnaire, même avec les éléments de la nature, avec la mort, enfin avec soi-même. Ce dernier conflit est le plus pénible. Il cède, il se rend et ajourne la crise...

Puis commence la quiète période de père de famille, de propriétaire rural, de romancier hors

ligne et Tolstoï paraît être calme... mais ce n'est pas pour longtemps. Dans une dizaine d'années nous verrons les angoisses renaître en lui, et il s'engagera dans la lutte suprême.

Toutes les péripéties de ce calme et de la tempête qui le suivit feront le sujet des volumes suivants.

P. B.

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

LÉON NIKOLAIEVITCH TOLSTOÏ

QUATRIÈME PARTIE

CARRIÈRE LITTÉRAIRE. — VOYAGES

1856-1860

CHAPITRE I

SAINT-PÉTERSBOURG

Envoyé comme courrier à Pétersbourg, Léon Nikolaievitch fut attaché à la batterie d'artifice commandée par le général Constantinov, et ne retourna plus à l'armée. Dès son arrivée à Pétersbourg, le 21 novembre 1855, il pénétra dans le cercle du *Sovremennik*, où on le reçut à bras ouverts.

Voici ce qu'il dit de cette époque dans ses *Confessions :*

« Dans ce temps, je commençai à écrire par am-
[illegible]on, lucre et orgueil. Dans mes écrits je faisais
[illegible] même chose que dans la vie. Pour acquérir la
[illegible]re et l'argent, pour lesquels je travaillais, il
[illegible]it cacher le bien et dire le mal. C'est ce que je

faisais. Que de fois, dans mes écrits, ai-je bafoué, dissimulé, sous un air d'indifférence et même de légère moquerie, mes aspirations vers le bien, qui faisaient le sens de ma vie, et j'atteignais le but : on me louait.

« J'avais vingt-six ans quand je vins à Pétersbourg, après la guerre, et je me liai avec les écrivains. Ils me reçurent comme un des leurs ; on me flagornait (1). »

Il est évident que vingt années avant d'écrire ces lignes, Léon Nikolaievitch était dominé par d'autres sentiments, bien que les germes de ce scepticisme, de cette analyse implacable de soi-même se manifestassent déjà, étonnant ses camarades.

Le *Sovremennik* (le Contemporain) était une revue fondée par Pouschkine et Pletniev. Son premier numéro parut en 1836. Après la mort de Pouschkine, de 1836 à 1846, Pletniev l'édita seul, et la revue tomba complètement.

En 1847, J.-J. Panaiev et N.-A. Nekrassov achetèrent cette revue. En collaboration du critique bien connu Belinski, ils attirèrent rapidement au *Sovremennik* les meilleures forces littéraires, et jusqu'en 1866, c'est-à-dire jusqu'au moment où la revue fut supprimée par ordre des autorités, elle demeura le premier organe progressiste de la littérature russe artistique, critique et publiciste.

Au moment de l'arrivée de Tolstoï à Pétersbourg, le cercle le plus intime du *Sovremennik*

(1) *Les Confessions*, édition russe A.-V. Tchertkov, page 6.

était formé de deux groupes très connus de littérateurs: Panaiev, Nekrassov, Tourgueniev, Tolstoï, Droujinine, Ostrovski, Gontcharov, Grigorovitch et Sollogoub. Et parmi les autres, hors de ce groupe, V.-P. Botkine, Fet, etc.

Les principaux collaborateurs du *Sovremennik* étaient liés par quelques obligations coopératives tant au point de vue de la participation à la revue que des honoraires.

Ces obligations parfois gênaient les sociétaires et amenaient divers chocs désagréables dans les milieux littéraires. Les éditeurs et rédacteurs des autres revues suppliaient les écrivains en renom de leur donner quelque chose. L'administration du *Sovremennik* s'y opposait formellement. Une de ces histoires désagréables est racontée par le biographe allemand Löwenfeld :

« Entre Tourgueniev et Katkov s'éleva une querelle où fut mêlé Tolstoï, un peu par sa faute. Tourgueniev avait été le collaborateur assidu de Katkov et il était probablement désagréable à celui-ci de perdre un aussi remarquable collaborateur. Il chargea son frère de visiter chaque jour les deux écrivains et de leur demander des articles pour sa revue. Tourgueniev, las de cette demande quotidiennement renouvelée, promit un jour de donner quelque chose à Katkov. Mais il ne put tenir cette promesse. Katkov se fâcha et se mit à offenser publiquement Tourgueniev, tâchant de prouver que, du moment que Tourgueniev avait collaboré à

sa revue, il n'avait pas le droit de donner ses écrits *exclusivement* au *Sovremennik*. Mais comme sociétaire de cette revue, il n'avait pas non plus le droit de promettre un travail pour la revue de Katkov. Sa nature faible, accommodante, cette fois lui avait rendu un mauvais service. Tolstoï intercéda pour son ami. Il écrivit à Katkov une longue lettre pour justifier Tourgueniev : « La douceur du caractère de Tourgueniev, son amabilité, écrivait-il, l'ont amené à promettre des deux côtés. » Il demandait à Katkov de publier cette lettre. Katkov y consentit, mais à la condition de publier aussi sa réponse, et il envoya à Tolstoï le brouillon de sa lettre. Mais cette réponse était telle que Tolstoï préféra renoncer au rôle de médiateur (1). »

Cette organisation du *Sovremennik* ne fut pas de longue durée, et elle devint bientôt semblable à celle de toutes les autres revues.

Tolstoï ne trouva déjà plus Belinski au *Sovremennik*. Belinski était mort en 1848, après avoir beaucoup travaillé à la prospérité de la revue. Son ardeur enthousiaste avait insufflé une âme à cette revue mourante, et fortifié pour longtemps son existence. Mais on ne remarque pas en Tolstoï l'influence directe de Belinski.

L'une des raisons de ce fait c'est simplement la différence des époques. Belinski était un homme des années quarante au sens le plus complet du mo et Léon Nikolaievitch ne parut dans le monde li

(1) Löwenfeld, *le Comte L.-N. Tolstoï*, édition russe, page 125

téraire qu'aux années cinquante et ne trouva que les continuateurs de Belinski qui n'avaient pas la force captivante du maître. D'autre part, le milieu dans lequel avait été élevé Tolstoï ne l'avait pas préparé à une intimité avec ces « bourgeois littéraires », comme ils s'appelaient eux-mêmes. Il se rapprocha des hommes plus près de lui par l'éducation et même avec ceux-là il resta toujours renfermé et indépendant, toujours en opposition, naturellement exerçant sur eux une grande influence, et très peu influencé par eux.

On peut encore trouver une cause plus profonde, essentielle, de cette attitude. Il est vrai qu'aux années cinquante Léon Nikolaievitch n'avait certainement pas encore une conception nette du monde, mais l'opinion du *Sovremennik* ne l'attira jamais.

Enfin de son propre aveu, Léon Nikolaievitch fut toujours influencé davantage par le talent artistique que par le talent de publicisme.

La plus forte influence philosophique qu'il éprouva, encore dans sa jeunesse, fut celle de Rousseau.

En causant de la littérature française avec M. Paul Boyer, professeur à l'École des langues orientales de Paris, qui vint lui faire visite au printemps 1901, Léon Nikolaievitch s'exprima ainsi sur ses deux maîtres, Rousseau et Stendhal :

« On n'a pas rendu justice à Rousseau ; on a méconnu la générosité de sa pensée, on l'a calomnié de toutes manières. J'ai lu tout Rousseau, oui, tous les vingt volumes, y compris le *Dictionnaire*

de musique. Je faisais mieux que l'admirer, je lui rendais un culte véritable : à quinze ans, je portais au cou son portrait en médaillon comme une image sainte... Telles pages de lui me vont au cœur; je crois que je les aurais écrites.

« Stendhal? Je ne veux voir en lui que l'auteur de *la Chartreuse de Parme* et du *Rouge et Noir*. Ce sont là deux incomparables chefs-d'œuvre. Et plus que nul autre je suis son obligé; je lui dois d'avoir compris la guerre. Relisez, dans *la Chartreuse de Parme*, ce récit de la bataille de Waterloo. Qui donc avant lui avait décrit la guerre comme cela, c'est-à-dire comme elle est réellement? Vous rappelez-vous Fabrice traversant la bataille sans y comprendre « rien du tout », et comme lestement les hussards le font passer par-dessus la croupe de son cheval, de son beau « cheval de général »? Plus tard au Caucase, mon frère, officier avant moi, m'a confirmé la vérité de ces descriptions de Stendhal. Il adorait la guerre, mais n'était point de ces naïfs qui croient au Pont d'Arcole. « Tout cela, me disait-il, c'est du panache! Et il n'y a point de panache à la guerre. » Très peu de temps après, en Crimée, je n'eus qu'à regarder pour voir par mes propres yeux. Mais, je le répète, pour tout ce que je sais de la guerre, mon premier maître c'est Stendhal (1). »

Citons encore les œuvres littéraires dont certaines se trouvent dans la liste que nous avons déjà

(1) Chez Tolstoï, Paul Boyer. *Le Temps*, 28 août 1901.

donnée et qui correspondent à la période qui nous occupe.

De vingt à trente-cinq ans, voici les œuvres qui ont eu le plus d'influence sur Léon Nikolaievitch :

Gœthe. — *Hermann et Dorothée.*	Très grande.
V. Hugo. — *Notre-Dame de Paris.*	id.
Tutchew. — *Poésies*.....	Grande.
Koltzov. — *Poésies*.....	id.
Fet. — *Poésies*.....	id.
Platon. — *Phédon, Le Banquet.* (Traduction V. Cousin)	Très grande.
Homère. — *L'Iliade* et l'*Odyssée* (Traduction russe.)	id.

Nous avons ainsi le tableau plus ou moins complet de l'éducation littéraire de Tolstoï.

Dans le cercle des littérateurs de Pétersbourg, Léon Nikolaievitch apportait sa nature vigoureuse, artistique, impressionnable et son caractère inflexible, souvent agressif, et il produisit une tempête dans ce milieu calme et modéré.

Voici ce que, dans ses *Souvenirs*, Fet dit de l'apparition de L.-N. Tolstoï à Pétersbourg :

« Tourgueniev se levait très tôt, pour le thé (selon l'habitude pétersbourgeoise), et durant mon court séjour je venais chaque jour chez lui, vers 10 heures, pour causer. Un jour, quand Zakhar m'introduisit dans l'antichambre, je remarquai dans un coin un sabre entouré du ruban de la décoration de Ste-Anne.— « A qui est ce sabre? » demandai-je

en me dirigeant vers le salon. — « Venez ici, me dit à mi-voix Zakhar, me désignant la gauche du couloir. C'est le sabre du comte Tolstoï. Il s'est arrêté chez nous, et Ivan Sergueievitch prend le thé dans son cabinet de travail. » Pendant l'heure que je passai chez Tourgueniev nous causâmes à voix basse afin de ne pas réveiller le comte qui dormait dans la chambre voisine. — « Voici, tout le temps comme ça », dit Tourgueniev avec un sourire. « Il est revenu de Sébastopol, de la batterie, s'est arrêté ici, et il en fait une noce! Les orgies, les tziganes, les cartes toute la nuit, et ensuite, jusqu'à deux heures il dort comme un mort. Au commencement j'ai essayé de le retenir, mais maintenant c'est fini. »

« Pendant ce séjour je fis la connaissance de Tolstoï, mais ce fut une connaissance de pure forme, car jusqu'à ce jour je n'avais pas lu une ligne de lui et n'avais pas même entendu parler de lui comme une force littéraire, bien que Tourgueniev m'ait touché quelques mots de son récit *l'Enfance*. Mais du premier coup je remarquai dans le jeune Tolstoï une opposition instinctive à tous les raisonnements généralement admis. Dans ce court espace de temps je ne l'ai vu qu'une seule fois chez Nekrassov. Le soir, dans notre cercle littéraire de célibataires, je fus témoin de l'agacement de Tourgueniev répondant aux objections évidemment contenues, mais d'autant plus ironiques, du comte Tolstoï.

« — Je ne puis pas admettre, disait Tolstoï, que ce que vous dites soit votre conviction. Je suis debout, le poignard à la main, devant la porte et je dis : « Tant que je suis vivant nul n'entrera ! » Voilà une conviction. Et vous, vous tâchez de cacher des autres le fond de vos sentiments et vous appelez cela vos convictions.

« — Alors, pourquoi venez-vous parmi nous ? disait Tourgueniev d'une voix que la rage tournait au fausset. Votre drapeau n'est pas ici ! Allez chez la princesse B. »

« — Pourquoi m'indiquer où je dois aller ? Les conversations stériles ne se changeront pas en convictions à cause de ma visite. »

« En me rappelant cette discussion entre Tolstoï et Tourgueniev, la seule dont j'aie été témoin, je suis obligé d'avouer que, puisqu'il s'agissait de politique, à quoi je m'intéressais fort peu, je n'y fis guère attention. Je dirai plus. D'après tout ce que j'ai entendu dire dans notre société, je crois que Tolstoï avait raison; que si les hommes qui étaient mécontents de la vie d'alors avaient été forcés d'exprimer leur idéal, ils eussent été bien embarrassés de formuler leur désir.

« Qui de nous n'a pas connu, à cette époque, l'aimable causeur et camarade, artiste pour raconter de plaisantes anecdotes, D.-V. Grigorovitch, devenu célèbre par ses nouvelles et ses romans ? Voici ce qu'entre autres il m'a raconté d'une discussion entre Tolstoï et Tourgueniev, encore chez

Nekrassov : « Mon cher, mon cher, me dit Grigorovitch, avec des larmes de rire, en me tapant sur l'épaule, vous ne pouvez vous imaginer quelles scènes se sont passées ! Ah mon Dieu! Tourgueniev pousse des cris, s'étreint la gorge et avec des yeux de gazelle mourante murmure : « Je n'en puis plus ! J'ai une bronchite ! » et il se met à marcher à grands pas à travers les trois pièces.— « Bronchite, grogne Tolstoï, la bronchite est une maladie imaginaire ; bronchite, c'est l'or ! » Au maître du logis, à Nekrassov, le cœur bat. Il a peur de laisser échapper Tourgueniev et Tolstoï en qui il sent un appui capital pour le *Sovremennik* et il se met à manœuvrer. Nous sommes tous émus et ne savons que dire : Tolstoï, dans la pièce du milieu, est couché sur le divan et se fâche, et Tourgueniev, les pans de son veston court écartés, les mains dans les poches, continue à marcher dans les trois chambres.

« Pour prévenir la catastrophe, je m'approche du divan et dis : « Cher Tolstoï, ne vous emportez pas ! Vous ne savez pas combien il vous aime et vous apprécie ! » — « Je ne le lui permettrai pas ! réplique Tolstoï, les narines élargies, de faire tout pour m'agacer. Voilà, c'est exprès qu'il marche de long en large devant moi et promène ses cuisses démocratiques (1) ! »

D.-V. Grigorovitch, dans ses *Souvenirs littéraires*, raconte aussi un épisode analogue datant des

(1) A. Fet : *Mes Souvenirs*, première partie, page 105.

premiers temps de la connaissance de Léon Nikolaievitch avec les littérateurs de Pétersbourg.

« En revenant de Marinskoié à Pétersbourg, je rencontrai le comte L. Tolstoï. Je le connaissais de Moscou, où je m'étais trouvé avec lui chez les Souchkov, quand il portait encore l'uniforme militaire. Il vivait à Pétersbourg, rue des Officiers, au rez-de-chaussée, dans une petite maison dont les fenêtres donnaient juste en face de l'appartement du littérateur M.-L. Mikhailov, que, me semble-t-il, il ne connaît pas. La location d'un appartement à Pétersbourg m'était inexplicable. Dès le premier jour non seulement Pétersbourg lui avait déplu, mais tout ce qui appartenait à Pétersbourg agissait sur lui d'une façon irritante. Ayant apris de lui, le jour de notre rencontre, qu'il était invité à dîner ce jour même à la rédaction du *Sovremennik* où il ne connaissait personne, bien qu'il ait eu quelques articles publiés là, je consentis volontiers à l'y accompagner. En route je crus nécessaire de le prévenir qu'il ne fallait pas aborder là-bas certaines questions, et surtout qu'il ne fallait pas attaquer G. Sand, que lui n'aimait pas du tout, alors que plusieurs personnes de la rédaction avaient pour elle un culte fanatique.

« Le dîner se passa bien. Tolstoï était assez taciturne, mais à la fin, il ne put se retenir. En entendant les louanges du nouveau roman de G. Sand, il se déclara nettement hostile à l'écrivain, ajoutant que si les héroïnes de ses romans existaient réel-

lement, il faudrait les attacher à un char d'infamie et les traîner dans les rues de Pétersbourg. Déjà s'élaborait en lui cette opinion sur les femmes et sur la question féminine exprimée avec tant de clarté dans le roman *Anna Karénine*.

« La scène qui eut lieu à la rédaction pouvait être provoquée par son irritation contre tout ce qui était de Pétersbourg, mais surtout par son penchant à la contradiction, quelque opinion qu'on exprimât ; et plus son interlocuteur lui paraissait autoritaire, plus il s'excitait à dire des choses contraires. En observant comment il écoutait, regardait son interlocuteur, du fond de ses yeux gris profondément enfoncés dans les orbites, avec quelle ironie se serraient ses lèvres, on pouvait affirmer qu'il réfléchissait à l'avance à un argument direct qui devait frapper l'interlocuteur par son inattendu. Tel se présentait à moi Tolstoï dans sa jeunesse. Dans les discussions, il allait parfois jusqu'aux dernières limites. Je me trouvais dans une pièce voisine, quand une fois, chez lui, commença une discussion avec Tourgueniev. Entendant des cris, je rentrai dans la chambre. Tourgueniev marchait d'un coin à l'autre, montrant toutes les marques d'une gêne excessive. Il profita de la porte ouverte et disparut aussitôt. Tolstoï était allongé sur le divan et son irritation était si forte qu'il fallut beaucoup d'efforts pour le calmer et le ramener à la maison. J'ignore jusqu'à présent l'objet de la discussion (1). »

(1) Œuvres complètes de Grigorovitch. Vol. XII, p. 326.

Un autre groupe des collaborateurs du *Sovremennik*
(Le Contemporain)
1. Tourgueniev; 2. Grigorovitch; 3. Nekrassov
4. Sollogoub; 5. Panaïev

Cette tendance de Tolstoï à contredire se voit encore par l'épisode suivant raconté dans les souvenirs de G.-P. Danilevsky.

« Je fis la connaissance de Tolstoï, à Pétersbourg, à la fin des années cinquante, dans la famille d'un sculpteur alors très connu. L'auteur des *Récits de Sébastopol* venait d'arriver. C'était un officier d'artillerie, jeune, élégant. Son portrait très ressemblant, de cette époque, se trouve dans le groupe photographique de Lévitsky, où avec lui sont présentés Tourgueniev, Gontcharov, Grigorovitch, Ostrovski et Droujinine.

« Le comte L.-N. Tolstoï, comme je me le rappelle maintenant, entra dans le salon du maître de la maison pendant qu'on lisait à haute voix une nouvelle œuvre d'Herzen. Il se plaça sans bruit derrière la chaise du lecteur et attendit la fin de la lecture. D'abord très calme et réservé, puis avec plus de chaleur et de hardiesse, il attaqua Herzen et l'enthousiasme général que provoquaient alors ses œuvres. Et il parla avec tant de franchise et de conviction que, par la suite, je ne revis plus dans cette famille les éditions d'Herzen (1). »

Nous savons que plus tard Léon Nikolaievitch changea d'avis sur Herzen ; nous en reparlerons en son temps.

Eugène Garchine, dans ses souvenirs de Tour-

(1) G.-P. Danilévsky : *Voyage à Iasnaia Poliana*, Istoritcheski vestnik (Messager historique), mars 1886, p. 529.

gueniev, cite l'opinion suivante, très intéressante, de Tourgueniev sur Tolstoï, qui nous fait toucher cet élément de désunion qui faillit rompre à jamais leurs bonnes relations.

« Chez Tolstoï, racontait Tourgueniev, parut très tôt un trait qui plus tard devint la base de toutes ses idées, trait assez sombre et pénible avant tout pour lui-même.

« Il ne croyait jamais à la sincérité des gens. Chaque mouvement moral lui semblait faux, et il avait l'habitude, avec le regard extraordinairement pénétrant de ses yeux, de cingler l'homme qui, lui semblait-il, ne disait pas la vérité. Ivan Serguéievitch m'a raconté qu'il n'avait jamais rien senti de plus pénible que ce regard pénétrant qui, joint à deux ou trois mots d'une observation venimeuse, était capable de mettre en fureur un homme se possédant mal. Le comte Tolstoï avait choisi comme objet de ses sarcasmes (et presque exclusivement) son ami Tourgueniev.

« Comme le raconte Ivan Serguéiévitch, le sang-froid de notre écrivain, son égalité morale dans cette période brillante de son activité littéraire, ne lui laissaient pas de repos, et il avait l'air de s'être donné comme but de mettre hors de soi cet homme calme, bon, qui travaillait croyant faire quelque-chose d'utile. Mais le malheur était que le comte Tolstoï n'y avait pas foi, et les hommes que nous croyions bons, pour lui ne faisaient que feindre d'être tels ou tâcher de manifester en eux

quelconque de faire des remarques sur chacun.

« Dès que Tourgueniev eut fait la connaissance du comte Tolstoï, il dit de lui : « Il n'y a pas en lui un mot, un mouvement naturel; il pose toujours devant nous, et je ne sais comment expliquer chez un homme intelligent cet orgueil stupide pour son titre de comte déchu. »

« — Je n'ai pas remarqué cela en Tolstoï, observa Panaiev.

« — Oh! toi tu ne remarques pas grand'chose, répondit Tourgueniev.

« A quelque temps de là, Tourgueniev trouvait que Tolstoï jouait au Don Juan. Une fois le comte Tolstoï raconta quelques aventures intéressantes qui lui étaient arrivées à la guerre. Quand il fut parti Tourgueniev prononça : — « On peut faire bouillir dans la lessive, pendant trois jours, un officier russe, sans effacer de lui la fanfaronnerie du junker. On a beau couvrir de n'importe quel vernis d'éducation un sujet pareil, quand même la brute se dégage de lui. »

« Et Tourgueniev se mit à critiquer les phrases de Tolstoï, le ton de sa voix, l'expression de son visage, et il termina : « Et quand on pense que toute cette grossièreté n'est que pour le seul désir de se faire remarquer! »

« — Sais-tu, Tourgueniev, observa Panaiev, je ne te connaissais pas si bien, en t'écoutant aquer ainsi Tolstoï, je penserais que tu le jalou-
s.

« — Mais qu'ai-je à lui jalouser? quoi? parle! s'écria Tourgueniev.

« — Sans doute, à vrai dire, tu n'as rien à lui envier, ton talent est égal au sien, mais on pourrait penser...

« Tourgueniev rit, et d'un ton de compassion prononça :

« — Tu es un bon observateur, Panaiev, quand il s'agit de la canaille, mais je ne te conseille pas d'exprimer tes observations en dehors de cette sphère.

« Panaiev s'offensa.

« — Je te dis cela pour ton propre bien, dit-il, et il s'en alla.

« Tourgueniev continua d'être fâché, et il disait avec dépit :

« — C'est à Panaiev seul que pouvait venir l'idée stupide que je suis jaloux de Tolstoï. Peut-être parce qu'il est comte?

« Tout ce temps, Nekrassov parlait très peu; il souffrait de la gorge; il se contentait d'observer Tourgueniev :

« — Mais laisse les discussions sur ce que Panaiev a voulu dire; est-ce qu'en effet on peut te soupçonner d'une telle absurdité (1) ? »

Tourgueniev, nature honnête, franche, plusieurs fois déclara publiquement son admiration pour le talent de Tolstoï, et dans la conversation avec un éditeur français il employa même l'expression de

(1) Souvenirs de Mme Golovatchov-Panaiev, p. 279.

Jean-Baptiste, adressée par celui-ci au Christ : « Je ne suis pas digne de délier les cordons de ses chaussures. » Néanmoins, leurs relations ne furent jamais ni cordiales, ni intimes.

Ce n'est qu'à son lit de mort, dans sa dernière lettre, que, suppliant avec tendresse Léon Nikolaievitch de retourner à la littérature, Tourgueniev lui a donné le nom que jusqu'alors n'avait reçu aucun écrivain russe. Il l'appela « le grand écrivain de la terre russe », et ce nom célèbre passera à la postérité.

Pour donner au lecteur une idée des rapports qui s'étaient établis entre Tolstoï et Tourgueniev les premiers temps de leur connaissance, devançant un peu notre récit, nous citerons quelques lettres de Tourgueniev à Tolstoï, écrites la même année :

« A L.-N. Tolstoï, Paris, 18 novembre 1856.

« Mon cher Tolstoï,

« Votre lettre du 15 octobre a mis un mois entier pour me parvenir. Je ne l'ai reçue qu'hier. J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'écrivez, et il me semble que c'est vous qui avez tort. C'est vrai que je ne puis pas être tout à fait véridique avec vous, parce que je ne puis pas être tout à fait sincère. Il me semble que nous avons fait connaissance gauchement, dans un moment mal choisi, et quand nous nous reverrons, ce sera beaucoup plus facile et plus agréable. Je sens que je vous aime

comme homme (quant à l'auteur, il n'y a pas de quoi parler), mais beaucoup de choses en vous me choquent, et à la fin, j'ai trouvé beaucoup plus commode de me tenir loin de vous. Quand nous nous reverrons, nous tâcherons de nouveau d'aller la main dans la main; peut-être cela réussira-t-il mieux; de loin (bien que cela sonne étrangement) mon cœur est porté vers vous comme vers un frère, et je ressens même de la tendresse pour vous. En un mot, je vous aime, cela est indiscutable, peut-être qu'avec le temps il en sortira quelque chose de bon.

« J'ai su votre maladie et j'en ai été attristé, et maintenant je vous demande de chasser le souvenir de ces maux de tête. Vous aussi vous êtes impressionnable, et vous pensez peut-être à la phtisie, mais je vous jure que vous n'en êtes point atteint. Je plains beaucoup votre sœur. Qui devrait se porter mieux qu'elle? Je veux dire que si quelqu'un mérite d'être bien portant, c'est elle. Et au lieu de cela, elle souffre toujours. Ce serait heureux que la cure de Moscou lui fît du bien. Pourquoi ne faites-vous pas venir votre frère? Quel plaisir a-t-il à rester au Caucase? Veut-il devenir un grand guerrier? L'oncle m'écrit que vous êtes tous déjà partis à Moscou; c'est pourquoi j'adresse cette lettre à Moscou, au nom de Botkine.

« La phrase française me donne autant de dég
qu'à vous et jamais Paris ne m'a paru si vulg
et si prosaïque. Le bien-être ne lui convient p

Je l'ai vu en d'autres moments et alors il me plaisait beaucoup plus. Je suis retenu ici par une amitié ancienne, indissoluble, avec une famille, et par ma fille que j'aime beaucoup, une jeune fille charmante, intelligente. Si ce n'était de cela, depuis longtemps je serais parti à Rome, chez Nekrassov. J'ai reçu de lui deux lettres de Rome. Il s'ennuie un peu et c'est compréhensible. Tout ce qu'il y a de grand à Rome l'entoure, seulement il ne vit pas avec cela, il ne peut s'amuser longtemps des rares moments d'admiration et de compassion. Cependant, là-bas c'est beaucoup mieux qu'à Pétersbourg et sa santé s'améliore. Fet est maintenant à Rome avec lui. Il a écrit quelques poèmes très gracieux, et le journal détaillé de son voyage où il y a beaucoup de choses enfantines, mais aussi beaucoup de mots très spirituels et sensés et une certaine touche naïve des impressions. Il est vraiment « le chéri », comme vous l'appelez.

« Maintenant, parlons de l'article de Tchernichevsky. Le ton sans-gêne et son expression d'une âme dure me déplaisent en cet article, mais je me réjouis de la possibilité de son apparition; je me réjouis des souvenirs sur Bélinsky, des citations de ses articles; je me réjouis de ce qu'on pourra, enfin, prononcer ce nom avec respect. D'ailleurs, vous pouvez pas comprendre cette joie. Annenkov écrit que cela agit sur moi parce que je suis à ranger et que chez eux, sur place, c'est déjà une lle chose, et qu'il leur faut du nouveau. Peut-être

que sur place c'est plus vieux, cependant, pour moi, c'est agréable.

« Vous avez terminé la première partie de *la Jeunesse*, c'est bien! Comme je suis triste de ne pouvoir l'entendre ! Si vous ne vous écartez pas du chemin (et il me semble qu'il n'y a pas de raison de le supposer), vous irez très loin. Je vous souhaite bonne santé, activité et liberté, la liberté morale. Quant à mon *Faust*, je ne pense pas qu'il vous plaise beaucoup. Mes œuvres auraient pu vous plaire et peut-être avoir quelque influence sur vous avant que vous ne soyez devenu indépendant. Maintenant vous n'avez rien à étudier en moi. Vous ne voyez que la différence de la manière d'écrire; vous ne voyez que fautes et lacunes; il ne vous reste qu'à étudier l'homme, son cœur, et des écrivains vraiment grands. Et moi je suis un écrivain temporaire et ne suis bon que pour les hommes qui se trouvent dans l'état passager. Eh bien, au revoir! Soyez bien portant. Ecrivez-moi. Mon adresse est maintenant rue de Rivoli, n° 206 (1). »

Le 8 décembre 1856, il écrit à Tolstoï :

« Cher Tolstoï. Hier, mon bon génie m'a conduit devant la poste et j'ai eu l'idée d'aller demander s'il n'y avait pas de lettres pour moi poste restante, bien que, d'après mes calculs, mes amis devaient connaître depuis longtemps mon adresse à Paris. Et j'ai trouvé votre lettre où vous me parlez de mon *Faust*. Vous comprendrez aisément avec quel

(1) Premier recueil des lettres de Tourgueniev, page 27.

plaisir je l'ai lue. Votre encouragement m'a réjoui sincèrement, profondément. En outre, de toute votre lettre, se dégageait quelque chose de doux, de clair, un calme amical quelconque. Il me reste à vous tendre la main à travers le fossé qui depuis longtemps est devenu enfin une fente à peine visible. Mais n'en parlons plus, cela n'en vaut pas la peine.

« J'ai peur de parler d'une circonstance mentionnée dans votre lettre. Ce sont des choses très délicates que les paroles peuvent flétrir avant qu'elles ne soient mûres, et quand elles sont mûres on ne peut les écraser avec le marteau. Dieu fasse que tout s'arrange bien. Cela peut vous apporter cette fermeté d'âme dont vous aviez besoin quand je vous ai connu. Je vois que maintenant vous êtes très lié avec Droujinine et vous trouvez sous son influence. C'est bien; seulement, prenez garde, n'en mangez pas trop. Quand j'étais de votre âge, seules les natures enthousiastes avaient de l'influence sur moi. Mais vous, vous êtes un autre homme, et peut-être les temps sont-ils changés. J'attends avec impatience l'envoi de la « Bibliothèque de lecture ». Je veux lire l'article sur Belinsky, bien que probablement il me satisfera très peu. Le fait que le *Sovremennik* est en mauvaises mains est indiscutable. Panaiev commence à m'écrire très souvent et m'affirme qu'il n'agira pas « à la légère », en soulignant ces mots. Mais pour le moment il se tient tranquille et se tait comme un enfant qui a fait dans ses culottes pendant le dîner. J'ai écrit sur

tout cela en détail à Nékrassov, à Rome, et il est bien possible que tout cela le force à retourner plus tôt qu'il ne le supposait. Ecrivez-moi exactement dans quel numéro du *Sovremennik* paraîtra votre *Jeunesse*, et à propos donnez-moi votre impression définitive sur *le Roi Lear*, que probablement vous avez lu, au moins pour Droujinine (1). »

Nous n'avons pas de renseignements exacts sur l'opinion qu'avait Tolstoï du *Roi Lear*, dans la traduction de Droujinine ; mais, de la lettre suivante de Botkine à Droujinine, on peut voir que la traduction avait plu à Tolstoï.

« Quel succès de votre *Lear!* Pour moi il était indiscutable, mais le plaisir augmente quand la conviction intime devient l'évidence. Et voilà la célèbre antipathie de Tolstoï pour Shakespeare contre laquelle Tourgueniev a tant bataillé. Je me rends cette justice que j'étais convaincu que cette antipathie disparaîtrait à la première occasion. Mais je me réjouis que votre belle traduction ait été cette occasion (2). »

Toutefois la joie de Botkine semble avoir été prématurée, car L.-N. Tolstoï conserva longtemps son antipathie pour Shakespeare. Mais nous en reparlerons dans un des chapitres suivants.

Le 5 décembre 1856, de Paris, Tourgueniev écrit entre autres à Droujinine :

(1) Premier recueil des lettres de Tourgueniev, page 33.
(2) *Des papiers de A.-V. Droujinine.* Recueil édité par la Société des gens de Lettres. Saint-Pétersbourg, 1884.

« On dit que vous êtes très lié avec Tolstoï, et qu'il est devenu très charmant et plus franc. Je m'en réjouis beaucoup ; quand ce jeune vin aura fermenté ce sera une boisson digne des dieux. Qu'est-ce que sa *Jeunesse* qui vous a été envoyée? Je lui ai écrit deux fois à Moscou, au nom de Vassinka (Botkine) (1). »

La Jeunesse avait en effet été envoyée à Droujinine. Il la lut et répondit par la très intéressante lettre suivante :

« De *la Jeunesse* on peut écrire vingt feuilles. Je l'ai lue avec colère, cris et injures, non à cause de ses qualités littéraires, mais à cause des cahiers et de l'écriture. Ce mélange de deux écritures : l'une que je connais et l'autre inconnue, distrayait mon attention et empêchait une lecture sérieuse, comme si deux voix me criaient en même temps à l'oreille et me détournaient exprès. Et je sais que pour cette raison l'impression n'était pas assez sûre. Cependant, je vous dirai ce que je pourrai. Votre tâche est lourde et vous la remplissez très bien. Pas un des écrivains d'aujourd'hui ne pourrait si bien saisir et tracer la période émouvante et désordonnée de la jeunesse.

« Aux hommes faits votre *Jeunesse* donne un grand plaisir, et si quelqu'un nous dit que cette nouvelle est pire que *l'Enfance* et *l'Adolescence* vous aurez lui cracher au visage. Votre ouvrage est plein de poésie. Les premiers chapitres sont admi-

(1) Premier recueil des lettres de Tourgueniev, p. 32.

rables; seule l'introduction est un peu sèche, jusqu'à la description du printemps et l'ouverture des doubles fenêtres. Ensuite, admirable encore est l'arrivée à la campagne et auparavant la description de la famille Nekhludov, l'explication du père avant de contracter un second mariage, les chapitres « Nouveaux Camarades », et « Je m'effondre ». De plusieurs chapitres souffle la vieille poésie de Moscou presque encore inconnue. Le cocher du baron Z. est admirable. (Je dis tout cela du point de vue des gens compétents.)

« Quelques chapitres sont secs et longs, par exemple toutes ces confessions avec Dmitri Nekhludov, la description des rapports avec Varenka, et le chapitre où il est question des devoirs de famille. Long aussi le repas chez Iar, et, avant ce chapitre, la visite de Grapp avec Ilenka. L'enrôlement de Sémionov n'est pas bien pour la censure.

« Ne craignez pas les raisonnements, ils ont tous de l'esprit et de l'originalité. Vous avez une tendance à la finesse excessive de l'analyse, elle peut se transformer en un grand défaut. Parfois vous êtes prêt à dire : chez un tel le mollet indiquait son désir de voyager aux Indes. Vous devez refréner ce penchant mais l'éteindre pour rien au monde. Tout votre travail sur votre analyse doit être de ce genre. Chez vous, les défauts ont une part de force et de beauté, et presque chacune de vos qualités porte en soi un grain de défaut. Votre style est tout à fait conforme à cette conclusion : vous êtes forte-

ment illettré. Parfois, illettré comme un novateur et un grand poète qui transforme la langue à sa façon et pour toujours, et parfois illettré comme un officier qui écrit à son camarade, assis dans un blindage quelconque. On peut dire avec certitude que toutes les pages que vous avez écrites avec amour sont admirables. Mais aussitôt que vous êtes indifférent, votre style s'embrouille et devient épouvantable. C'est pourquoi il faudrait revoir et corriger quelques passages. J'ai commencé ce travail et l'ai abandonné. C'est vous seul qui pouvez et devez le faire. Mais principalement, évitez les longues périodes, coupez-les en deux ou trois. N'épargnez pas les points. Avec les mots : quoique, cela, agissez sans cérémonie, supprimez-les par dizaines. Dans les passages difficiles prenez la phrase et imaginez que vous la voulez dire à quelqu'un dans une belle langue parlée.

« Il est temps de finir et il me faudrait dire encore beaucoup de choses. Aux lecteurs moins dévelop pés, *la Jeunesse* plaira beaucoup moins que *l'Enfance* et *l'Adolescence*. Ces deux choses plaisent par leur petite dimension et quelques périodes, tel le récit de Karl Ivanowitch. L'homme le plus vide conserve quelques souvenirs d'enfance et se réjouit quand on lui en explique la poésie. Mais le souvenir de la jeunesse (de cette jeunesse vague, désordonnée, riche en coups et humiliations, et que vous développez devant nous) ordinairement est caché dans l'âme et c'est pourquoi il s'obscurcit et s'oublie.

« Approcher votre œuvre à la compréhension des masses, on peut le faire par un travail très long, par deux ou trois épisodes amusants, etc., mais le mettre tout à fait au goût de la majorité, je ne sais pas qui peut le faire. Par l'idée et l'importance du travail, votre *Jeunesse* sera un plat gastronomique réservé aux hommes pensants et qui sentent la poésie.

« Faites-moi savoir, s'il vous plaît, s'il faut vous renvoyer le manuscrit ou le remettre à Panaiev. Avec cet ouvrage vous n'avez pas fait un grand pas ni d'un côté ni de l'autre, mais vous avez montré ce qu'il y a en vous et ce qu'on peut attendre encore. »

Le fait que Droujinine pouvait écrire ainsi à Tolstoï montre qu'entre eux existaient, en effet, des relations très intimes et qu'il avait de l'influence sur Tolstoï.

Le séjour de Léon Nikolaievitch à Pétersbourg, de novembre à mai, fut coupé par un court voyage à Orel pour affaires de famille.

Le 2 février Léon Nikolaievitch reçut la nouvelle de la mort de son frère Dmitri, dont la personnalité est lumineusement tracée par Tolstoï dans ses souvenirs que nous avons cités dans le chapitre « La Jeunesse ». Nous donnerons ici la deuxième partie de ces souvenirs qui ont trait à sa vie ultérieure, à sa maladie et à sa mort.

« Quand on fit les partages, selon la coutume, je reçus la propriété où nous vivions, Iasnaia

La Caricature raillant les succès du *Sovremennik*
1. Panaïev, directeur; 2. Nekrassov, rédacteur, co-directeur; 3. Grigorovitch; 4. Tourgueniev; 5. Ostrovsky; 6. Tolstoï

Poliana. Comme Sérioja était amateur de chevaux et qu'il y avait un haras à Pirogovo, il eut ce domaine. Et il le désirait. Mitenka et Nikolenka eurent chacun un autre domaine : Nikolenka reçut Nikolskoié et Mitenka, Tcherbatchevka, dans la province de Koursk, qui nous était venu de Mme Pérovsky. Je possède une note de Mitenka où il envisage la possession des serfs. Il trouvait que cela ne devait pas être et qu'il fallait les affranchir. Or dans notre monde, au cours des années quarante, cette idée n'existait point. La possession de serfs, par héritage, semblait être une condition nécessaire et tout ce qu'on pouvait faire c'était de veiller à ce que cette possession ne fût pas trop mauvaise, se soucier non seulement de l'état matériel mais de l'état moral des paysans. Et dans ce sens la note de Mitenka était écrite avec sérieux, naïveté et sincérité. Ce garçon de vingt ans (quand il termina ses études) se croyait tenu de prendre sur soi l'obligation de veiller à la moralité d'une centaine de familles de paysans et de les diriger par des menaces de punitions et des punitions. C'est ce qui est dans Gogol, dans la lettre aux propriétaires. Je pense et crois me rappeler que Mitenka avait lu cette lettre, et qu'elle lui avait été indiquée par l'aumônier de la prison. C'est ainsi que Mitenka commença ses devoirs de propriétaire. Mais outre les devoirs du maître envers les serfs, à cette époque, existait un autre devoir qu'il semblait impossible d'éluder : le service militaire ou civil. Et

Mitenka, après avoir terminé ses études, résolut d'entrer dans le service civil. Pour faire son choix il acheta un almanach et se mit à examiner les diverses branches du service civil, après quoi il décida que la plus importante était la législation. Aussitôt cette décision prise, il partit pour Pétersbourg et là se rendit au sous-secrétariat de la deuxième section, un jour d'audience. Je m'imagine l'étonnement de Taneiev quand, parmi les quémandeurs, il remarqua un grand garçon voûté, mal habillé (Mitenka se vêtait uniquement pour couvrir son corps), aux beaux yeux calmes, et qu'après lui avoir demandé ce qu'il voulait, il reçut de lui la réponse qu'il était un gentilhomme russe ayant terminé ses études et qui, désirant être utile à la patrie, avait choisi pour cela la législation.

« — Votre nom?

« — Comte Tolstoï.

« — Vous n'avez servi nulle part?

« — Je viens de terminer mes études et mon désir est d'être utile.

« — Quelle place désirez-vous obtenir?

« — N'importe laquelle pourvu que je puisse être utile.

« Son sérieux, sa franchise plurent tant à Taneiev qu'il amena Mitenka dans la deuxième section et le recommanda à un fonctionnaire.

« Il est probable que les rapports du fonctionnaire envers lui ou envers le service le rebutèrent, car il n'entra pas dans la deuxième section. Mitenka

ne connaissait personne à Pétersbourg, sauf un juriste, D.-A. Obolensky, qui, pendant notre séjour à Kazan était avocat-consultant dans cette ville. Mitenka vint trouver Obolensky, à la campagne. Celui-ci m'a raconté cette visite en se moquant. Obolensky était un homme très mondain, de beaucoup de tact et de grande ambition. Il racontait qu'un jour qu'il avait des invités (probablement, comme toujours chez lui, des gens du grand monde); Mitenka arriva chez lui par la porte du jardin, en bonnet et pardessus de nankin : « D'abord, je ne le reconnus pas. Mais quand je l'eus remis, pour le mettre à l'aise, je le présentai à tous mes invités et lui proposai d'ôter son pardessus. Mais il résultait que sous son pardessus il n'avait pas d'autre vêtement, le trouvant inutile. » Il s'assit et aussitôt, sans être gêné de la présence des hôtes, il adressa à Obolensky la même question qu'à Taneiev : où vaut-il mieux servir pour être utile? A Obolensky, pour qui le service n'était qu'un moyen de satisfaire son ambition, il est probable que cette question n'était même jamais venue en tête. Mais avec le tact propre à lui, il répondit avec une certaine bonhomie extérieure, lui désignant plusieurs emplois et lui proposant ses services. Mitenka évidemment mécontent et d'Obolensky et de Taneiev quitta Pétersbourg sans rentrer au service, et partit dans son domaine. Il me semble qu'à Soudja il eut un emploi quelconque, mais s'occupa principalement de ses terres.

« Après notre sortie de l'Université je le perdis de vue. Je sais qu'il menait la même vie austère, et que jusqu'à l'âge de vingt-six ans il ne connut ni le vin, ni le tabac, ni les femmes, ce qui en ce temps était très rare. Je sais qu'il se liait d'amitié avec des moines et des pèlerins et qu'il devint l'intime d'un homme très original, dont personne ne connaissait l'origine, qui vivait chez notre tuteur, Voiéikov. On l'appelait le Père Luc. Il portait le froc, était très laid, de petite taille, borgne, noir, mais très propre et extraordinairement robuste. Quand il vous prenait la main il la serrait comme avec des tenailles, et il parlait toujours avec importance. Il vivait chez Voiéikov, près du moulin où il s'était construit une petite maison et avait un jardin extraordinaire. C'est ce Père Luc que Mitenka emmena avec lui. J'ai entendu dire aussi qu'il fréquentait un vieillard du bon vieux temps, un propriétaire voisin, Samoïlov.

« Je crois que j'étais au Caucase quand il se fit en Mitenka un changement extraordinaire. Tout d'un coup il se mit à boire, à fumer, à dépenser de l'argent, à fréquenter les femmes. Comment cela est-il arrivé, je ne le sais pas au juste, car je ne l'ai pas vu à cette époque. Je sais seulement que son corrupteur fut un homme d'un extérieur très attirant, mais profondément immoral, le cadet des Isléniev. Je reparlerai de lui plus tard, si j'en le temps.

« Et dans cette vie il était le même homme i-

gieux, sérieux, qu'il était en tout. Il racheta et prit chez lui la prostituée Macha, la première femme qu'il connut. Mais, en général, cette vie ne dura pas longtemps. Je pense que c'est moins la mauvaise vie qu'il mena durant quelques mois à Moscou que les remords de conscience qui ruinèrent d'un coup son puissant organisme. Il tomba malade de phtisie et partit à la campagne. Il se fit soigner dans plusieurs villes et s'alita à Orel où je le vis pour la dernière fois, déjà après la guerre de Sébastopol. Il était effrayant : un énorme poignet attaché au cubitus et au radius, dans son visage plus que des yeux, ses mêmes beaux yeux sérieux et qui, maintenant, avaient l'air interrogateur. Il toussotait sans cesse, crachait, et ne voulait pas mourir ; il ne voulait pas croire qu'il se mourait. Macha, grêlée, un fichu sur la tête, le soignait. Devant moi, sur son désir, on lui apporta l'icône miraculeuse. Je me rappelle l'expression de son visage quand il pria sur cette icône (1).

« J'étais particulièrement odieux à cette époque. J'arrivais à Orel de Pétersbourg où je fréquentais dans le monde et j'étais plein de vanité. J'eus pitié de Mitenka, mais pas beaucoup ; je fis un tour à Orel et partis. Il mourut quelques jours après. Vraiment il me semble que le plus pénible pour moi, dans sa mort, ce fut l'empêchement d'aller au spectacle de

(1) Les lecteurs d'*Anna Karénine* reconnaîtront, dans la description de la mort du frère de Lévine, l'incarnation de cet homme marquable. P. B.

la cour qu'on organisait alors et auquel j'étais invité (1) ».

Le 12 mars la paix était signée, circonstance qui facilita à Tolstoï l'obtention d'un congé :

Pendant cet hiver il termina les œuvres suivantes : *la Tourmente*, *les deux Hussards*, *Une rencontre au détachement* et *la Matinée d'un seigneur*.

Léon Nikolaievitch était déjà forcé de donner ses œuvres à trois revues. Ainsi les deux premières de ces nouvelles parurent dans le *Sovremennik*, la troisième dans *la Bibliothèque de Lecture* et la quatrième dans les *Annales de la Patrie*.

A cette époque, Léon Nikolaïevitch écrivit entre autres à sa tante Tatiana Alexandrovna :

« J'ai terminé mes *Deux hussards* (une nouvelle) et je n'ai commencé rien de nouveau.

« Tourgueniev est parti et je sens maintenant que je l'aimais beaucoup, malgré que nous nous querellions. De sorte que parfois je m'ennuie horriblement. »

On voit par ces lignes que Tolstoï passait par des hésitations perpétuelles relativement à Tourgueniev.

La vie à Pétersbourg ne satisfaisait pas Tolstoï. Peu après son arrivée, il commença des démarches pour obtenir sa retraite et se mit à se préparer pour partir à l'étranger.

(1) Des notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P. B.

Dans la lettre à son frère, du 25 mars 1856, il écrit entre autres :

« Je veux partir à l'étranger pour huit mois. Si l'on me donne un congé, je pars; j'ai écrit cela à Nicolas et veux tâcher de partir avec lui. Si nous pouvions nous arranger pour partir tous les trois ce serait admirable. Si chacun emporte mille roubles, on peut faire un superbe voyage. Ecris-moi, je t'en prie. Comment trouves-tu *la Tourmente?* Moi j'en suis mécontent, sans plaisanterie. Maintenant j'ai le désir d'écrire beaucoup de choses, mais dans ce maudit Pétersbourg on n'a pas le temps. En tout cas, qu'on me laisse ou non partir à l'étranger, j'ai l'intention de prendre un congé au mois d'avril et d'aller à la campagne. »

Le 12 mai, se trouvant encore à Pétersbourg, il note dans son journal:

« Un moyen efficace pour le vrai bonheur dans la vie, c'est, sans se gêner d'aucune loi,d'étendre tout autour de soi,comme une araignée, toute une toile d'amour et d'y prendre tout ce qui y tombe : une fois une vieille femme, une fois un enfant, une fois une jeune femme, une fois un policier... »

Le *Sovremennik*, tant au point de vue matériel qu'au point de vue littéraire, satisfaisait peu ses rédacteurs principaux.La cause en devait être l'hos-lité individuelle des convictions,des opinions, des abitudes, de l'éducation et du milieu qui trouble ujours une œuvre commune organisée par des tellectuels.

Dans chaque cercle intellectuel il se produit très vite une division en groupes. Les rapports de tolérance bientôt font place à l'indifférence, puis paraissent les jalousies qui se transforment enfin en hostilité ouverte. Ce fut ainsi avec le *Sovremennik*. Dès le commencement de 1856 quelques rédacteurs eurent l'idée d'une scission et de la création d'une nouvelle revue. Nous en avons la preuve par une lettre de Droujinine à Tolstoï, où nous trouvons entre autres :

« Profitant d'un accès d'énergie, je m'empresse de vous causer d'une affaire qui nous a occupés la dernière fois que nous nous sommes vus et qui occupe maintenant plusieurs de nos camarades de Pétersbourg. Le besoin d'une revue purement littéraire et critique qui s'opposerait avec force à toutes les monstruosités actuelles se fait sentir très fort. Gontcharov, Ermine, Annenkov, Maiktov, Mikhaïlov, Avdéiev et plusieurs autres ont accueilli cette idée avec enthousiasme. Si à cette compagnie se joignaient vous, Ostrovsky, Tourgueniev, et peut-être notre « innocent » Grigorovitch (bien qu'on puisse se passer de lui), alors on pourrait dire d'une façon absolue, que toutes les belles-lettres sont enfin réunies dans une seule revue. Quel sera cet organe ? Une nouvelle revue ou « la Bibliothèque de Lecture », louée par la compagnie ? Réfléchissez et communiquez vos projets. Ici, la plupart penchent pour la location, et l'éditeur y consent à un prix modique.

« Moi, de mon côté, je ne parle ni pour ni contre, mais je suis tout au service d'une revue purement littéraire sur n'importe quelles bases.

« Pour la partie savante on peut regarder comme professeurs zélés : Gorlov, Oustrialov, Blagovechenski, Bérésine, Zernine et les collaborateurs actuels (pour nommer les plus talentueux) : Lavrov, Lkhoski, Kénivitch, Vodovosov, Doumnine. Tourgueniev, bien que travailleur irrégulier, sera précieux par son énergie et, en général, par sa situation dans les lettres. Mais, pour le moment, pas de détails. Il faut d'abord dessiner les grands traits et décider les points principaux. A en juger par la sympathie que vous avez montrée pour toute cette affaire, je compte recevoir vos avis à ce propos. Entre autres, je vous transmets les demandes suivantes. Comme je conserve encore mes occupations actuelles et que la création d'une nouvelle revue peut traîner encore longtemps, alors, en attendant, je vous demande l'autorisation de vous inscrire au nombre des collaborateurs de la « Bibliothèque de Lecture ». Ne donnez pas tous vos articles sans me laisser pour l'automne quelque chose, ce que vous voudrez, et aux conditions que vous-même fixerez. Je ne veux pas vous assommer à ce propos, sachant que, sans que je vous le demande, vous ferez pour moi tout ce qui dépendra de vous. »

Le 17 mai Tolstoï part à Moscou.

Il passe la journée du 26 mai dans la famille du Dr Bers, marié à une de ses amies d'enfance,

Mlle Isléniev, qui était alors à la campagne, près de Moscou, à Pokrovskoié. Dans le journal de Léon Nikolaievitch se trouve la phrase suivante se rapportant à cette visite :

« Ce furent les enfants qui nous servirent. Quelles fillettes charmantes et gaies ! » L'une d'elles, la cadette, six ans plus tard devenait sa femme.

Puis il continue sa route et, le 28 mai, il est à Iasnaia Poliana.

Le lendemain il écrit à son frère Serge une lettre où il lui dit entre autres : « J'ai passé à Moscou dix jours... très agréablement; sans champagne ni tziganes... un peu amoureux... de qui ? Je te le raconterai après... »

A son arrivée à Iasnaia, il va naturellement saluer ses voisins : sa sœur Marie Nikolaievna, Tourgueniev et les autres.

D'après les deux lettres suivantes à son frère, nous voyons qu'à la fin de l'été Léon Nikolaievitch était sérieusement malade. Au commencement de septembre 1856, il lui écrit :

« Ce n'est que maintenant, à 9 heures du soir, lundi, que je puis te donner une bonne réponse. Auparavant ça allait de mal en pis. On a appelé deux médecins, posé quarante sangsues; ce n'est que tout à l'heure que je me suis endormi, et en m'éveillant, je me suis senti beaucoup mieux. Toutefois, avant cinq ou six jours je ne puis penser à partir. Au revoir. Écris-moi quand tu partiras, et s'il y a maintenant de grands trous dans tes

affaires ; et ne chasse pas beaucoup sans moi. Peut-être enverrai-je les chiens demain. »

Le 15 septembre il écrit :

« Cher ami Serge ! Ma santé s'est améliorée et non. Je ne souffre pas, il n'y a pas d'inflammation, mais une lourdeur quelconque dans la poitrine, un malaise au côté et le soir des douleurs. Ceci passera peut-être peu à peu, tout seul, mais ce n'est pas bientôt que je me déciderai de partir pour Koursk, et si ce n'est pas bientôt, alors mieux vaut ne pas partir du tout. Si dans deux semaines je ne suis pas mieux j'irai plutôt à Moscou. »

Bientôt il s'installe de nouveau à Pétersbourg et de là écrit à son frère, le 10 novembre 1856 :

« Excuse-moi, cher ami Serge, de ne t'écrire que deux mots ; toujours pas le temps. Depuis mon départ c'est toujours l'insuccès. Il n'y a ici personne que j'aime. On dit que, dans les *Annales de la Patrie*, on m'a injurié pour mes récits militaires. Je ne l'ai pas encore lu. Mais le principal c'est que Constantinov m'a déclaré dès mon arrivée que le grand-duc Michel, apprenant que j'étais l'auteur de la chanson, a été très mécontent, surtout parce qu'on lui a dit que je l'avais apprise aux soldats.

« C'est ignoble ! A ce propos j'ai eu une explication avec le chef de l'Etat-major. Il est heureux que ma santé s'améliore et que Schipoulinski ait dit que mes poumons étaient en bon état. »

Le 26 novembre 1856, L.-N. Tolstoï donnait sa démission.

Malgré la rudesse de ses opinions, et son irrespect des autorités, L.-N. Tolstoï était un hôte recherché et un membre très apprécié du cercle littéraire du *Sovremennik*.

Mais Léon Nikolaievitch, lui, n'était pas du tout satisfait de ce milieu. Et il n'en pouvait être autrement. Il suffit de relire les souvenirs des littérateurs de ce temps, par exemple ceux d'Herzen, de Panaiev, de Fet, etc., d'opinions les plus diverses, pour arriver à la triste constatation de la faiblesse morale de ces hommes qui se regardaient comme les directeurs de l'humanité. Rappelez-vous les dîners de Nekrassov, les orgies d'Herzen, de Ketcher et d'Ogariev, la gourmandise raffinée de Tourgueniev, tous ces colloques amicaux qu'on ne pouvait alors imaginer sans une quantité considérable de champagne, la chasse, les cartes, et vous serez écœuré par l'oisiveté et la vulgarité des intérêts de ces hommes qui ne voyaient pas le mal de ces orgies unies à la propagande de l'amour du peuple et du progrès universel. Au milieu de toute cette honte qui, sous une autre forme, se perpétue peut-être jusqu'à présent, s'élève une seule voix pour se dénoncer et se réprouver soi-même. L'homme qui ne pouvait supporter cette hypocrisie, était L.-N. Tolstoï. Dans ses *Confessions*, il donne le tableau suivant des mœurs de la société littéraire d'alors, c'est-à-dire de la société de la fin des années cinquante et du commencement des années soixante. Voici ses paroles :

« A peine avais-je eu le temps de m'orienter que j'avais déjà adopté les opinions de coterie littéraire de ces gens avec qui je m'étais lié et elles effaçaient en moi complètement toutes mes anciennes tentatives de devenir meilleur. Ces opinions me donnaient le moyen de justifier la dépravation de ma vie.

« La représentation de la vie de ces hommes, mes camarades des lettres, était celle-ci : la vie, en général, marche en se développant, et ce développement est dû principalement à nous, les hommes de la pensée, et, parmi ceux-ci, l'influence principale revient à nous, artistes et poètes. Notre vocation est d'instruire les hommes. Et afin de ne pas se poser cette question naturelle : Que suis-je et que dois-je enseigner? cette théorie expliquait qu'il n'est pas besoin pour cela de savoir, mais que l'artiste et le poète enseignent inconsciemment. J'étais regardé comme un merveilleux artiste et poète, c'est pourquoi il m'était très naturel d'accepter cette théorie. Moi, artiste et poète, j'ai écrit et enseigné ne sachant moi-même quoi. On m'a payé pour cela. J'étais bien nourri, bien logé; j'ai eu des femmes, des relations, de la gloire. Alors ce que j'enseignais était très bien. Cette foi en l'importance de la poésie et au développement de la vie c'était une religion. J'en étais un des pontifes.

« Etre ce pontife, c'était bien agréable et avantageux. Et assez longtemps je vécus dans cette religion, sans douter de sa vérité. Mais la deuxième année, et surtout la troisième année d'une vie pa-

reille, j'ai commencé à douter de l'influence de cette religion et me suis mis à l'examiner. La première raison du doute me vint en remarquant que les pontifes de cette religion n'étaient pas tous d'accord entre eux. Les uns disaient : « Nous autres, nous sommes les meilleurs et les plus utiles, c'est nous qui enseignons ce qu'il faut et les autres se trompent. » Les autres disaient : « Non, c'est nous qui sommes dans le vrai, les autres se trompent. » Et ils discutaient, se fâchaient, s'injuriaient, se nuisaient. En outre, parmi nous il y avait beaucoup de gens qui ne se souciaient pas de savoir qui avait raison ou tort, mais qui tout simplement atteignaient leur but lucratif avec l'aide de notre activité. Tout cela me fit douter de la véracité de notre religion.

« Ce doute me conduisit alors à observer plus attentivement ces pontifes, et j'acquis la conviction que presque tous les pontifes de cette religion, les écrivains, étaient des hommes immoraux et pour la plupart des hommes mauvais, sans caractère et bien inférieurs à ceux que j'avais rencontrés dans ma vie de bohême militaire. Mais ils étaient sûrs et contents d'eux-mêmes, comme peuvent l'être les hommes tout à fait saints ou ceux qui ignorent ce que c'est que la sainteté. Ces hommes m'inspirèrent du dégoût. J'en ressentis pour moi-même, et je compris que cette religion était une tromperie. Mais, chose étrange, bien qu'ayant vite compris tout le mensonge de cette religion et la reniant, je ne renonçai pas à ce titre d'artiste, de maître, de poète que m'a-

cette qualité et prenaient sur eux l'assurance de l'utilité qu'ils s'attribuaient.

« Tourgueniev comprenait bien quels étaient les sentiments de Tolstoï à son égard, mais il voulait coûte que coûte faire montre de caractère et garder son sang-froid.

« Il commença à éviter Tolstoï, partit exprès à Moscou et de là dans ses terres. Mais le comte Tolstoï marcha sur ses talons, « comme une femme amoureuse », s'exprimait Tourgueniev en racontant cette histoire(1). »

De ces diverses indications sur les rapports des deux écrivains, on peut voir qu'un vrai rapprochement moral entre eux ne pouvait pas être. Mais le courant du mouvement émancipateur les portait tous deux dans la même direction et ils se trouvaient compagnons dans le travail commun. De plus tous deux appartenaient à la classe privilégiée, et cela, joint à leur instruction, à la supériorité de leur talent dans le milieu littéraire, malgré eux les rapprochait.

Mais comme le verra le lecteur par le récit suivant, aussitôt qu'ils tâchaient de dépasser ces relations de camaraderie, un choc se produisait qui parfois mettait en danger leurs vies précieuses. Il faut leur rendre cette justice que l'un et l'autre reconnaissaient clairement ce qui les séparait, l'exprimaient devant comme derrière et, ce qui est

(1) Eugène Garchine : *Souvenirs sur Tourgueniev*, Istoritcheski Viestnik (Messager historique), novembre 1883.

encore plus précieux, faisaient de grands efforts moraux pour soutenir entre eux des rapports sinon amicaux du moins corrects, des rapports basés sur l'estime réciproque. Et par là ils peuvent servir d'exemple instructif aux générations futures.

Voici encore le récit de Mme Golovatchov Panaiev, témoin des premières rencontres de Tourgueniev avec Tolstoï, récit qui confirme l'idée que nous venons d'exprimer.

« Je dois revenir en arrière et raconter l'apparition du comte L.-N. Tolstoï dans le cercle du *Sovremennik*. Il était encore officier et le seul collaborateur du *Sovremennik* qui portât l'uniforme. Son talent littéraire s'était déjà manifesté de telle sorte que tous les coryphées de la littérature devaient le reconnaître pour un des leurs. D'ailleurs, le comte Tolstoï n'était pas un timide; il avait parfaitement conscience de la force de son talent, aussi se tenait-il avec un certain sans-gêne.

« Je ne rentrais jamais en conversation avec les littérateurs quand ils se réunissaient chez nous; je me contentais de les écouter en silence et de les observer tous. C'était surtout intéressant de suivre Tourgueniev et L.-N. Tolstoï quand ils se rencontraient ensemble et discutaient, parce que tous deux étaient très intelligents et observateurs. Je n'ai pas entendu l'opinion de Tolstoï sur Tourgueniev et, en général, il n'exprimait pas son opinion sur les personnages littéraires, au moins devant moi. Tourgueniev, au contraire, avait un besoin

vaient conféré ces hommes. Naïvement je m'imaginais être poète, artiste, capable d'instruire tous sans rien savoir moi-même. Et je le faisais. Mon contact avec ces hommes me valait de nouveaux vices : l'orgueil, poussé jusqu'à la maladie et l'assurance folle que j'étais appelé à instruire les hommes ne sachant moi-même par quoi. »

Néanmoins, vivant parmi ces hommes, Tolstoï se pénétrait de leurs intérêts et participait à leurs entreprises. Ainsi, une des institutions littéraires très importantes (la société de secours aux littérateurs et aux savants), ce qu'on appelle le « fonds littéraire », lui doit en partie son existence. Ordinairement, on attribue cette création à Droujinine, mais dans le journal de L.-N. Tolstoï, nous trouvons l'observation suivante :

« 2 janvier 1857. J'ai écrit chez Droujinine le projet du Fonds littéraire. » Ainsi peut-on à bon droit dire que Tolstoï en fut l'un des fondateurs.

C'est vers cette époque qu'il faut placer la connaissance plus complète de L.-N. Tolstoï avec les œuvres de Pouschkine et leur appréciation.

Selon les récits de Léon Nikolaievitch, il apprécia vraiment Pouschkine après avoir lu la traduction française des Tziganes, par Mérimée. La lecture de cette œuvre traduite en prose montra à Tolstoï, avec une force particulière, la puissance du génie poétique de Pouschkine.

Dans le journal de Tolstoï, à la date du 4 janvier 1857, nous trouvons la note suivante :

« J'ai dîné chez Botkine avec Panaiev seul. Il m'a lu du Pouschkine. Je suis allé dans la chambre de Botkine et là j'ai écrit une lettre à Tourgueniev. Ensuite je me suis assis sur le divan et j'ai sangloté, sans cause. Larmes heureuses, poétiques. Je suis absolument heureux tout ce temps, enivré de la « rapidité de l'avancement moral ».

Cette « rapidité de l'avancement moral » ne permettait pas à Léon Nikolaievitch de se contenter de cette société et de cette autorité, et il commença à chercher avidement une issue à cette situation. L'esprit inquiet manifeste toujours son inquiétude par des actes extérieurs, ainsi Tolstoï manifeste-t-il la sienne par un voyage à l'étranger, sans but défini. Voici ce qu'il écrit à ce propos dans ses *Confessions*, jugeant lui et son milieu avec la franchise qui le caractérise :

« J'ai vécu ainsi, m'adonnant à cette folie, encore six années, jusqu'à mon mariage. Pendant cette période, je suis allé à l'étranger. La vie en Europe et ma rencontre avec des hommes illustres et des savants européens m'affermirent encore plus dans la croyance de la perfection, car je trouvai chez eux cette même foi. Cette foi avait chez moi la forme qu'elle revêt habituellement chez la majorité des hommes instruits de notre temps. Elle s'exprimait par le mot : « progrès ». Il me semblait alors que ce mot signifiait quelque chose. Je ne comprenais pas encore, tourmenté comme chaque homme vivant par la question : Comment vivre le mieux ? qu'en

répondant : « Conformément au progrès », je répondais comme un homme dans un canot qui, porté par les ondes et le vent, répondrait à la question conçue par lui : Où faut-il naviguer? On nous porte là-bas, quelque part (1). »

Cependant, avant ce voyage à l'étranger, Tolstoï fut obligé de payer son tribut à la recherche du bonheur personnel, conjugal.

(1) *Les Confessions*, édition russe de V. Tchertkov.

CHAPITRE II

LE ROMAN

Dans ce chapitre il me faudra raconter au lecteur l'un des épisodes les plus importants de la vie de L.-N. Tolstoï : l'histoire de ses relations sentimentales avec une jeune fille, lesquelles, bien que n'ayant pas abouti au mariage, ont eu une grande influence sur sa vie personnelle.

Dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres, se montrent avec une netteté extraordinaire quelques traits du caractère de Léon Nikolaievitch, sa nature passionnée, ardente, et la puissance du guide suprême de sa vie, la raison, qui domptait cette nature passionnée et la dirigeait vers le bien, et enfin, son âme simple, sensible au plus haut degré, chevaleresque et noble, qui se manifeste aussi bien dans l'élaboration des idéals supérieurs que dans les petites choses de la vie.

Cette histoire est intéressante au sens absolu du mot, en tant qu'histoire des rapports d'un homme envers une femme, qu'expérience sérieuse et raisonnable.

Il y avait eu déjà dans la vie de Tolstoï quelques sentiments amoureux qui d'ailleurs n'avaient pas abouti. L'amour le plus fort avait été son amour d'enfant pour Sonitchka Kalochine. Ensuite, étant étudiant, il s'éprit d'une demoiselle Z. M. Mais c'était un amour tout d'imagination et c'est à peine si la jeune fille en eut connaissance. Ensuite Tolstoï aima une jeune Cosaque, dans la stanitza, amour que nous avons mentionné en son temps. Puis ce fut une passion mondaine pour Mlle Ch., qui probablement aussi ignora ce sentiment, car, en ces sortes de choses, Léon Nikolaieviteh fut toujours timide et craintif.

Enfin, un sentiment plus sérieux et plus vif, ce fut son amour pour Mlle V. A. Leurs rapports étaient tels que leurs parents et amis les regardaient comme fiancés.

Malheureusement, par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, la volumineuse et intéressante correspondance de Léon Nikolaievitch avec cette demoiselle ne peut encore paraître, et je dois me borner à exposer brièvement son contenu.

Rappelons que, dans une lettre datée de Sébastopol, Léon Nikolaievitch se plaignait à son frère de la privation de la société des femmes, exprimant la crainte de se déshabituer de cette société, et d'être privé pour toujours de la vie de famille qu'il aimait passionnément.

Au retour de la campagne, l'idée de la femme,

de la famille poursuit Tolstoï. En passant par Moscou pour revenir chez lui, il voit et remarque une charmante jeune fille, dont les parents étaient des propriétaires, ses voisins, et un roman s'ébauche entre eux.

Sa première lettre, Léon Nikolaievitch l'écrit de Iasnaia Poliana, pour Moscou, où est parti l'objet de son amour. La famille de cette jeune fille se composait de la tante, une femme du monde aimant la Cour, et de ses trois nièces, V. O. et G. et d'une Française, leur dame de compagnie. Elles avaient passé l'été à S., non loin d'Iasnaia Poliana, mais au mois d'août elles étaient parties pour Moscou afin d'assister au couronnement d'Alexandre II, le 26 août 1856.

La jeune fille s'amusa beaucoup à ces fêtes et en parla avec enthousiasme dans sa lettre à la tante de Léon Nikolaievitch. Pour lui, cette lettre fut le premier désenchantement. Se sentant attiré vers cette jeune fille, il ne pouvait la regarder que comme la future compagne de sa vie, et il sentait le besoin de lui faire partager ses idéals supérieurs de la vie sociale et de la vie familiale, et dès le commencement, il se heurte à une absolue incompréhension de ces idéals, à une complète insouciance des questions vitales les plus importantes. Mais l'espoir d'agir sur elle ne l'abandonne pas. Il compte sur sa nature jeune, malléable, et voyant quels sont ses sentiments pour lui, de toutes ses forces il tâche de l'amener à une vision sérieuse de leurs

rapports présents et futurs. Aussi toutes ses lettres sont-elles pleines du soin attentif de son âme, d'observations de toutes sortes, des questions les plus infimes aux plus élevées. Parfois, attristé par l'incompréhension de la jeune fille, son ton devient amer, sarcastique, mais parfois s'adoucit, et devient caressant et tendre comme celui d'un père à son enfant. Dans sa réponse il exhale sa tristesse, son désespoir, parce qu'il a reconnu combien bas, selon lui, sont les sentiments de l'objet de son amour.

Il se moque très méchamment de son enthousiasme pour les fêtes du couronnement, les bals, les parades, les aides de camp, et termine sa lettre par une phrase artificielle, « des considérations empressées », comme s'il désirait se mettre au diapason de cette malheureuse lettre.

La réponse à cette lettre se fit attendre longtemps. Léon Nikolaievitch s'inquiète, écrit de nouveau, demande pardon et enfin obtient une réponse favorable.

Par ses lettres on voit que la famille de la jeune fille, après le sacre, est retournée à la campagne, qu'il y venait et que leur sympathie réciproque grandissait et se définissait.

On peut penser que déjà, dans l'esprit de Léon Nikolaievitch, si inclin au scepticisme, parut le doute. Il ne veut pas s'adonner aveuglément à ses sentiments, il décide de les soumettre à l'épreuve du temps et de la distance, et il part pour deux mois à Pétersbourg.

En route, de Moscou, il écrit une lettre dans laquelle il fait déjà l'éducation de sa fiancée et qui montre en même temps qu'entre eux n'existait pas ce qu'on appelle l'amour passionné. Cette lettre est remplie d'idées profondes sur l'importance de la sympathie réciproque, sur le sérieux des rapports entre l'homme et la femme, et sur la nécessité de soumettre ses sentiments au contrôle du temps et de la distance.

Cela ne plaisait sans doute pas à la demoiselle amoureuse, mais elle se soumet à cette décision et leurs relations se poursuivent par correspondance.

Bientôt Léon Nikolaievitch eut l'occasion d'une nouvelle épreuve, qu'il ne s'imposa pas lui-même, mais qui lui vint du dehors. Il apprit de source absolument sûre, étant à Pétersbourg, que sa « charmante demoiselle » s'était laissé courtiser par un professeur de musique dont elle-même était éprise. Et tout cela se passait à ce malheureux couronnement. La jeune fille lutta visiblement contre ce sentiment et même cessa toute relation avec M. M. Mais le fait seul était un coup sensible pour Léon Nikolaievitch, et sous l'influence de l'amertume provoquée par cette découverte, il lui écrit une lettre pleine de reproches, qu'il ne se décide point à lui envoyer, qu'il veut seulement lui montrer à leur prochaine rencontre. Et il écrit une autre lettre qu'il envoie. Déjà une lettre précédente contenait une allusion à ce fait. Mais évidemment Léon Niko-

laievitch apprit de nouveaux faits qui l'invitèrent de nouveau à soulever cette question.

La découverte des rapports de sa fiancée avec M. porte une blessure incurable à son amour qui déjà commençait à s'affermir, et s'il ne rompt pas aussitôt avec elle, c'est qu'il veut laisser à la nature et au temps le soin de rendre cette opération moins douloureuse. Dès lors leurs rapports deviennent amicaux et ce n'est que rarement, — et je pense en imagination seulement — que s'enflamme faiblement la passion amoureuse.

Après avoir envoyé cette lettre pleine de reproches il s'inquiète de l'effet qu'elle produira et dès le lendemain il écrit sur un ton plus doux.

Sans attendre la réponse qui tardait, et se calmant sans doute par le dicton : pas de nouvelles, bonnes nouvelles, il continue de guider la vie de son élève plutôt que de sa fiancée et il lui écrit une lettre très détaillée sur leur future vie commune, lui donnant le plan de leurs occupations, lui parlant de leur habitation, de leurs connaissances, de la distribution de leur temps et tâchant d'amener sa future compagne aux questions les plus sérieuses de la vie.

De longtemps il ne reçoit pas de réponse, il s'inquiète, doute, mais enfin sa patience est récompensée, il reçoit d'un coup plusieurs lettres restées en souffrance, et, entre les deux amis, s'établissent de nouveau des rapports tendres, cordiaux. Il lui raconte ses projets littéraires, lui décrit la vie de

Saint-Pétersbourg et continue de lui développer ses idées élevées sur la vie de famille.

Mais en même temps, dans ses dernières lettres, le germe du doute qui est tombé dans son âme commence à devenir visible. Entre des sentiments de tendresse se dresse de plus en plus fréquemment un sentiment de malaise quelconque, provenant de la fausseté des rapports qui se sont établis entre eux. Cette note fausse était naturellement remarquée par sa fiancée; l'intensité de leur affection réciproque commence à diminuer, et tous deux cherchent une issue honnête pour se retirer.

Dans une lettre à sa tante T. A. Ergolski, Léon Nikolaievitch avoue déjà le refroidissement de son amour et lui demande conseil en cette affaire délicate. Cette lettre est datée de Moscou où il s'était installé au commencement de décembre et où il resta jusqu'au nouvel an.

« Moscou, 5 décembre 1856.

« Vous me parlez de V. comme vous m'avez toujours parlé d'elle, et moi je vous réponds comme toujours. Aussitôt après mon départ, une semaine après, il me semblait que j'étais amoureux. Mais avec mon imagination ce n'est pas difficile. Et maintenant, surtout après que je me suis mis sérieusement au travail, je désirerais beaucoup pouvoir dire que je suis amoureux, ou tout simplement que je l'aime, mais il n'y a pas cela. Le seul sentiment que j'aie envers elle c'est la reconnaissance

pour son amour, et encore cette pensée que de toutes les jeunes filles que j'ai connues et connais, elle serait la meilleure femme pour moi quand je pense à la vie de famille. Voilà, c'est sur ce sujet que je désirerais avoir votre opinion sincère. Est-ce que je me trompe ou non? et je désirerais suivre vos conseils : premièrement parce que vous connaissez elle et moi, et, principalement, parce que vous m'aimez et que ceux qui aiment ne se trompent jamais. Il est vrai que je me suis éprouvé très mal parce que, depuis que je suis parti, j'ai mené plutôt la vie isolée que la vie distraite et j'ai vu très peu de femmes. Mais, malgré cela, souvent j'ai ressenti du dépit de m'être lié à elle et je m'en repens. Néanmoins, je me dis que si j'étais convaincu de la constance de son amour pour moi, si elle m'aimait toujours, même pas comme maintenant, mais plus que tous les autres, je n'hésiterais pas une seconde à l'épouser. Je suis convaincu qu'alors mon amour pour elle augmenterait de plus en plus et qu'avec ce sentiment on en pourrait faire une très bonne femme (1). »

Et les lettres à la jeune fille deviennent plus froides, plus raisonnées. Bien qu'il emploie encore le mot « amoureux » on sent que c'est sans aucun enthousiasme, en plaisantant. Il lui écrit à Pétersbourg où elle est allée passer la saison d'hiver, ce qu'elle désirait depuis longtemps.

Le ton froid des lettres ne lui échappait point.

(1) Lettre en français dans l'original.

Elle lui en fait de tendres reproches. Et voilà deux bonnes lettres d'elle, et de nouveau il redevient amoureux et sa lettre respire l'affection sincère.

Dans une des lettres suivantes, Tolstoï reconnaît que de nouveau il « enseigne » et il tâche de définir l'amour comme « éducation réciproque ».

Mais on voit que précisément ils ne peuvent tomber d'accord sur ce qu'est l'amour, et plus Léon Nikolaievitch exprime franchement ses idées et ses sentiments, moins il touche l'âme de sa fiancée, plus elle montre d'opposition. Sa dernière lettre provoque la même résistance et la réponse à cette lettre l'oblige à changer de ton : l'amour fait place à l'amitié.

Enfin, dans leur correspondance il y a une interruption de trois semaines. Evidemment leurs rapports sont autres, et se sont transformés en rapports amicaux. Léon Nikolaievitch pendant ce temps est parti à Pétersbourg pour ses affaires littéraires. Ils échangent encore une fois des lettres, mais la tension reste la même, et enfin elle lui défend de lui écrire. Mais il lui écrit encore, se repentant de sa faute dans des expressions touchantes ; il sait unir l'humilité la plus complète à la plus grande dignité. En même temps il lui déclare qu'il part pour l'étranger, lui donne son adresse à Paris et lui demande pour la dernière fois de lui écrire là-bas.

Le 12 janvier, Léon Nikolaievitch part pour Mo cou et de là écrit à sa tante sur ses affaires de cœur

« Chère tante ! J'ai reçu mon passeport pour l'étranger et je suis venu à Moscou pour y passer quelques jours avec Marie et puis aller à Iasnaia arranger mes affaires et prendre congé de vous.

« Mais maintenant j'ai réfléchi, surtout après les conseils de Machenka et j'ai résolu de passer ici avec elle une semaine ou deux et ensuite d'aller tout droit par Varsovie, à Paris. Vous comprenez sans doute, chère tante, pourquoi je ne veux pas et pourquoi il ne faut pas aller maintenant à Iasnaia ou plutôt à S. Il me semble que j'ai mal agi envers V... Mais si maintenant je me rencontrais avec elle j'agirais encore pire. Comme je vous l'ai écrit, elle m'est plus qu'indifférente et je sens que je ne puis plus tromper ni elle ni moi. Et si elle venait, peut-être, par faiblesse de caractère, commencerais-je par me tromper de nouveau.

« Vous rappelez-vous, chère tante, comme vous vous êtes moquée de moi quand je vous ai dit que je partirai pour Pétersbourg pour m'éprouver, et, cependant, c'est à cette idée que je suis redevable de n'avoir pas fait le malheur de la jeune personne et le mien, car ne croyez pas que ce soit de l'inconstance ou de l'infidélité, personne ne m'a plu pendant ces deux mois, mais tout bonnement j'ai vu que je me trompais moi-même et que non seulement jamais je n'ai eu, mais jamais je n'aurai pour V. le moindre sentiment de l'amour véritable. La seule chose qui me fait beaucoup de peine, c'est que j'ai fait du tort à la demoiselle et que je ne

pourrai prendre congé de vous avant de partir. Je compte revenir en Russie au mois de juillet, mais si vous le désirez je viendrai à Iasnaïa pour vous embrasser, car j'aurai le temps de recevoir votre réponse à Moscou (1). »

Après cela, Tolstoï partit en effet pour l'étranger et, de Paris, en réponse à la lettre de son ancienne fiancée reçue là, il lui écrit la dernière lettre amicale, où il parle de son amour comme d'une chose passée, comme d'une erreur; puis il la remercie pour son amitié et lui souhaite le bonheur.

La tante de Tolstoï, évidemment, n'était pas satisfaite de cette rupture, désirant depuis longtemps à son neveu le doux bonheur de famille sous son aile. Elle lui reproche son inconséquence, le blâme de sa conduite envers cette jeune fille que pendant si longtemps il a tourmentée de ses doutes et de ses espérances.

A cette lettre de Tatiana Alexandrovna, Tolstoï répondit :

« D'après votre lettre, chère tante, je vois que nous ne nous comprenons pas du tout au sujet de l'affaire de S. Quoique j'avoue que je suis fautif d'avoir été inconséquent et que la chose aurait pu se passer tout autrement, je crois avoir agi tout à fait honnêtement. Je n'ai pas cessé de dire que je ne connais pas le sentiment que j'ai pour la jeune personne, mais que celui n'est pas de l'amour et que je tiens à m'éprouver moi-même. L'épreuve m'a

(1) Lettre en français dans l'original.

montré que je me trompais et je l'ai écrit à V. aussi sincèrement que j'ai pu le faire.

« Après cela mes relations ont été tellement pures que je suis sûr que le souvenir ne lui sera jamais désagréable si elle se mariait, et c'est pour cela que je lui ai écrit que je voudrais qu'elle m'écrive. Je ne vois pas pourquoi un jeune homme doit être absolument amoureux d'une jeune personne et l'épouser et ne pas avoir des relations d'amitié, car pour de l'amitié et de l'intérêt, j'en conserverai toujours beaucoup pour elle. Si Mlle Vergani, qui qui m'a écrit une lettre aussi ridicule, voulait se rappeler toute ma conduite vis-à-vis de V., comment je parlais de venir le plus rarement possible, comment c'est elle qui m'engageait à venir plus souvent et d'entrer dans des relations plus proches.

« Je comprends qu'elle soit fâchée de ce qu'une chose qu'elle a beaucoup désirée ne s'est pas faite (j'en suis fâché peut-être plus qu'elle), mais ce n'est pas une raison pour dire à un homme qui s'est efforcé d'agir le mieux possible, qui a fait des sacrifices de peur de faire le malheur des autres, de lui dire qu'il est un mufle et de le faire accroire à tout le monde. Je suis sûr que Toula est convaincu que je suis le plus grand des monstres (1). »

A en juger par cette lettre on peut voir l'importance que produisit sur l'entourage de Tolstoï la rupture avec sa fiancée.

Quelque temps après, apprenant par une lettre

(1) Lettre en français dans l'original.

de sa tante que la sœur de son ancienne fiancée se mariait, il revient à son ancien sentiment et écrit :

« Pour ce qui concerne V., je ne l'ai jamais aimée d'un amour véritable, mais je me suis laissé entraîner au méchant plaisir d'inspirer l'amour, ce qui me procurait une jouissance que je n'avais jamais éprouvée.

« Mais le temps que j'ai passé loin d'elle m'a prouvé que je ne sentais aucun désir de la revoir, non seulement de me marier avec elle. J'avais peur seulement à l'idée des devoirs que je serais obligé de remplir envers elle sans l'aimer, et c'est pour cela que je me suis décidé à partir plus tôt que je ne le pensais. J'ai très mal agi, j'en ai demandé pardon à Dieu et j'en demande pardon à tous ceux auxquels j'ai fait du chagrin, mais réparer la chose est impossible et à présent rien au monde ne pourrait faire que la chose se renouvelle. Je désire beaucoup le bonheur à Olga, je suis enchanté de son mariage, mais je vous avoue, chère tante, que la seule chose au monde qui me ferait le plus de plaisir ce serait d'apprendre que V. se marie à un homme qu'elle aime et qui la vaut, parce que, quoique je n'aie au fond du cœur pas un petit brin d'amour pour elle, je trouve toujours qu'elle est une très bonne et honnête demoiselle (1). »

Ainsi se termine ce roman touchant et instructif par sa franchise, et qui est l'un des événements les

(1) Lettre en français dans l'original.

plus intéressants de la biographie de Léon Nikolaievitch.

Tolstoï s'est servi de ces sentiments vécus pour l'un de ses romans, *le Bonheur conjugal*. En comparant l'œuvre artistique et la vie nous pouvons dire ceci : Ce qui, en réalité, ne pouvait être et ne fut pas est devenu un fait dans le roman. Le róman réel fut le commencement ou pour mieux dire, le prologue du roman écrit. Dans son imagination d'artiste Léon Nikolaievitch a prolongé les lignes réelles jusqu'à leur rencontre et il en est résulté un tableau merveilleux.

CHAPITRE III

LE PREMIER VOYAGE A L'ÉTRANGER. — LA VIE A MOSCOU. — LA CHASSE A L'OURS

Le 29 janvier, L.-N. Tolstoï quitta Moscou en malle-poste jusqu'à Varsovie, et de là, par chemin de fer, il arriva à Paris, le 21 février nouveau style. Là l'attendait Tourgueniev qui, dès le 23 janvier, avait écrit à Droujinine :

« Tolstoï m'écrit qu'il pense venir ici et partir au printemps en Italie. Dites-lui qu'il se hâte, s'il veut me trouver ici. D'ailleurs je lui écrirai moi-même. Par ses lettres je vois qu'en lui se passent de très bienfaisants changements et je m'en réjouis « comme une vieille nounou ». J'ai lu sa *Matinée d'un seigneur* qui m'a beaucoup plu, par sa sincérité et sa liberté presque complète de l'opinion. Je dis *presque* parce que dans la façon dont il a posé le problème se cache encore (peut-être inconsciemment pour lui) un certain préjugé. Ma principale impression à ce récit (je ne parle pas d'impression artistique), c'est que tant qu'existera le servage il sera impossible d'établir un rapprochement, une

entente des deux côtés, bien que tous deux soient tout à fait loyalement prêts à se rapprocher. Et cette impression est bonne et juste. Mais, en outre, il y a une autre impression secondaire, additionnelle, à savoir qu'en général cela ne mène à rien d'éclairer le paysan, d'améliorer sa situation. Et cette impression est désagréable. Mais l'art de la langue, du récit, des caractères est très grand (1). »

Après avoir vu Tolstoï, Tourgueniev écrit à Polonski :

« Tolstoï est ici. Il a changé à son avantage, et les changements sont très importants. Cet homme ira loin et laissera derrière lui une trace profonde. »

Dans une lettre à Kolbassine, du 8 mars, il écrit encore :

« Je vois ici souvent Tolstoï, et de Nekrassov, j'ai reçu ces jours-ci une lettre très charmante, de Rome. Avec Tolstoï je ne puis, malgré tout, me rapprocher complètement. Nous regardons de côtés trop opposés (2). »

Voici maintenant, de la même époque, l'opinion de Tolstoï sur Tourgueniev et sur Nekrassov que L.-N. Tolstoï trouva encore à Paris. Elle est exprimée dans la lettre de Botkine à Droujinine, du 8 mars 1857.

« Voici ce que Tolstoï m'écrit à propos de leur entrevue : Tous les deux errent dans des ténèbres

(1) Premier recueil des Lettres de Tourgueniev, p. 44, Saint-Pétersbourg, 1885.

(2) Ib., p. 50.

quelconques. Ils sont tristes, se plaignent de la vie, ne font rien et sont peinés, comme il me semble, de leurs rapports respectifs.

« Tourgueniev écrit que Nekrassov, tout d'un coup a de nouveau quitté Rome. La lettre de Tolstoï n'a qu'une page, mais pleine de courage et d'ardeur. L'Allemagne l'intéresse beaucoup, il veut ensuite l'étudier de plus près. Dans un mois il part pour Rome (1). »

De toute cette correspondance, il résulte que les relations de Tolstoï avec Tourgueniev étaient toujours chancelantes et, malgré tous leurs efforts, ils ne pouvaient se rapprocher étroitement. Au mois de mars, Tolstoï, en compagnie de Tourgueniev, partit pour Dijon, où il resta quelques jours. C'est là qu'il écrivit son récit sur le musicien Albert. Puis il revint à Paris. C'est alors que Léon Nikolaievitch assista à l'exécution capitale qu'il a racontée dans ses *Confessions* et qui lui a laissé une impression ineffaçable. Dans son journal il note brièvement cette impression. « 6 avril 1857, je me suis levé à 6 heures et suis allé voir l'exécution. La poitrine et le cou blancs, gras et forts. Il baisa l'évangile... et ensuite la mort. Quelle absurdité! Impression profonde qui ne fut pas stérile. Je ne suis pas un homme politique. L'art et la morale. Je le connais, l'aime et en suis maître.

« La guillotine pendant longtemps me poursui-

(1) Papiers de Droujinine. Recueil : *Vingt-cinq ans*, Saint-Pétersbourg, 1884.

vit; malgré moi je regardais de tous côtés. »

Voici ce qu'il écrit à ce propos dans ses *Confessions* : « Pendant mon séjour à Paris, la vue de la peine capitale m'a montré le néant de ma superstition du progrès. Quand je vis la tête se séparer du corps, et comment l'un et l'autre tombèrent dans le panier, je compris non par la raison, mais par tout mon être, qu'aucune théorie de la raison d'être de tout ce qui est et du progrès ne peut justifier cet acte, et que si tous les hommes au monde trouvaient d'après n'importe quelle théorie, depuis la création du monde, que c'est nécessaire, moi je saurais que ce n'est pas nécessaire, que c'est mal. Par conséquent, ce n'est pas le progrès qui est le juge de ce qui est bon et de ce qui est mal, mais moi avec mon cœur. »

Tolstoï remit à l'automne son voyage à Rome, et au printemps il quitta Paris, allant directement en Suisse, à Genève, où il passa quelques jours. De Genève, Léon Nikolaievitch écrit à sa tante :

« J'ai passé un mois et demi à Paris et si agréablement que tous les jours je me suis dit que j'ai bien fait de venir à l'étranger. Je suis très peu allé dans la société, ni dans le monde littéraire, ni dans le monde des cafés et des bals publics, mais, malgré cela, j'ai trouvé ici tant de choses nouvelles et, intéressantes pour moi que, tous les jours, en me couchant, je me dis : quel dommage que la journée a passé si vite, je n'ai même pas eu le temps de travailler, ce que je me proposais de faire.

« Le pauvre Tourgueniev est très malade physiquement et encore plus moralement. Sa malheureuse liaison avec Madame V. et sa fille le retient ici, dans un climat qui lui est pernicieux et il fait pitié à voir. Je n'aurais jamais cru qu'il pût aimer ainsi (1). »

De Genève, Léon Nikolaievitch fit une excursion en Piémont avec Botkine et Droujinine, qui étaient venus là, et ensuite il s'installa au bord du lac de Genève, à Clarens, d'où il écrit à sa tante une lettre enthousiaste.

« 18 mai 1857.

« Je viens de recevoir votre lettre, chère tante, qui m'a trouvé, comme vous devez le savoir d'après ma dernière lettre, aux environs de Genève, à Clarens dans ce même village où a demeuré la Julie de Rousseau... Je n'essaierai pas de vous dépeindre la beauté de ce pays, surtout à présent, quand tout est en feuilles et en fleurs, je vous dirai seulement qu'à la lettre il est impossible de se détacher de ce lac et de ces rivages et que je passe la plus grande partie de mon temps à regarder et à admirer en me promenant ou bien en me mettant seulement à la fenêtre de ma chambre. Je ne cesse de me féliciter de l'idée que j'ai eue de quitter Paris et de venir passer le printemps ici, quoique cela m'ait mérité de votre part le reproche d'inconstance. Vraiment je suis heureux et je commence à sentir tous les avantages d'être né coiffé.

(1) Lettre en français dans l'original.

« Il y a ici une société charmante de Russes : les Poustchine, les Karamzine, les Mestcherski, et tous, Dieu sait pourquoi, m'aiment. Je le sens, je me suis trouvé si bien tout ce mois que j'ai passé ici, que je suis triste à l'idée du départ (1). »

Tolstoï vécut près de deux mois à Clarens, puis décida de poursuivre son voyage à pied. Il avait fait connaissance, à Clarens d'une famille russe et invita le garçon d'une dizaine d'années, Sacha, à faire avec lui des excursions à pied, dans les montagnes. Son intention était d'aller à pied jusqu'à Fribourg en passant par la gorge de Jaman. Mais en route ils changèrent d'avis et tournèrent à Château-d'Œx, d'où ils allèrent à Thoune en diligence.

Dans un manuscrit inédit, Tolstoï a conservé ses notes de ce voyage. Nous y emprunterons quelques tableaux de la nature suisse.

D'abord Léon Nikolaievitch va en bateau de Clarens à Montreux.

« 15/27 mai. Le temps clair et bleu. Le Léman bleu vif avec les points blancs et noirs des voiles et des barques brillait presque de trois côtés à nos yeux. Près de Genève, dans le lointain du lac, l'air chaud tremblait et s'obscurcissait. Au côté opposé s'élevaient, droites, les vertes montagnes de la Savoie, avec des maisonnettes blanches à leur pied et une grande faille qui avait l'air d'une femme blanche en costume ancien. A gauche, au-dessus des vignes, très près d'elles dans les bosquets vert

(1) Lettre en français dans l'original.

sombre des jardins fruitiers, Montreux se profilait nettement avec sa gracieuse église accrochée à la pente. On voyait Villeneuve au bord même, avec ses toits de fer brillant au soleil; la profonde et mystérieuse vallée avec des montagnes entassées les unes sur les autres; le blanc et froid Chillon, sur l'eau même et la petite île chantée qui se dresse joliment en face de Villeneuve. Le lac frissonne à peine. Le soleil frappe perpendiculairement sa surface bleue, et les voiles déployées semblent immobiles....

« Chose étonnante! J'ai vécu deux mois à Clarens, mais chaque fois que le matin ou plutôt le soir, avant le dîner, j'ai ouvert les vitres de la fenêtre sur laquelle tombait l'ombre, et regardé le lac où se reflétaient les lointaines montagnes bleues, la beauté du paysage m'aveuglait et me saisissait avec une force inattendue.

« Aussitôt je voulais aimer, je sentais même en moi l'amour de moi-même; je regrettais le passé; j'espérais en l'avenir. J'étais heureux de vivre, je voulais vivre longtemps, longtemps, et l'idée de la mort se revêtait d'une horreur enfantine, poétique. Parfois même, assis seul dans le jardin ombreux, contemplant ces rives et ce lac j'éprouvais une sorte d'impression physique, comme si la beauté, à travers mes yeux, pénétrait dans mon âme. »

Ensuite, il va dans la montagne.

... « Au-dessus de nous chantent des oiseaux des bois qu'on n'entend pas au bord du lac. Il y a l'o-

deur de l'humidité du bois et du sapin coupé. C'était si agréable de marcher que nous regrettions de passer si vite. Tout d'un coup une chose nous a frappés, une odeur extraordinaire, agréable, l'odeur du printemps. Sacha a couru dans le bois et a cueilli des fleurs de cerisier, mais elles avaient peu d'odeur. Des deux côtés, on voyait des arbres verts et des buissons sans fleurs. L'odeur douce, narcotique, allait grandissant. Après avoir fait une centaine de pas, à droite, des buissons se découvrirent et devant nous apparut une immense vallée vert pâle avec quelques maisons dispersées.

« Sacha courut dans la vallée cueillir des narcisses blancs et il m'apporta un énorme bouquet qui avait une odeur très forte. Mais avec l'avidité destructrice propre aux enfants, il courut encore piétiner et arracher les merveilleuses fleurs naissantes qu'il trouvait si jolies. »

Au village des Avents, ils passent la nuit. Après l'ascension, Léon Nikolaievitch note les pensées suivantes :

« 16/28 mai. On m'a dit vrai : plus on monte dans les montagnes, plus c'est facile de marcher. Il y a déjà une heure que nous marchons et tous deux nous ne sentons ni le poids des sacs ni la fatigue. Nous n'avons pas vu le soleil, mais par-dessus nous, en touchant quelques pics et quelques sapins à l'horizon, il jetait ses rayons sur la hauteur, en face de nous. En bas on entendait rouler les courants, près de nous ruisselait l'eau des neiges

et, au tournant de la route, de nouveau nous avons aperçu au-dessous de nous le lac et la vallée à une profondeur effrayante. Là-bas, les monts de la Savoie étaient tout à fait bleus, le lac seulement plus sombre, les sommets éclairés par le soleil, nettement rose pâle. Il y avait davantage de montagnes neigeuses, elles paraissaient plus hautes et plus variées. On apercevait sur le lac les voiles et les barques comme des points à peine perceptibles. C'était beau, même extraordinairement beau. Mais ce n'était plus la nature qui était belle, c'était quelque autre chose. Je n'aime pas ces vues réputées majestueuses et célèbres, elles ont une certaine froideur. J'aime la nature quand de tous côtés elle m'entoure et ensuite se développe dans le lointain, mais quand je m'y trouve. J'aime quand de tous côtés m'entoure l'air chaud, qui se répand dans le lointain infini, quand cette même herbe grasse que j'ai écrasée en m'asseyant fait la verdure des champs infinis; quand ces mêmes feuilles qui, agitées par le vent, portent l'ombre sur mon visage font le bleu de la forêt lointaine, quand ce même air que je respire fait le fond bleu du ciel infini, quand je ne suis pas seul à jouir de la nature, mais quand, autour de moi, bourdonnent et tournoient des millions d'insectes, courent les coccinelles et que tout alentour chantent les oiseaux..... Et ces petits espaces nus, froids, déserts, et quelque part, au loin, quelque chose de beau caché par le voile du lointain ! Mais ce quelque chose est si loin qu'il ne me donne pas

le plaisir principal de la nature. Je ne me sens pas partie du tout. Le lointain infini est beau, mais, je suis sans aucun lien avec lui. »

Poursuivant son chemin, vers le mois de juillet Léon Nikolaievitch arrive à Lucerne, d'où il écrit à sa tante :

8 juillet, Lucerne.

« Je crois vous avoir écrit que je suis parti de Clarens avec l'intention d'entreprendre un assez grand voyage par le nord de la Suisse, le Rhin et la Hollande, en Angleterre. De là, je compte de nouveau passer par la France et Paris, et, au mois d'août, passer quelque temps à Rome et à Naples. Si je supporte les trajets sur mer, ce que je verrai à mon passage de La Haye à Londres, je crois revenir par la Méditerranée, Constantinople et la mer Noire et Odessa. Mais tout cela ne sont que des plans, que je ne réaliserai peut-être pas, à cause de mon humeur changeante, que vous me reprochez avec raison, chère tante. Je suis arrivé à Lucerne — c'est une ville au nord de la Suisse, pas loin du Rhin, et déjà je retarde mon voyage pour pouvoir passer quelques jours dans cette délicieuse petite ville (1). »

C'est pendant le séjour de Léon Nikolaievitch à Lucerne que se passe l'histoire qu'il a racontée dans *le Journal du prince Nekhludov*. Ce récit est

(1) Lettre en français dans l'original.

daté de 1857, c'est pourquoi il doit se rapporter à ce voyage.

Dans ce récit, comme on le sait, la merveilleuse description de la nature suisse alterne avec l'expression de l'indignation provoquée par la déformation de cette harmonie naturelle faite pour complaire aux riches touristes, la plupart anglais.

Le contraste entre la correction morne de la table d'hôte et la beauté sauvage, mais tendre et vivante du lac, frappe l'auteur. Et ce sentiment grandit quand il entend le couplet du chanteur ambulant qui s'accompagne de la guitare. Cette chanson, par une magie quelconque, attire l'attention générale et élève l'âme à l'unisson de cette harmonie inexprimable.

« Toutes les impressions de la vie, tout à coup, prirent pour moi un sens et un charme particuliers. Dans mon âme, une fleur fraîche, parfumée, parut s'épanouir. Au lieu de la fatigue, de la distraction, de l'indifférence pour tout au monde que j'éprouvais un moment avant, je sentais tout à coup le besoin de l'amour, le plaisir de l'espoir, la joie irraisonnée de vivre. « Que vouloir? que désirer? » me dis-je involontairement. « Regarde, la beauté et la poésie t'environnent de toutes parts. Respire-les à pleine poitrine, jouis-en autant que tu le pourras. Que te faut-il encore ? Tout est à toi, tout est bien.... (1). »

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï, P.-V. Stock, éditeur. *Du Journal du prince Nekhludov*, tome V, p. 156.

Et, de nouveau, les Anglais mornes, guindés, font un cadre sombre à cette merveilleuse fleur de poésie.

Le chanteur a terminé et tend son chapeau sous les fenêtres du riche hôtel où se presse une foule d'auditeurs aux toilettes somptueuses. Mais personne ne lui donne. Tolstoï, frappé de la froide indifférence de cette foule, court après le musicien et l'invite à boire une bouteille de vin au restaurant.

Sa conduite provoque un scandale à l'hôtel. Mais c'est précisément ce qu'il désire. Il veut blesser ces richards satisfaits ; il veut leur exprimer son indignation. Mais le scandale est peu de chose et l'auteur garde l'amertume de l'injustice commise envers un homme et le sentiment de l'incapacité des gens à comprendre le bonheur suprême, simple, humain et en même temps en harmonie avec la nature. Et il s'adresse aux hommes avec des paroles de réprobation.

« Mais comment vous, enfants d'un peuple libre, vous chrétiens, vous des hommes, comment à ce plaisir pur que vous a fourni un malheureux, n'avez-vous répondu que par l'indifférence et la raillerie? Mais non, dans notre pays, il y a des asiles pour les mendiants. Il n'y a pas de mendiants, il n'y en doit point avoir, non plus que de sentiment de compassion, sur quoi se base la mendicité! Mais il a travaillé, il vous a fait plaisir, il vous suppliait de lui donner une parcelle de votre superflu

pour son travail dont vous avez joui. Et vous, avec un sourire froid, du haut de vos brillants palais, vous l'observiez comme un phénomène, et parmi des centaines d'entre vous, heureux et riches, il ne s'en trouvait pas un, pas une, qui lui jetât quelque chose ! Honteux il s'éloignait de vous, et la foule insensée, avec des rires, persécutait et injuriait... non pas vous, mais lui, parce que vous étiez froids, cruels et malhonnêtes, parce que vous lui aviez volé le plaisir qu'il vous offrait ; pour cela on l'injuriait.

« *Ce sept juillet 1857, à Lucerne, devant l'hôtel Schweizerhof, où habitent des gens riches, un musicien ambulant chanta pendant une demi-heure et joua de la guitare. Près de cent personnes l'écoutaient. Le chanteur demanda trois fois à la foule de lui donner quelque chose, pas un seul ne lui donna et beaucoup se moquèrent de lui.*

« Ce n'est pas une invention, c'est un fait certain que peuvent vérifier ceux qui le désirent près des hôtes de Schweizerhof, en cherchant dans les journaux quels étrangers occupaient l'hôtel, le 7 juillet.

« Voilà un fait que les historiens de notre époque doivent écrire en lettres brûlantes, indélébiles (1). »

Et de son âme s'élance un cri d'étonnement devant l'incompréhension de tout cet enchaînement chao-

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. Editeur P.-V Stock. *Du Journal du prince Nekhludov*, tome V, p. 181.

tique des faits et des rapports humains avec leurs sentiments mesquins, devant l'harmonie et la majesté de la nature puissante. Et il termine son récit dans une forme pathétique, artistique.

« Malheureuse, misérable créature que l'homme avec son besoin de décision positive, jeté dans cet océan sans cesse mouvant, infini, du bien et du mal, des faits, des considérations et des contradictions !

« Les hommes luttent depuis des siècles et travaillent pour repousser, d'un côté le bien, et de l'autre le mal. Les siècles passent, et, partout, quelque chose que, sans parti pris, l'esprit jette sur la bascule du bien et du mal, la bascule n'oscille pas et le bien et le mal s'équilibrent.

« Si seulement l'homme apprenait à ne pas juger ni penser d'une façon sèche, absolue, à ne pas donner la réponse aux questions qu'on lui pose seulement pour qu'elles restent toujours des questions ; s'il comprenait seulement que chaque pensée est à la fois mensongère et juste !

« Elle est mensongère par l'*unilatéralité*, par l'impossibilité pour un homme d'embrasser toute la vérité, et elle est juste par l'expression d'un côté des aspirations humaines. On a fait des subdivisions dans ce chaos éternellement mobile, infini, mêlé de bien et de mal. On a tracé des lignes imaginaires sur cette mer et on attend qu'elle se divise ainsi. Comme s'il n'y avait pas des millions de subdivisions autres et d'un autre ordre.

« Il est vrai que ces nouvelles divisions sont l'œuvre des siècles, mais des millions de siècles ont passé et passeront. La civilisation, c'est le bien; la barbarie, le mal; la liberté, le bien; l'esclavage, le mal. Voilà, cette connaissance imaginaire détruit les besoins instinctifs, les meilleurs, primordiaux, du bien de la créature humaine. Et qui me définira ce que c'est que la liberté, ce que c'est que le despotisme, ce qu'est la civilisation et ce qu'est la barbarie? Et qui connaît les limites de l'un et de l'autre? En l'âme de qui, cette mesure du bien et du mal est-elle si ferme, qu'on puisse par elle évaluer les faits courants complexes? Chez quel homme l'esprit est-il assez grand qu'il puisse, même dans le passé immobile, embrasser tous les faits et les peser? Et quel est celui qui a vu un événement où ne coexistaient pas le bien et le mal? Et pourquoi sais-je que je vois l'un plus que l'autre, puisque je ne me trouve pas à la vraie place? Et qui peut se détacher si absolument de la vie, par l'esprit, pour l'examiner en un moment, avec indépendance et de haut? Il n'y a en nous qu'un seul guide impeccable : l'Esprit Universel qui nous pénètre tous ensemble et chacun à part, qui donne à chacun l'aspiration à ce qui lui est nécessaire. Ce même Esprit, qui ordonne à l'arbre de croître vers le soleil, à la fleur de répandre les graines à l'automne, et à nous, de nous rapprocher instinctivement les uns des autres.

« Et cette seule voix impeccable, domine tout

le développement bruyant, hâtif, de la civilisation. Qui est plus humain ou plus barbare, de ce lord qui, en apercevant l'habit usé du chanteur, s'est enfui furieux de la table et ne lui a pas donné, pour son travail, la millionnième partie de sa fortune, et maintenant, après avoir bien mangé, assis dans une belle chambre claire, juge tranquillement les affaires de la Chine et justifie les meurtres commis là-bas, ou de ce petit chanteur, qui, en risquant la prison, avec vingt sous dans sa poche, depuis vingt ans, ne faisant de mal à personne, va dans la montagne et la vallée, consolant les hommes par son chant, qu'on a offensé, presque chassé aujourd'hui, et qui, fatigué, affamé, honteux, s'en est allé dormir quelque part sur la paille pourrie (1)... »

De Lucerne Léon Nikolaievitch poursuit son chemin sur le Rhin, à Schaffouse, Baden, Stuttgard, Francfort et Berlin.

Le 8 août, il est déjà à Stèttin, et, de là, par bateau, le 11 août (30 juillet) il arrive à Pétersbourg.

A Pétersbourg il resta une semaine, et fréquenta le cercle du *Sovremennik;* chez Nekrassov, entre autres, il lut son récit de *Lucerne*, qui parut dans le numéro de septembre de cette même année 1857.

Le 6 août, vieux style, il part pour Moscou et sans presque s'arrêter va à Toula.

(1) Œuvres complète du Comte L.-N. Tolstoï. Edition P.-V. Stock. *Du Journal du prince Nekhludov*, tome V, page 185.

Aussitôt à Iasnaia Poliana, il se donne tout entier à l'exploitation agricole.

Dans son journal de ce temps, nous trouvons entre autres la note suivante :

« Voici comment, en route, j'ai limité mes occupations : le principal, c'est le travail littéraire; ensuite les devoirs de famille ; ensuite l'exploitation. Mais l'exploitation je devais la laisser sur les bras du *starosta*. J'ai tâché de l'adoucir, de l'améliorer, de me contenter de deux mille roubles par an et d'employer le reste pour les paysans.

« Mon principal écueil, c'est l'ambition du libéralisme. Il faudrait vivre pour soi : une bonne action par jour, c'est assez. »

Un peu plus tard il écrit :

« Le sacrifice ne consiste pas à dire : prenez de moi ce que vous voulez; mais il faut travailler, penser, combiner, pour se donner tout entier. »

Il consacra le mois d'août à la lecture et lut deux œuvres remarquables : l'Iliade et l'Evangile; et toutes deux firent sur lui une grande impression.

« J'ai terminé la fin inimaginablement belle de l'Iliade », s'exprimait-il, et la beauté de ces deux œuvres lui font regretter qu'il n'y ait point de lien entre elles. « Comment Homère a-t-il pu ignorer que la bonté c'est l'amour? » se dit-il en comparant en pensée ces deux livres. Et il se répond à lui-même : « La révélation est la meilleure explication. »

Au milieu d'octobre Tolstoï s'installa à Moscou avec son frère Nicolas et sa sœur Marie. Par son

journal nous savons qu'il était à Moscou dès le 17. Le 22, il part pour quelques jours à Pétersbourg.

Le récit de Tolstoï, *Lucerne*, du *Journal du prince Nekhludov*, publié comme nous l'avons déjà dit dans le n° de septembre du *Sovremennik*, ne fut pas compris de la critique et passa presque inaperçu. Le silence de la critique était la preuve directe et très nette de son esprit de coterie et de son étroitesse. En général, depuis 1857 jusqu'à 1861, comme l'a observé Zélinskï, qui a édité le recueil des articles critiques sur Tolstoï, malgré toutes ses recherches il n'a trouvé pour ces années ni critiques ni notes sur les œuvres de Tolstoï, bien que pendant cette période il ait donné des œuvres aussi remarquables que *la Jeunesse*, *Lucerne*, *Albert*, *Trois morts*, et *le Bonheur conjugal*.

Cette indifférence de la critique n'échappa point à Léon Nikolaievitch, et à son retour de Pétersbourg, en octobre 1857, il note dans son journal :

« Pétersbourg d'abord m'a attristé, ensuite m'a donné de la satisfaction. Ma réputation a beaucoup perdu de sa popularité, ce qui m'avait fort attristé. Mais maintenant je suis tranquille, je sais que j'ai à dire quelque chose et que j'ai la force de le dire très haut. Quant au public il peut dire ce qu'il veut. Mais il faut travailler beaucoup, dépenser toutes ses forces, alors... qu'ils crachent sur l'autel. »

Le 30 octobre, Tolstoï était de retour à Moscou. Pendant son séjour dans cette ville il voyait sou-

vent Fet, qui parle ainsi dans ses « Souvenirs. »

« Un soir, pendant le thé, nous eûmes la visite inattendue de L.-N. Tolstoï. Il raconta que les Tolstoï, c'est-à-dire lui, son frère aîné, Nicolas Nikolaievitch et sa sœur, la comtesse Marie Nikolaievna, s'étaient installés dans l'appartement meublé de Varguine, rue Piatnitskaia. Bientôt nos relations devinrent très amicales (1). »

La vie de Léon Nikolaievitch à Moscou, pendant cette période (la fin des années cinquante), n'offre rien de particulier. Sa nature physique était en ce moment dans toute sa force et son épanouissement et l'entraînait au jeu, aux amusements, à l'ambition, et, en général, aux divers plaisirs mondains. Fet raconte que chez lui, le soir, il y avait parfois des duos pour lesquels venait une pianiste très amateur de musique, la comtesse Marie Nikolaievna Tolstoï, parfois accompagnée de ses deux frères, Nicolas et Léon, ou d'un seul, Nicolas, qui disait : « Notre petit Léon a mis de nouveau l'habit et la cravate blanche et est parti « au bal » (2).

« A cette époque les exercices de gymnastique étaient de mode pour les jeunes gens, et l'un des plus importants était le saut par-dessus un cheval de bois. Si l'on avait besoin de Léon Nikolaievitch à deux heures de l'après-midi, on n'avait qu'à aller dans la salle de gymnastique de la Grande Dmitrovka. Il fallait voir avec quelle animation, vêtu d'un

(1) *Mes Souvenirs*, Fet, 1re partie, p. 214.
(2) *Mes Souvenirs*, Fet, 1re partie, p. 216.

maillot, il tâchait de sauter par-dessus le cheval sans toucher le cône de cuir placé sur lui. Il n'est pas étonnant que la nature énergique, remuante, de Léon Nikolaïevitch, qui avait vingt-neuf ans, exigeât ce mouvement fortifiant, mais il était étrange de voir à côté des jeunes gens des vieillards bedonnants au crâne nu (1). »

Au courant de janvier 1858, une amie d'enfance de Léon Nikolaïevitch, la comtesse Alexandra Andréievna Tolstoï, passa à Moscou. Léon Nikolaievitch l'accompagna jusqu'à Kline, station du chemin de fer Nicolas, d'où il se rendit chez la princesse Volkonski, dont nous avons parlé dans les pages consacrées aux ancêtres maternels de L.-N. Tolstoï. Cette princesse Volkonski, cousine germaine de la mère de Léon Nikolaievitch, avait vécu assez longtemps avec elle à Iasnaia Poliana et pouvait lui raconter beaucoup de choses intéressantes sur son père et sa mère. Léon Nikolaievitch conserva un souvenir très agréable de cette visite et ce fut chez elle qu'il écrivit le récit : *Trois morts*.

On voit que le problème de la mort commençait à troubler sérieusement Tolstoï, et comme toujours il trouvait sa solution dans l'harmonie de la raison avec la nature. L'écart de cette harmonie, c'est la souffrance inexprimable, l'accord avec elle c'est la béatitude éternelle, et l' « aiguillon » de la mort disparaît.

(1) Fet. *Mes Souvenirs*. Première partie.

En février, Tolstoï retourne à Iasnaia Poliana. Puis il repart pour Moscou et au mois de mars il va passer deux semaines à Pétersbourg. Au mois d'avril il vient à Iasnaia Poliana, où il séjourne tout l'été. Tout ce temps, Léon Nikolaievitch s'adonne passionnément à la musique, il fonde même une société musicale, à Moscou, avec l'aide de Botkine, de Perfiliev, de Mortier et de quelques autres.

Mme Kiréievski donna sa salle pour les concerts organisés par cette société qui plus tard devint le conservatoire de Moscou. Cette même année, à Moscou, Léon Nikolaievitch se liait très intimement avec la famille du vieux S.-T. Aksakov.

Le printemps agissait sur Léon Nikolaievitch et redoublait son énergie. Dans une lettre de cette époque (1858) à sa tante A. Tolstoï il exprime parfaitement ce qu'il ressent alors :

« Grand'mère (1) ! Le printemps !... C'est admirable. La vie pour les braves gens, même pour de tels que moi, a encore de bons moments ! Dans la nature, dans l'air, dans tout — l'espoir, l'avenir et l'avenir charmant ! Parfois on se trompe, on pense que l'avenir et le bonheur attendent non seulement la nature, mais soi aussi.

« Et c'est beau ! Moi je suis maintenant en cet état. Avec l'égoïsme qui m'est propre, je me hâte de vous écrire de ce qui n'intéresse que moi ! Je sais très bien quand je réfléchis beaucoup que je suis

(1) Léon Nikolaievitch, en plaisantant, appelait toujours sa tante la comtesse A.-A. Tolstoï, grand'mère.

une vieille pomme de terre gelée et encore bouillie dans la sauce, mais le printemps agit sur moi de telle façon que parfois je rêve que, moi aussi, je suis une plante qui va s'épanouir avec toutes les autres et qui se met à pousser tranquillement, simplement et joyeusement dans l'univers. A ce propos, vers cette époque il se passe un tel travail intérieur, une telle purification des sentiments, que ceux qui ne l'ont pas éprouvé ne peuvent se l'imaginer. A bas tout ce qui est vieux, toutes les conventions mondaines, toute la paresse, tout l'égoïsme, tous les vices, tous les attachements vagues, les regrets, les remords. A bas tout cela !... Cédez la place à cette fleur merveilleuse qui gonfle ses bourgeons et croît avec le printemps !... »

Cette lettre, assez longue, est intéressante d'un bout à l'autre. Elle est intéressante encore par sa fin où Léon Nikolaievitch écrit la demande suivante : « Au revoir, ma chère grand'mère, ne m'en veuillez pas pour cette bêtise et répondez-moi un mot sensé, pénétré de la bonté, de la bonté chrétienne. Depuis longtemps j'ai voulu vous dire qu'il vous est plus commode de m'écrire en français et qu'à moi la pensée des femmes m'est plus compréhensible en français (1). »

Ce même printemps Fet et sa femme passant à Moscou pour se rendre dans leur propriété firent visite à Léon Nikolaievitch à Iasnaia Poliana.

(1) I. Zakharine (Iakounine) : Souvenirs sur la comtesse A.-A. Tolstoï. *Le Messager de l'Europe*, juin 1904.

Dans ses souvenirs, Fet raconte ainsi ce voyage et donne une caractéristique intéressante de la tante et de l'éducatrice de Léon Nikolaievitch, Tatiana Alexandrovna Ergolski.

« Après avoir acheté une voiture chaude et confortable, nous partîmes, avec une seule femme de chambre (poétisée par Tolstoï dans le personnage de Mariucka) (1), par chevaux de poste à Mtzensk. A cette époque il n'était pas même question de chemin de fer et le peuple disait des poteaux télégraphiques placés le long de la route, qu'on tendra cette corde et que de Pétersbourg on lâchera sur elle la liberté. Nous étions déjà si étroitement liés avec L.-N. Tolstoï que c'eût été pour moi une grande privation de ne pas aller le voir et me reposer un jour chez lui, à Iasnaia Poliana. Là, ma femme et moi, nous fûmes présentés à une charmante vieille dame, la tante de Tolstoï, Tatiana Alexandrovna Ergolski, qui nous reçut avec cette hospitalité d'autrefois qui d'un coup met à l'aise dans une maison étrangère. Tatiana Alexandrovna ne se confinait point dans les souvenirs du temps passé, mais elle vivait par toute la plénitude du présent qui l'entourait.

« Elle disait : Ces jours-ci, Serge est allé à Pirogovo ; Nikolenka restera peut-être encore à Moscou avec Machenka, mais l'ami de Léon, D..., est venu ces jours-ci et s'est plaint de la maladie ner-

(1) Voir *le Bonheur conjugal*. Edition des œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï, P. V. Stock, tome V.

veuse de sa femme. » Dans les questions difficiles, Tatiana Alexandrovna s'adressait à « Léon » et se tranquillisait tout à fait après sa décision. Ainsi, allant un jour en automne, avec lui, à Toula, elle se pencha à la portière de la voiture et tout d'un coup demanda : « Mon cher Léon, comment écrit-on par le télégraphe? »

« Il me fallut, racontait Tolstoï, lui expliquer très simplement le fonctionnement de l'appareil télégraphique, et à la fin entendre : « Oui, oui, je comprends, mon cher. » Puis après être restée les yeux fixés une demi-heure sur le fil, elle me demanda alors : « Mon cher Léon, que signifie cela? Pendant toute une demi-heure, je n'ai pas vu une seule lettre courir sur le fil? »

« Nous restons parfois des mois entiers, moi et ma tante, sans voir personne, racontait Léon Nikolaievitch, et tout d'un coup, en me passant la soupe, la tante dit : « Mais savez-vous, cher Léon, on dit... (1). »

Citons ici une partie des souvenirs de L.-N. Tolstoï sur cette femme remarquable qui eut sur lui une si grande influence :

« Je me rappelle les longues soirées d'automne et d'hiver, et j'en ai gardé un souvenir exquis. C'est à ces soirées que je dois les meilleures de mes pensées, les meilleurs mouvements de mon âme. Assis dans un fauteuil, on lit, on réfléchit! Ce mémorable fauteuil est encore chez moi, mais ce n'est

(1) Fet, *Mes Souvenirs*.

plus cela. Et le divan sur lequel dormait la bonne vieille Natalie Pétrovna qui vécut avec elle, non pour elle, mais parce qu'elle ne savait où aller. Entre les fenêtres, sous la glace, se trouve sa table à ouvrage avec des petits pots renfermant des sucreries, des gâteaux, des dattes, dont elle me régalait. Près de la fenêtre, les deux fauteuils sont là à droite de la porte, l'un est commode, brodé, elle aimait à m'y voir le soir... Le charme principal de cette vie c'était l'absence de tout souci matériel, les bons rapports avec tous, rapports indiscutablement bons envers le prochain, rapports qui ne pouvaient être troublés par personne, et le calme, l'insouciance du temps qui fuit. On pouvait dire alors :

« Wer darauf sitzt, der ist glücklich und der Glückliche bin ich. »

« En effet, j'étais véritablement heureux quand j'étais assis dans ce fauteuil. Après la vie dissipée à Toula, chez des voisins, avec les cartes, les tziganes, la chasse, la vanité stupide, je rentre à la maison, je vais chez elle et par une vieille habitude je baise sa main délicate, énergique, elle, ma main abjecte, vicieuse. En lui disant bonjour je plaisante avec Natalie Pétrovna; je m'assois dans le fauteuil confortable. Elle sait tout ce que j'ai fait. Elle le déplore, mais ne m'adresse jamais un reproche : elle est toujours aussi tendre, aussi affectueuse. Je reste dans le fauteuil, je lis, je pense, j'écoute sa conversation avec Natalie Pétrovna. Tantôt elles se rappellent le vieux temps, tantôt elles font une

patience, tantôt elles remarquent leurs pressentiments, tantôt elles plaisantent à propos d'une chose quelconque; et les deux vieilles rient, surtout ma tante, dont j'entends jusqu'à présent le rire enfantin et charmant. Je raconte que la femme d'une personne de ma connaissance trahit son mari et dis que le mari est probablement content d'être débarrassé d'elle. Tout à coup, tante, qui vient de faire remarquer à Natalie Pétrovna que beaucoup de cire a coulé de la bougie, ce qui signifie des visites, lève les sourcils et dit, comme une chose depuis longtemps résolue dans son esprit, que le mari ne doit pas agir ainsi, sans quoi il perdra tout à fait sa femme. Ensuite elle me raconte le drame arrivé parmi les domestiques et que lui a narré Dounitchka. Puis elle relit la lettre de ma sœur Marie qu'elle aime au moins autant que moi sinon plus et elle parle de son mari, son propre neveu, sans le blâmer, mais avec tristesse, à cause de la douleur qu'il a causée à Marie. Ensuite je me remets à lire, et elle range ses petits bibelots, tous des souvenirs.

« La qualité principale de sa vie, qui se communiquait involontairement à moi, c'était sa bonté extraordinaire, s'étendant à tous sans exception. J'ai beau m'y efforcer je ne puis me rappeler un seul cas d'emportement de sa part, un seul mot blessant dit en faisant une observation à quelqu'un; pendant une période de trente années je ne trouve rien de pareil. Elle parlait toujours avec bienveil-

lance de l'autre tante qui l'avait cruellement attristée en nous enlevant à elle; elle ne blâmait pas non plus le mari de ma sœur qui s'était très mal conduit envers elle. Avec les domestiques, il n'y a rien à dire. Elle avait été élevée dans les idées qu'il y a des maîtres et des serviteurs, mais elle n'usait de ses privilèges que pour soulager les domestiques. Jamais elle ne me reprocha crûment ma mauvaise conduite, bien qu'elle en souffrît. De même elle ne fit aucun reproche à mon frère Serge qu'elle aimait tendrement, quand il eut une liaison avec une tzigane. La seule nuance d'inquiétude qu'elle nous laissât voir, c'était de dire quand il était longtemps sans venir : « que fait notre Sergius » au lieu de Serge. Jamais elle ne faisait la morale sur la façon de vivre. Tout le travail moral s'accomplissait intérieurement en elle, et extérieurement il n'en paraissait que ses œuvres, et même pas ses œuvres, elle n'en faisait point, mais toute sa vie calme, douce, timide et aimante, non d'un amour troublant qui s'impose, mais d'un amour calme qu'on ne remarque pas.

« Elle faisait intérieurement l'œuvre d'amour, c'est pourquoi elle n'avait jamais besoin de se hâter nulle part; et ces deux qualités : l'amour et le calme, insensiblement, attiraient à elle et donnaient un charme particulier à son intimité.

« Aussi, de même que je ne connais pas de cas qu'elle ait offensé quelqu'un, ne connais-je personne qui ne l'ait point aimée. Jamais elle ne parlait d'elle,

jamais elle ne parlait de religion : ce qu'il faut croire, ce qu'elle croyait, comment elle priait. Elle croyait en tout, et ne rejetait qu'un seul dogme, celui de la souffrance éternelle : « Dieu qui est la bonté même ne peut pas vouloir nos souffrances. »

« Et sauf aux prières d'actions de grâce et aux services mortuaires, je n'ai jamais vu comment elle priait. Ce n'est que par la tendresse particulière avec laquelle elle me recevait quand parfois, tard le soir, après lui avoir souhaité une bonne nuit, je venais chez elle, que je devinais que j'interrompais sa prière.— « Viens, viens, me disait-elle. Et moi je venais de dire à Natalie Pétrovna que Nicolas viendrait encore chez nous. » Souvent elle m'appelait du nom de mon père et cela m'était particulièrement agréable, car cela montrait qu'elle m'unissait à mon père dans son amour.

« Un soir, tard, elle était déjà déshabillée, en toilette de nuit, un fichu jeté sur ses épaules, ses pieds de poule dans les pantoufles. Natalie Pétrovna était dans le même négligé, elle me dit, voyant que je ne voulais pas me coucher ou que la solitude me pesait :

— « Assieds-toi, assieds-toi. »

« Et ces veillées tardives m'ont laissé un souvenir particulièrement agréable. Natalie Pétrovna ou moi disions quelque chose de drôle, et elle riait de tout son cœur. Natalie Pétrovna riait aussi, et toutes deux, sans même savoir de quoi, riaient longuement, comme des enfants, uniquement parce qu'elles

aimaient et qu'elles se sentaient à leur aise.

« Ce n'était pas seulement son amour pour moi qui était joyeux, c'était aussi toute cette atmosphère d'amour pour tous, présents et absents, vivants et morts, et même pour les animaux.

« S'il fallait creuser ma vie je parlerais encore longtemps et longtemps d'elle. Maintenant je me bornerai à mentionner les rapports du peuple, des paysans d'Iasnaia Poliana envers elle qui se montrèrent pendant ses funérailles. Pendant que le cortège traversait le village, à chaque izba, des gens sortaient et il fallait s'arrêter pour une bénédiction : « C'était une bonne dame! Elle n'a jamais fait de mal à personne », disaient-ils; tous l'aimaient à cause de cela. Lao-Tsé dit que les objets sont précieux par ce qui leur manque. La même chose de la vie : sa valeur principale c'est que rien de mauvais ne la souille; et dans la vie de la tante T.-A. il n'y avait rien de mauvais. C'est facile à dire, mais difficile à faire, et je n'ai connu qu'une seule personne pareille.

« Elle mourut doucement, s'éteignant peu à peu et, comme elle l'avait désiré, elle ne mourut pas dans la chambre qu'elle habitait et qu'elle ne voulait pas nous gâter.

« A ses derniers moments elle ne reconnaissait presque personne, mais moi elle me reconnut jusqu'à la fin. En souriant elle s'éclairait comme une lampe électrique dont on pousse le bouton, par moment elle remuait les lèvres et tâchait de pro-

noncer : « Nicolas », m'unissant indissolublement, en face de la mort, à celui qu'elle aima toute sa vie.

« C'est à elle, à elle, que j'ai refusé la petite joie que lui faisaient les dattes et les chocolats, moins pour elle que pour m'en régaler, et je lui ai refusé la possibilité de donner un peu d'argent à ceux qui lui en demandaient. Je ne puis me le rappeler sans de pénibles remords de conscience. Chère, chère tante, pardonne-moi !

« Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait, non dans le sens de ce bien que je n'ai pas pris pour moi dans la jeunesse, mais dans le sens de ce bien que je ne fis pas et du mal que je fis à ceux qui ne sont plus (1). »

Léon Nikolaievitch passa presque tout l'été 1858 à Iasnaia Poliana, il n'alla que pour peu de temps à Moscou, — la vie du peuple l'intéressait de plus en plus et il essayait de se rapprocher de lui.

Fet, dans ses *Souvenirs*, donne un récit du frère de Léon Nikolaievitch qui se rapporte à cette époque et qui conserve toute la fine humour propre à Nicolas Nikolaievitch.

« A nos questions sur Léon Nikolaievitch, le comte, avec un plaisir évident, nous parla ainsi de son frère aimé : Léon cherche avec un grand zèle à se rapprocher des paysans et à s'occuper de l'exploitation, ce que, comme nous tous, il ne connaît que superficiellement. Mais je ne sais pas quelle

(1) Notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P.-B.

sorte de rapprochement en sortira. Léon veut tout savoir tout d'un coup, sans rien omettre, même la gymnastique, et voilà, chez lui, sous les fenêtres de son cabinet de travail, il fait installer des barres. Sans doute si l'on rejette les préjugés, contre quoi il est si hostile, il a raison : la gymnastique n'empêche pas de s'occuper de l'exploitation, mais le *starosta* envisage l'affaire un peu autrement. « On vient chez le maître, dit-il, pour recevoir un ordre quelconque, et le maître est accroché par un genou à une barre; ses cheveux pendent sur son visage congestionné, on ne sait que faire : écouter les ordres ou admirer. »

« Léon a été charmé par la façon dont l'ouvrier Ufan écarte les bras en labourant et voilà que Ufan est pour lui l'emblême de la force campagnarde, une sorte de Mikoula Sélianinovitch, et lui-même en écartant largement les bras prend la charrue et l'imite (1). »

Au mois de mai de cette même année, Léon Nikolaievitch écrit à Fet, d'Iasnaia Poliana :

« Mon cher petit oncle! je vous écris deux mots, seulement pour vous dire que je vous embrasse de toutes mes forces, que j'ai reçu votre lettre, que je baise la main de madame Fet, et salue tous les vôtres. Petite tante vous remercie beaucoup pour votre souvenir et vous salue. Quel merveilleux printemps nous avons eu et avons encore. Moi, dans la solitude, j'en ai joui admirablement. Notre frère Nicolas

(1) A. Fet. *Mes Souvenirs*. Première partie, page 273.

doit être à Nikolskoié! Laissez-le et ne le lâchez pas. Moi aussi je veux aller chez vous. Tourgueniev est parti pour Vintzig jusqu'au mois d'avril, soigner sa vessie. Que le diable l'emporte! Ça m'embête à la fin de l'aimer. Il ne guérira pas sa vessie et il nous prive de sa société.

« Ensuite, au revoir, cher ami. Si avant mon arrivée il n'y a pas un poème, je l'extirperai de vous.

« Votre : Cte L. Tolstoï. »

« Quelle Pentecôte hier! Quel service! Des lilas fanés, des cheveux blancs, l'indienne cramoisie et le soleil chaud! »

Après il écrit encore :

« Ouais! petit oncle! Ouais! D'abord on n'entend rien de vous malgré le printemps arrivé, et vous savez que tous pensent à vous, et que moi, comme Prométhée, je suis attaché à un rocher, et tout de même j'ai soif de vous voir et de vous entendre. Au moins si vous veniez vous-même ou m'invitiez instamment chez vous.

« Et, deuxièmement, vous avez séquestré un frère et un très bon frère, Firducie. Je pense que la principale coupable c'est Marie Pétrovna, que je salue très bas et à qui je demande de me rendre mon propre frère. Sans plaisanterie, il a fait dire qu'il viendra cette semaine. Droujinine viendra aussi. Venez aussi, cher oncle. Votre L. Tolstoï (1). »

(1) A. Fet. *Mes Souvenirs*. Première partie, p. 242.

Après les travaux d'été à la campagne, nous voyons Léon Nikolaievitch s'occuper des affaires publiques.

En l'automne 1858, eut lieu à Toula, du 1er au 4 septembre, une assemblée des gentilshommes de toute la province, à l'effet d'élire des représentants au Comité provincial de Toula, pour l'amélioration du sort des paysans, et cette assemblée, — cent cinq gentilshommes — remit au maréchal de la noblesse de Toula, pour être soumis à la discussion du Comité provincial, le libellé suivant :

« Nous soussignés, en vue de l'amélioration du sort des paysans, de la garantie des propriétés des seigneurs, et de la sécurité des uns et des autres, nous croyons nécessaire d'émanciper les paysans en leur donnant en possession héréditaire une certaine quantité de terre, et en échange de la terre concédée, le seigneur reçoit une indemnité en argent, de bonne foi, grâce à une mesure financière quelconque n'entraînant avec elle aucuns rapports obligatoires entre le paysan et les propriétaires, rapports que la noblesse propose de faire cesser. » (Suivaient les signatures de cent cinq gentilshommes de Toula parmi lesquels avait signé : « Le propriétaire du district de Krapivna, comte L.-N. Tolstoï (1). »

Revenons aux *Souvenirs* de Fet.

« Depuis mon départ de Moscou, avec ma femme en automne 1858, raconte-t-il, L.-N. Tolstoï

(1) *Sovremennik*, 1858, volume 72, page 300.

réussi, comme il résulte de la lettre suivante qu'il m'a envoyée de Novosielki à Moscou, à chasser avec Borissov qui lui a prêté pour ce temps son piqueur Prokofi, son cheval et sa meute. Le 24 octobre, le comte Tolstoï m'a écrit, à Moscou : « Ma petite âme, mon petit oncle Fétinka! Je vous jure mon petit que je vous aime beaucoup, beaucoup. Et voilà tout. C'est sot et ridicule d'écrire des nouvelles. Ecrire des vers... écrivez si vous voulez... mais aimer un brave homme c'est très agréable. Et peut-être est-ce contre ma volonté, contre ma raison, peut-être n'est-ce pas moi, mais une nouvelle qui est en moi et n'est pas encore mûre, qui me fait vous aimer.

« Parfois, cela me semble quelque chose de pareil. On peut faire n'importe quoi et entre le premier et l'autre, tout de même on compose quelque chose. C'est encore heureux que je ne me permette pas d'écrire. Droujinine me demande de lui écrire par amitié, une nouvelle. En vérité, j'en veux écrire une, et de telle sorte qu'après cela il n'y aura rien à dire. Le schah de Perse fume du tabac et moi je t'aime. Voilà comment! Plaisanterie à part, comment va votre Gaphise? On peut faire n'importe quoi : mais pour moi c'est la suprême fermeté, la suprême sagesse de se réjouir de la poésie d'un autre, et son propre poème de ne le pas laisser sor-
en habits déchirés, mais de le garder chez soi.
arfois, tout d'un coup, on désire tant être un
and homme, et on a tant de dépit de ne l'être pas

encore! Même on se lève avec plus de hâte, on dîne plus vite pour commencer. On dira sans-cesse des sottises, mais c'est agréable d'en dire au moins une à un petit oncle comme vous qui ne vit que par ces seules et mêmes bêtises. Envoyez-moi un seul poème de Gaphise, mais le meilleur traduit par vous; c'est me faire venir l'eau à la bouche, et moi je vous enverrai un échantillon de froment. La chasse m'ennuie mortellement. Le temps est superbe, mais seul je ne chasse pas.

« Ma tante vous remercie beaucoup des souvenirs et ce n'est pas une phrase banale, mais chaque fois que je lui lis votre post-scriptum, elle sourit, branle la tête et dit : « Cependant (pourquoi cependant?) quel brave homme, ce Fet. » Et moi je sais pourquoi il est si brave parce qu'elle pense qu'il m'aime beaucoup. Eh bien, au revoir. L. Tolstoï (1). »

En décembre 1858, Léon Nikolaievitch fut victime d'un accident de chasse où il faillit perdre la vie. Voici comment Fet raconte cela :

« Je ne me rappelle plus dans quelles circonstances les frères Tolstoï, Nicolas et Léon, firent connaissance des Gromeka, ce fut probablement à la maison chez nous. Tous les trois se lièrent très vite, car ils étaient tous des chasseurs passionnés.

« Gromeka m'écrivit le 15 décembre 1858 : « Conformément à votre désir, je me hâte de vous

(1) A. Fet., *Mes Souvenirs*, Première partie, p. 279.

informer, cher Afanassi Afanassievitch, que ces jours-ci, vers le 18 ou le 20, je pars à la chasse à l'ours. Dites à Tolstoï que j'ai acheté une ourse et deux oursons (d'un an) et que s'il désire être de la partie qu'il vienne le 18 ou le 19 à Volotchok, tout droit chez moi, sans cérémonie, que je l'attends à bras ouverts. Une chambre l'attendra. S'il ne veut pas, je vous demande de m'en informer. Je crois que la chasse aura lieu le 19, alors il sera mieux, et même nécessaire, d'être là le 18. Si Tolstoï désire ajourner au 21, informez-m'en. On ne peut tarder davantage. »

« Pour être plus sûr, un piqueur réputé pour la chasse à l'ours, Ostachkov, se rendit chez les Tolstoï. Son apparition parmi les chasseurs ne peut être comparée qu'à l'immersion d'un fer rouge dans l'eau. Tous clamaient, faisaient du bruit. Comme on avait recommandé à chaque chasseur à l'ours d'avoir deux fusils, le comte L. Tolstoï me demanda de lui prêter mon fusil allemand à tir double, destiné au plomb. Le jour convenu, nos chasseurs (Léon Nikolaievitch et Nicolas Nikolaievitch) sont partis par la gare Nicolas. Je rapporterai très fidèlement ce que j'ai entendu de Léon Nikolaievitch lui-même et de ses camarades de chasse qui l'accompagnaient.

« Quand les chasseurs, chacun avec deux fusils chargés, eurent été placés le long du champ qui coupait la forêt, on leur recommanda de piétiner sur le plus grand espace possible, autour d'eux, la

neige profonde afin d'obtenir la plus grande facilité possible de mouvements. Mais Léon Nikolaievitch une fois à sa place assignée, enfoncé dans la neige presque jusqu'à la ceinture, déclara qu'il était inutile de piétiner la neige puisqu'il s'agissait de tirer sur l'ours et non de lutter contre lui. En ayant ainsi décidé le comte se contenta d'appuyer mon fusil armé contre un tronc d'arbre de sorte qu'après avoir tiré ses deux coups, et jeté son fusil, en tendant le bras il pouvait saisir le mien. Une ourse énorme, touchée par Ostachkov dans sa tanière, ne se fit pas longtemps attendre. Elle se jeta vers le champ, le long duquel étaient placés les tireurs, par un sentier perpendiculaire qui sortait à côté d'un chasseur le plus près à droite de L. Tolstoï, ce qui faisait que le comte ne pouvait même remarquer l'approche de l'ourse. Mais la bête, flairant peut-être le chasseur, s'arrêta, prit par un sentier transversal, et, tout à fait à l'improviste, se trouva juste en face de Tolstoï et se dirigea sur lui. Léon Nikolaievitch visa tranquillement, baissa la gâchette, mais le coup, probablement, rata, puisque dans le nuage de fumée il aperçut devant lui une masse énorme qui fonçait et sur laquelle il tira presque à bout portant. La balle frappa l'ourse dans le gosier et s'arrêta entre les dents. Le comte ne pouvait se jeter de côté puisque la neige non piétinée ne lui permettait pas de se mouvoir, et il n'eut pas le temps de s'emparer de mon fusil, car il recevait aussitôt un coup terrible dans la poitrine qui le

renversait sur la neige. L'ourse emportée par son élan bondit au-dessus de lui. « Eh bien! pensa le comte, tout est fini, je l'ai raté, et je n'aurai pas le temps de tirer un autre coup. » Mais au même moment, il aperçut sur sa tête quelque chose de noir. C'était l'ourse qui, s'étant aussitôt retournée, tâchait de déchirer le crâne du chasseur qui l'avait blessée. Tolstoï couché sur le dos, dans la neige profonde, où il était comme ligotté, ne pouvait opposer qu'une résistance passive en tâchant le plus possible d'enfoncer sa tête dans ses épaules et de pousser sous les dents de l'animal son bonnet de fourrure. Grâce sans doute à cette défense instinctive, l'animal à deux reprises ne put faire qu'une seule blessure grave : déchirer la joue sous l'œil gauche et arracher la moitié gauche de la peau du front. A ce moment Ostachkov, qui n'était pas loin et comme toujours avait un bâton à la main, accourut, et, en écartant les bras, cria son habituel : « Où vas-tu! Où vas-tu! » A cette exclamation, l'ourse détala à toute vitesse, et, à ce qu'il paraît, on la retrouva le lendemain et l'acheva.

« La première parole de Tolstoï qui s'était mis debout sur ses pieds, la peau de son front pendant sur son visage, et qu'on banda sur place avec un mouchoir, fut : « Que dira Fet? » Jusqu'à présent je suis fier de cette parole (1). »

Dès qu'il fut remis, Léon Nikolaievitch se hâta d'informer sa tante de ce qui lui était arrivé, et dans

(1) Fet : *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 226.

sa lettre du 25 décembre il raconte ainsi cet accident :

« Premièrement, je vous félicite ; deuxièmement j'ai peur que mon aventure n'arrive jusqu'à vous avec des altérations, c'est pourquoi je me hâte de vous en instruire moi-même.

« Nous avons été avec Nicolas à la chasse à l'ours; le 21, j'ai tué un ours; le 22 nous sommes allés de nouveau et il m'est arrivé une chose des plus extraordinaires. L'ours, sans me voir, s'est jeté sur moi, j'ai tiré sur lui à six pas, je l'ai manqué du premier coup, du deuxième coup à deux pas je l'ai blessé à mort, mais il s'est jeté sur moi, il m'a renversé par terre et pendant qu'on accourait, il m'a mordu deux fois au front, au-dessus et au-dessous de l'œil. Par bonheur cela n'a duré que 10 ou 15 secondes, l'ours s'est enfin enfui et je me suis relevé avec une petite blessure, qui ne me défigure ni ne me fait souffrir. Ni l'os du crâne, ni l'œil ne sont endommagés, de sorte que j'en suis quitte pour une petite cicatrice qui me restera au front. A présent je suis à Moscou et je me porte parfaitement bien. Je vous écris la pure vérité sans rien cacher pour que vous ne vous inquiétiez pas. A présent tout est passé et il n'y a qu'à remercier Dieu qui m'a sauvé d'une manière si extraordinaire (1). »

Cet épisode a servi à Léon Nikolaievitch de sujet pour son récit *le Désir est le pire des esclavages*, publié dans son livre de lecture.

(1) Lettre en français dans l'original.

Ce récit renferme beaucoup de détails artistiques omis par Fet. Mais comme il est très difficile dans un récit de faire la part du vrai et de la fantaisie, nous avons préféré nous en tenir aux *Souvenirs* de l'ami de Léon Nikolaievitch et citer sa propre lettre.

Léon Nikolaievitch passe à Moscou les premiers mois de l'année 1859, et au mois d'avril il va à Pétersbourg, où il passe 10 jours en compagnie de son amie, Mme A.-A. Tolstoï. Il garde de ce voyage les meilleurs souvenirs.

A la fin d'avril il est de nouveau à Iasnaia Poliana où il demeure l'été.

Cet été-là, Léon Nikolaievitch alla faire visite à Tourgueniev dans son domaine de Spasskoié.

Dans son petit poème envoyé à Fet le 16 juillet 1859, Tourgueniev écrit entre autres :

« Embrassez Nicolas Tolstoï.

« Et saluez Léon Tolstoï, ainsi

« Que sa sœur. Il a raison dans son post-scriptum :

« Je n'ai pas à lui écrire. Je sais

« Qu'il m'aime très peu, et moi aussi je l'aime autant.

« Trop différents sont chez nous

« Les éléments. Mais il y a beaucoup de routes en ce monde.

« Nous ne voudrons pas nous gêner réciproquement (1). »

(1) Fet, *Mes Souvenirs*. Première partie, page 305.

Ces lignes montrent que les relations entre eux continuent d'être correctes, mais froidement amicales.

Néanmoins leur entrevue se passa bien. Le 9 octobre, dans sa lettre à Fet, Tourgueniev en parla ainsi :

« Nos dames vous saluent tous. Avec Tolstoï nous avons causé amicalement et nous sommes séparés de même.

« Il semble qu'entre nous tout malentendu soit impossible parce que nous nous comprenons clairement l'un et l'autre, et nous comprenons qu'il nous est impossible de nous lier étroitement. Nous sommes pétris d'argiles différentes. »

Au mois d'août, Léon Nikolaievitch revient à Moscou, où il passe l'automne.

L'année 1860 le trouve dans une crise morale.

« L'ennui de l'exploitation, celui de ma vie isolée, les doutes les plus nombreux et les sentiments pessimistes rongent mon âme. »

Les écoles dont il s'occupe au cours de l'hiver 1859-1860 lui apportent quelque repos moral, quelque adoucissement. Dans ses *Confessions*, il parle ainsi de cette époque.

« A mon retour de l'étranger, je m'installai à la campagne et m'occupai des écoles pour les paysans. Ce travail m'était particulièrement agréable parce qu'il n'impliquait pas ce mensonge, qui m'était devenu évident et qui déjà me crevait les yeux dans mon activité de pédagogue littéraire. Là aussi, j'a-

gissais au nom du progrès, mais déjà je regardais le progrès du point de vue critique.

« Je me disais que le progrès dans quelques-uns de ses phénomènes s'accomplit irrégulièrement et qu'il faut laisser les hommes primitifs, les enfants, tout à fait libres, qu'il faut leur laisser choisir cette voie du progrès qu'ils désirent. En réalité, je tournais toujours autour du même problème insoluble qui consistait à enseigner sans savoir quoi. Dans les hautes sphères de l'activité littéraire, j'avais compris qu'on ne peut pas enseigner sans savoir quoi, parce que je voyais que tous les enseignements étaient différents l'un de l'autre, et que leurs discussions marquaient seulement leur propre ignorance. Ici, avec les enfants des paysans, je crus qu'on pouvait éviter ces divergences, en laissant les enfants apprendre ce qu'ils veulent.

« Maintenant, au souvenir, je vois combien c'était ridicule, car je savais très bien, par toute mon âme, que je ne pouvais enseigner rien de ce qui est nécessaire, parce que je l'ignorais moi-même (1). »

Ce sentiment de mécontentement perpétuel de soi-même, cette recherche du sens de la vie, c'était une force agissant constamment sur lui, et l'entraînant en avant dans la voie du progrès moral.

Au mois de février 1859, Léon Nikolaievitch était élu membre de la « Société moscovite des Amateurs des lettres russes ». Le 4 février 1859 eut lieu la

(1) *Les Confessions*, édition russe de V. Tchertkov, p. 11.

séance de la société sous la présidence de A. S. Khomiakov.

A cette séance, parmi les nouveaux élus, se trouvait Tolstoï, et, selon la coutume, il dut prononcer un discours, à propos duquel il est dit dans le procès-verbal de la Société : « Il a touché la question de la supériorité de l'élément artistique dans la littérature sur tous ses courants temporaires. »

Malheureusement ce discours ne s'est pas conservé jusqu'à nous. Dans les procès-verbaux de la Société, il est relaté que d'abord on décida de le publier dans les travaux de la Société, mais ensuite, l'édition de ces travaux n'ayant pas eu lieu, ce discours fut renvoyé à son auteur, et il a été probablement égaré dans de vieux papiers mis au rebut par Tolstoï (1).

Nous pouvons nous faire une idée de ce discours d'après la très belle réponse de A.-S. Khomiakov que nous citerons in extenso :

« La Société des Amateurs des lettres russes, en vous élisant, vous comte Léon Nikolaïevitch Tolstoï, parmi ses membres actifs, vous salue avec joie comme le représentant de la littérature purement artistique. C'est ce courant purement artistique que vous défendez dans votre discours, le plaçant bien au-dessus des autres courants temporaires et accidentels de la littérature. Il serait étrange que la société ne se solidarisât point avec vous, mais, permettez-

(1) Société Moscovite des Amateurs des lettres russes. Recueil de procès-verbaux, exemplaire très rare conservé au Muséum Britannique.

moi de vous dire que la justesse de votre opinion, exposée si habilement, est loin d'écarter les droits temporaires et accidentels dans le domaine de la parole. Ce qui est toujours juste, ce qui est toujours beau, ce qui est immuable comme les lois fondamentales de l'âme, cela, sans doute, occupe et doit occuper la première place dans les pensées et les motifs, et alors dans le verbe de l'homme. Cela, et cela seul, se transmet de génération en génération, du peuple au peuple, comme un héritage précieux toujours accrû et jamais oublié. Mais à côté de cela, il y a, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire, dans la nature de l'homme et dans celle de la société, l'exigence perpétuelle de se critiquer soi-même. Il y a des moments, et des moments très importants dans l'histoire, quand cette critique reçoit des droits particuliers, indiscutables et paraît dans la voix sociale avec une grande affinité et une grande netteté. L'élément temporaire et accidentel dans la marche historique de la vie du peuple reçoit une importance générale, pan-humaine, par ce fait seul que toutes les générations, tous les peuples peuvent comprendre et comprennent les gémissements maladifs et la confession douloureuse d'une génération ou d'un peuple quelconques.

« Les droits des lettres, qui servent la beauté éternelle, ne détruisent pas le droit de la littérature accusatrice qui accompagne toujours l'imperfection de la société et qui parfois paraît comme une guérisseuse des plaies sociales.

« Il y a une beauté infinie dans la vérité pure et l'harmonie de l'âme, mais il y a une vraie et grande beauté dans le repentir qui rétablit la vérité et pousse l'homme ou la société à la perfection morale. Permettez-moi d'ajouter que je ne puis pas partager l'opinion exclusive, comme il me semble, de l'esthétique allemande. Sans doute, l'art est absolument libre, il trouve en soi sa justification et son but. Mais la liberté de l'art comprise abstraitement ne se rapporte pas à la vie intérieure de l'artiste lui-même. L'artiste n'est pas une théorie, n'est pas un domaine de la pensée et de l'activité cérébrale, c'est un homme. Il est l'homme de son temps, ordinairement son meilleur représentant, tout pénétré de son esprit et de ses aspirations dessinées ou naissantes. Par l'impressionnabilité de son organisme, sans quoi il ne pourrait être artiste, plus que tout autre il s'imprègne des sensations maladives et joyeuses de la société à laquelle il appartient. En se consacrant toujours au vrai et au beau, malgré lui, par la parole, par la tournure de sa pensée et de son imagination, il reflète l'actualité dans son mélange de vérité qui réjouit l'âme pure et de mensonge qui révolte son calme harmonieux. Ainsi apparaissent deux domaines, les deux branches de la littérature dont vous avez parlé. Ainsi l'écrivain, le serviteur de l'art pur, parfois devient accusateur même inconsciemment, sans le vouloir, et même parfois, contre sa volonté. Vous même, comte, je me permettrai de vous citer en

exemple. Vous marchez résolument et sans écart dans la voie consciente et définie. Mais êtes-vous tout à fait étranger à cette direction que vous avez appelée la littérature accusatrice? Dans le tableau du postillon phtisique qui se meurt sur le poële au milieu de ses camarades visiblement indifférents à ses souffrances, n'avez-vous pas dénoncé une plaie sociale quelconque, quelque vice? En décrivant cette mort n'avez-vous pas souffert de cette cruelle insensibilité des âmes humaines, bonnes, mais pas encore éveillées? Oui et vous fûtes et serez malgré vous accusateur. Marchez avec l'aide de Dieu dans cette belle voie que vous avez choisie, avec le même succès que vous avez obtenu jusqu'à ce jour, ou avec un succès plus grand encore, car votre don n'est pas un don accidentel et qui s'épuisera bientôt. Mais soyez sûr que, dans la littérature, l'éternel et l'artistique s'alimentent toujours du temporaire et de l'accidentel qu'ils transforment et ennoblissent, et que toutes les diverses branches du verbe humain se confondent perpétuellement en un tout harmonieux (1). »

La prophétie de Khomiakov s'est réalisée. Sans parler de l'élément accusateur dans toutes les œuvres de la première période, vingt ans après Léon Nikolaievitch est paru lui-même avec le repentir, puis l'accusation du mal contemporain; et il a consacré à cette œuvre ses puissantes forces artistiques.

1) *Rousskï Arkhiv* (Archives russes), 1896, n° 11, p. 491, art. de N. Liaskovsky (*A. S. Khomiakov, sa biographie et sa doctrine*).

CHAPITRE IV

LE DEUXIÈME VOYAGE A L'ÉTRANGER. — NICOLAS TOLSTOÏ; SA MALADIE ET SA MORT

Au mois de février 1860, Fet adresse à Tolstoï une lettre où il lui demande un conseil à propos de l'achat d'une propriété, qu'il aurait l'intention de faire valoir. Léon Nikolaievitch très sympathique à ce projet lui répond en l'assurant de son concours et lui indique diverses propriétés à vendre, et après cette partie pratique de la lettre sans intérêt général, il exprime les pensées suivantes à propos des œuvres de Tourgueniev et d'Ostrovsky.

« J'ai lu *Nakanounié* (la Veille). Voici mon opinion : C'est en général tout à fait inutile d'écrire des nouvelles, surtout pour les hommes qui sont tristes et ne savent pas bien ce qu'ils veulent de la vie. Cependant *Nakanounié* est beaucoup mieux que *le Nid des gentilshommes*, et il y a dans cette nouvelle quelques types négatifs merveilleux : le peintre et le père. Et les autres, non seulement ne sont pas des types, mais même leur situation n'est pas typique, sans compter qu'ils sont tout à fait

Tolstoï en 1860

vulgaires. D'ailleurs c'est toujours le défaut de Tourgueniev. La jeune fille est tout à fait mauvaise : « Ah ! Je t'aime ! » « Ses cils étaient longs... »

« En général, je suis toujours étonné que lui, Tourgueniev, avec son esprit et son flair poétique, ne sache pas se garder de la banalité, même dans ses moindres procédés. Cette banalité se montre surtout dans les procédés négatifs qui rappellent Gogol. Il n'y a pas d'humanité, pas de sympathie pour la personne : il présente des monstres qu'il injurie, mais ne plaint pas. Cela sonne mal avec le ton et le sens de libéralisme de tout le reste. C'était bien au temps du roi de Thulé et de Gogol (et encore, il faut dire que si l'on ne plaint pas ses personnages les plus minimes, il faut alors les insulter de telle façon que le ciel en ait chaud, ou se moquer d'eux jusqu'à ce que le ventre en éclate) et non comme le fait Tourgueniev, qui est saisi de mélancolie et de dyspepsie. Mais, en général, il faut dire que personne ne serait actuellement capable d'écrire une pareille nouvelle, bien qu'elle ne doive pas avoir de succès.

« *L'Orage* d'Ostrovsky est selon moi une œuvre très triste, mais qui aura du succès. Ce n'est ni Ostrovsky ni Tourgueniev qui sont coupables, mais l'époque. Maintenant de longtemps ne naîtra pas cet homme qui fera dans le monde poétique ce qu a fait Boulgarine. Quant aux amateurs de l'antique, desquels je suis, personne ne les empêchera de lire sérieusement des vers et des nouvelles et de les

discuter sérieusement. Maintenant, il faut autre chose. Ce n'est pas nous qui devons nous instruire, mais nous devons apprendre un peu à Marfoutka et Tarasska ce que nous savons. Au revoir, cher ami (1). »

Léon Nikolaievitch avait en effet décidé que l'homme doué de raison et riche en connaissances était obligé, avant d'en jouir, de partager avec ceux qui en sont privés, c'est pourquoi il consacrait ses loisirs à l'enseignement. A ces occupations il passa l'hiver 1859-1860. Au cours de cet hiver, pendant la lecture des livres sérieux, des pensées telles que celles-ci lui viennent en tête :

« 1er Février. Lu « La dégénérescence de l'esprit humain », et aussi qu'il existe un degré supérieur, physique, du développement de l'esprit. A ce degré, machinalement, je me suis rappelé la prière.

« Prier, qui? Qu'est-ce que Dieu qu'on se représente si clairement qu'on peut le prier d'être en communion avec lui? Si je me le représente tel, il perd pour moi toute majesté. Le fait de pouvoir le prier et le servir montre la faiblesse de l'esprit. Il est Dieu, précisément parce que je ne puis me représenter tout son être. Et il n'est pas même un être. Il est la loi et la force...

« Que cette page reste la preuve de ma conviction de la force de l'intelligence. »

Ensuite il lit les récits d'Auerbach; *Reineh*

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 317.

Fuchs de Gœthe, et enfin, à la même époque, il note la pensée suivante :

« Elle est étrange ma religion et la religion de notre temps, la religion du progrès! On dit seulement à l'homme que le progrès est le bien! Ce n'est que l'absence de croyance, et le besoin de l'activité inné transformé en croyance. L'homme a besoin d'un stimulant SCHWUNG. Oui! »

Cette idée reçut son entier développement, comme nous le verrons plus loin, dans les œuvres pédagogiques ainsi que dans l'analyse de soi, dans *les Confessions*.

Les amis de Tolstoï suivaient avec une grande attention son activité littéraire et envisageaient avec une indulgence un peu railleuse « sa bêtise et son originalité », car la plupart ne comprenaient pas ces manifestations du travail profond, intérieur, de Léon Nikolaievitch.

Ainsi Botkine, écrit entre autres à Fet, le 6 mars 1860 : « Par la lettre de Tourgueniev, j'ai appris avec joie que Léon Tolstoï s'est remis à son roman du Caucase. Quelques sottises qu'il fasse, je dirai toujours que c'est un homme doué d'un très grand talent, et pour moi chacune de ses bêtises a plus de valeur que les actes les plus raisonnables et les plus sages des autres (1). »

Tourgueniev était de même opinion. Voici l'extrait d'une de ses lettres à Fet, de cette même année :

« Léon Tolstoï continue de faire l'original. C'est

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 324.

évidemment déjà inscrit comme ça dans son grand livre. Quand fera-t-il un dernier entrechat et se remettra-t-il sur ses jambes (1)? »

Au printemps de 1860, les époux Fet, comme d'habitude, en allant de la ville à la campagne, s'arrêtèrent à Iasnaïa Poliana, et Fet marque d'une note brève ce séjour.

« Bien entendu, nous ne nous sommes pas refusé le plaisir d'aller passer deux jours à Iasnaia Poliana, où, pour comble à notre joie, nous avons trouvé le cher Nicolas Nikolaievitch Tolstoï, qui a mérité par sa sagesse orientale, originale, le surnom de Firduci. Que de plans agréables avons-nous ébauchés durant ces deux jours passés au pavillon d'Iasnaia Poliana, c'est à peine si nous avons songé à l'impossibilité de les réaliser. »

Plus loin, Fet raconte l'arrivée chez eux de N.-N. Tolstoï.

« Un jour, Nicolas Nikolaievitch, qui était arrivé chez nous au milieu de mai, nous déclara que sa sœur la comtesse M.-N. Tolstoï et son frère l'avaient convaincu de partir pour l'étranger à cause de ses accès de toux insupportables. Le pauvre garçon toujours si maigre a encore maigri. Par moments, à travers un rire naïf apparaît l'irritabilité propre aux phtisiques. Je me rappelle comme il s'est fâché en retirant sa main de celle du cocher qui était venu le chercher et voulait la baiser. C'est vrai qu'il n'a rien dit devant son serf, mais quand celui-ci retourna

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 325.

près des chevaux, d'une voix irritée il se plaignit à moi et à Borissov. « Pourquoi diable cet animal a-t-il voulu me baiser la main? Jamais cela ne m'est arrivé (1). »

Puisqu'il nous faudra, par la suite, parler des rapports de Léon Nikolaievitch avec son frère, durant sa vie et au moment de sa mort, nous ne croyons pas inutile de citer ici la caractéristique de cet homme remarquable, par Fet.

« Le comte Nicolas Nikolaievitch Tolstoï, qui venait chez nous presque tous les soirs, apportait avec lui un intérêt moral et une animation qu'il est très difficile de dépeindre en quelques mots. Il portait encore la tunique d'artilleur. Il suffisait de voir ses mains maigres, ses grands yeux intelligents, ses joues creuses, pour se convaincre que l'implacable phtisie s'accrochait impitoyablemant à la poitrine de cet homme bon et railleur. Malheureusement cet homme remarquable, de qui l'on peut dire non que toutes ses connaissances l'aimaient, mais l'adoraient, avait contracté au Caucase l'habitude des boissons spiritueuses, habitude si fréquente dans ce temps parmi les militaires. Bien que par la suite j'aie connu très intimement Nicolas Tolstoï et que plusieurs fois j'aie été avec lui à la chasse, où il était pour lui très facile de boire, jamais, pendant les trois années de notre connaissance, je n'ai remarqué en lui l'ombre d'ivrognerie. Parfois il approchait de la table le fauteuil où il était assis et

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 326.

buvait du thé avec un peu de cognac. Très timide par nature, pour parler il avait besoin d'être interrogé. Mais une fois amené sur un sujet quelconque il y apportait toute la finesse et l'agrément de sa bonne humeur. Il admirait visiblement son frère cadet Léon, mais il fallait entendre avec quelle ironie il parlait de ses aventures mondaines. Il savait si bien distinguer le réel de la vie de son enveloppe éphémère qu'avec la même ironie il envisageait la couche supérieure et inférieure de la vie au Caucase. Et le célèbre classeur, le schismatique Epichka (Erochka dans la nouvelle de L.-N. Tolstoï, *les Cosaques*) était dessiné jusqu'au summum de l'art par Nicolas Tolstoï (1). »

N.-N. Tolstoï écrivit très peu et un seul de ses récits, *le Journal d'un chasseur*, publié dans le *Sovremennik*, est arrivé jusqu'à nous.

Eugène Garchine, dans ses souvenirs sur Tourgueniev, cite l'opinion suivante d'Ivan Tourgueniev sur N.-N. Tolstoï :

« Cette humilité devant la vie que Léon Nikolaievitch développe théoriquement, son frère l'applique directement à son existence, nous disait Tourgueniev. Il a toujours vécu dans des taudis impossibles, dans quelque quartier lointain, et partageait volontiers tout ce qu'il possédait avec les pauvres. C'était un causeur charmant, mais écrire lui était physiquement impossible. Le procéd même de l'écriture lui était difficile comme à u

(1) Fet, *Mes Souvenirs*. Première partie, page 217.

homme du peuple qui a la main raide et dont les doigts ne peuvent tenir la plume (1). »

Le départ de Nicolas Nikolaievitch pour l'étranger eut lieu en effet, à la joie générale, mais peu longue, de ses amis. Il partit pour l'étranger par Pétersbourg avec son frère Serge.

Tourgueniev, qui l'aimait, s'inquiétait fort de sa santé et écrivit à Fet, de Soden, le 1er juin 1860 :

« Ce que vous m'avez raconté de la maladie de N. Tolstoï m'a profondément attristé. Est-ce que cet homme charmant, précieux, doit mourir? Et comment a-t-on pu laisser tant progresser cette maladie? N'a-t-il pas encore décidé de vaincre sa paresse et d'aller à l'étranger se soigner? Il est allé au Caucase en tarentass et diable sait quoi... Pourquoi ne viendrait-il pas à Soden? Ici, à chaque pas on rencontre des poitrinaires. Les eaux de Soden sont les meilleures pour ces maladies. Je vous dis tout cela à la distance de deux mille verstes comme si mes paroles pouvaient aider à quelque chose... Si Tolstoï n'est pas déjà parti, il ne partira pas. Voilà comment la destinée nous écrase tous! »

Il répète la même chose dans le post-scriptum de cette même lettre.

« Si N. Tolstoï n'est pas encore parti, prosternez-vous devant lui et chassez-le à l'étranger.

(1) *Istoritcheski Viestnik* (Messager historique), nov. 1883, Eugène Garchine : *Souvenirs sur Ivan Tourgueniev.*

L'air ici est très doux, comme il n'est jamais nulle part en Russie (1). »

Léon Nikolaievitch était alors très inquiet de la maladie de son frère, car à cette époque se rapporte la lettre suivante à Fet, dans laquelle, sauf ce qui concerne son frère, il exprime quelques considérations très intéressantes sur l'exploitation agricole.

« Non seulement je ne me suis pas réjoui et n'ai pas été fier de votre lettre, cher Afanassi Afanassievitch, mais si je l'avais crue je me serais beaucoup attristé. C'est sans phrase. Vous êtes un écrivain, et seulement un écrivain, et que Dieu vous aide. Mais qu'en plus vous vouliez trouver une place et y fouiller comme une fourmi, cette idée, non seulement devait vous venir en tête, mais vous devez la réaliser mieux que moi. Vous devez le faire parce que vous êtes bon et plein de bon sens. D'ailleurs, même maintenant, ce n'est pas à moi de vous encourager ou décourager d'un ton doctoral. Je serais en désaccord avec moi-même. L'exploitation sur l'échelle où elle se fait chez moi m'oppresse. *L'Ufanstvo* (2) je ne la vois que quelque part, de loin.

« Les affaires de famille, la maladie de Nicolas, dont nous n'avons pas encore de nouvelle de l'é-

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 328.

(2) Peu de temps après l'émancipation, L.-N. Tolstoï avait paysan très fort, très travailleur mais très sot, Ufan, dont la fa de travailler lui plaisait tant qu'il appela toute l'agriculture l'*Ufa tvo*. P.B.

Благодарю за Катаньо-
и за письмо, любезный друг;
Вы прекрасно. Спасибо журналам
и нам создавшим. Душевно ра-
дуюсь тв. и сестрам что
Фету твою лучами не нас-
-раено. Бого дасть я увижу
ее здоровою, а то уже это
лишкомъ бы было скверно.
Я бы подумывал о поездке въ
Парижъ и Лондонъ, но какъ
ни приходится и задерживаюсь тем.
Машинька тебя очень благодаря
здоровье ея Варвары получше.
но едва-ли она приедетъ въ Пер.
Чего тебе хочется быть не знаю
и что мнѣ хочется сказать тебе
это, что отличный человѣкъ и
что тебе только полнушаешь свое
сердце признаться къ нашъ, а ни-
-чего бы нельзя было выдумать
для насъ лучше. Я по прежнему
къ вѣру и по себе чуть друзьи
Какъ мы - и никто въ другой не поймъ этаго единодушія нашъ. - Пранцы душа моя, всегда искренно обнимаю тебя. - Л. Толстой

utographe de Tolstoï en 1860 (lettre à son ami Diakov)
uant le changement complet de son écriture depuis lors

tranger, le départ de ma sœur (elle nous quitte dans trois jours) me tourmentent de tous côtés. La vie célibataire, c'est-à-dire l'absence de femme, et l'idée qu'il devient déjà tard, me tourmente aussi. En général, tout n'est pas rose pour moi, pour le moment. A cause de la maladie de ma sœur et du désir de voir Nicolas, demain, en tout cas, je prends un passeport pour l'étranger, et peut-être partirai-je avec eux, surtout si je reçois de mauvaises nouvelles de Nicolas. Je passerai vous voir avant le départ. Je voudrais vous dire tant de choses et vous interroger, mais maintenant ce n'est pas possible. Cependant si cette lettre vient de bonne heure, sachez que nous quittons Iasnaia jeudi, ou plutôt vendredi. Maintenant, à l'exploitation. Le prix qu'on vous demande n'est pas trop élevé, et si l'endroit vous plaît, il faut acheter. Une seule question : Pourquoi vous faut-il tant de terre ? Par mon expérience de trois années, je suis arrivé à cette conviction qu'avec l'activité la plus grande possible on ne peut exploiter convenablement que de 60 à 70 *déciatines*. Ce n'est que dans ces conditions qu'on peut ne pas trembler à chaque faute : parce qu'on n'a pas labouré deux fois mais trois ou quatre fois, pour chaque heure perdue par l'ouvrier, pour chaque rouble de trop par mois qu'on lui donne.

« On peut traiter 15 *déciatines* de façon qu'elles donnent de 30 à 40 p. 0/0 du capital fondamental, mais avec 80 ou 100 *déciatines*, c'est impossible. Je vous prie, faites attention à ce conseil. Ce

n'est pas un bavardage en l'air, mais la conclusion à laquelle je suis arrivé à mes dépens. Qui vous dira le contraire est un menteur ou un ignorant. Même avec 15 *déciatines*, il faut déployer une activité qui absorbe tout. Mais alors on peut en avoir une agréable récompense, mais avec 90 *déciatines*, c'est un travail de cheval de poste, et on ne peut avoir aucun succès. Je ne trouve pas de mots pour m'injurier de ne pas vous avoir écrit tout cela auparavant, alors sûrement vous viendriez.

« Maintenant, au revoir. Mon salut cordial à Marie Petrovna et à Borissov (1). »

A cette époque l'activité littéraire de Léon Nikolaievitch et de son ami Fet, qui reflétait faiblement mais très régulièrement le processus de la vie intérieure de Tolstoï, traverse une période de calme. Droujinine, leur ami intime, directeur de la revue « La Bibliothèque de lecture », écrit à chacun d'eux, les exhortant de ne pas abandonner leurs travaux littéraires.

Il écrit à Tolstoï :

« Je me hâte de répondre à votre lettre, cher ami Léon Nikolaievitch, et, comme vous le devinez sans doute, c'est à propos de ce que vous m'écrivez de votre façon d'envisager la littérature. Chaque écrivain éprouve des moments de doute et de mécontentement de soi-même, et quelque forts et légitimes que soient ces sentiments, jusqu'à présent nul

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 329.

pour ces raisons rompu ses attaches avec la littérature, mais chacun a travaillé jusqu'au bout.

« Mais, chez vous, toutes les aspirations, les bonnes et les autres, sont particulièrement obstinées, c'est pourquoi il vous est plus nécessaire qu'à tout autre d'y bien réfléchir.

« Avant tout, souvenez-vous qu'après la poésie et le travail de la pensée, tous les autres labeurs paraissent fades. Qui a bu boira. Et se détacher de l'activité littéraire à trente ans, cela signifie se passer de la moitié de tous les intérêts de la vie. Mais ce n'est là qu'un des côtés de l'affaire; il y en a un autre, et le plus important.

« A nous tous incombe une responsabilité, qui tient à la grande importance qu'a maintenant la littérature dans la société russe. Un Anglais ou un Américain peuvent éclater de rire qu'en Russie, non seulement les hommes de trente ans, mais des propriétaires à cheveux gris, possesseurs de deux mille âmes, peinent sur une nouvelle en cent pages qui paraît dans une revue, que tout le monde dévore, et qui provoque pour toute une journée les discussions de la société. On ne peut expliquer ce phénomène par aucun don artistique. Ce qui, en d'autres pays, n'est qu'une affaire de rabâchage de mots, de dilettantisme, chez nous est tout autre. Chez nous les événements se sont formés de telle on que la nouvelle, cet amusement, le genre le s superficiel de la littérature, est une des deux ses : ou une mauvaise action, ou la voix d'un

homme avancé qui parle à tout le pays. Par exemple, nous connaissons tous la faiblesse de Tourgueniev, mais entre sa nouvelle la plus mauvaise et le meilleur roman de Mme Eugénie Tour, avec son demi-talent, il y a un abîme. Le public russe, par une sorte de flair étrange, s'est choisi, parmi cette foule d'écrivains, quatre ou cinq chefs et les apprécie comme hommes avancés, sans vouloir tenir compte d'aucune autre considération. Vous, par votre talent, vos qualités brillantes et votre esprit; et un peu aussi par un concours de circonstances heureuses, vous êtes précisément placé dans cette situation favorable envers le public. Alors, on ne peut pas s'en aller et se cacher; il faut travailler; travailler même jusqu'à l'épuisement complet de ses forces et de ses moyens. C'est un côté de l'affaire, et voici l'autre.

« Vous êtes membre du cercle littéraire, honnête, indépendant et influent, qui depuis dix ans, malgré toutes les persécutions et les malheurs (et malgré ses propres vices) tient ferme le drapeau de tout ce qui est libéral et éclairé et supporte toute la pression des vilenies de la vie sans commettre une seule lâcheté. Malgré toute la froideur de la société, malgré son ignorance et son dédain des lettres, ce cercle est récompensé par le respect et la force morale qu'il s'est acquis. On ne peut nier qu'il n'y ait parmi ses membres des hommes ternes et même bébêtes, mais dans le groupement général eux aussi signifient quelque chose et n'ont pas été tout à fait inutiles. Dans ce cercle, bien que nou-

veau venu, vous avez une autorité que n'a pas, par exemple, Ostrovsky, avec son immense talent et sa vie aussi honorable que la vôtre. Pourquoi cela ? Ce serait trop long à analyser, et là n'est pas la question. Si vous vous détachiez du cercle littéraire et cessiez d'écrire, vous vous ennuieriez et perdriez la place que vous avez acquise dans la société.

« A ce passage, j'arrête ma dissertation, car mon papier est rempli. Si ces idées vous intéressent vous les développerez et y suppléerez. »

Avec les mêmes conseils amicaux, il s'adresse à Fet.

« Mon cher et bien estimé Afanassi Afanassiévitch. Quant à votre intention de ne plus rien écrire et de ne plus rien publier, je vous dirai la même chose qu'à Tolstoï :

« Tant que vous n'aurez à écrire quelque chose de bon, tenez-vous à votre décision, et quand vous sentirez l'envie d'écrire quelque chose de bien, alors vous-même, sans aucune influence extérieure, vous changerez d'avis. Il est impossible de tenir sous scellés de bons vers et un bon livre, bien que vous en fassiez mille serments ; c'est pourquoi il vaut mieux n'en pas faire. Ces deux ou trois années, Tolstoï et vous, vous vous trouviez sous une impression non poétique, et vous faites très bien, tous deux de vous abstenir. Mais aussitôt que l'âme se remuera et créera quelque chose de bon, tous deux vous oublierez votre abstinence. Aussi ne vous liez pas par les promesses, d'autant plus que personne

n'en exige de vous. Dans votre décision comme dans celle de Tolstoï, si je ne me trompe, il est seulement mal qu'elle soit provoquée par une certaine irritation contre la littérature et le public. Mais si un écrivain s'offensait à chaque manifestation de froideur, à tout article injurieux, alors il n'y aurait plus d'écrivains, sauf peut-être Tourgueniev, qui est capable d'être un ami général. Prendre à cœur les querelles, selon moi, c'est la même chose que monter à cheval et se fâcher que le cheval ne soit pas très doux, quand, étant sur lui, vous vous sentez en humeur poétique. Quant à moi, je puis vous dire que j'ai été insulté et offensé on ne peut mieux. Cependant je n'en perdais pas l'appétit, mais, au contraire, je trouvais un plaisir particulier à être assis solidement et avancer ; et, sans aucun doute, je ne quitterai pas la plume avant d'avoir écrit tout ce que je crois nécessaire d'exprimer (1). »

Il est certain que Droujinine se trompait en attribuant ce silence à l'irritation contre le public. Si une irritation pareille existait, elle avait la même source que la décision de ne pas écrire, à savoir : la conscience qu'entre l'écrivain et le lecteur n'existaient ni base morale ni lien solide pour la compréhension réciproque.

L'écrivain ne savait pas ce qu'il lui fallait écrire, et le lecteur, dans la personne des critiques, ne savait pas ce qu'il devait exiger de l'écrivain. Cela

(1) Fet, *Mes Souvenirs*. Première partie, p. 334.

devait durer jusqu'à ce qu'un grand événement quelconque de la vie ou de l'histoire ne vînt frapper l'esprit et les sentiments de l'écrivain et provoquer son activité.

Revenons à la maladie de N.-N. Tolstoï.

En route pour l'étranger, de Pétersbourg il écrit à Fet :

« Mes chers amis Afanassi Afanassiévitch et Ivan Pétrovitch, j'ai rempli ma promesse, même avant le terme : j'ai voulu vous écrire de l'étranger et je vous écris de Pétersbourg. Nous partons samedi, c'est-à-dire demain.

« J'ai consulté Zdékauer, c'est un médecin de Pétersbourg et pas du tout Berlinois, comme il m'avait semblé en lisant la lettre de Tourgueniev. On nous envoie aux eaux où se trouve maintenant Tourgueniev, à Soden, alors mon adresse reste Francfort-sur-Mein (1). »

Ensuite Fet reçut une deuxième lettre de lui, datée de Soden.

« Sans attendre votre missive, je vous écris pour vous prévenir que je suis bien arrivé à Soden. Du reste, à mon arrivée, on n'a pas tiré le canon. Là nous avons trouvé Tourgueniev qui est vivant, bien portant, et si bien portant qu'il avoue lui-même qu'il est en bonne santé. Il a trouvé une petite Allemande quelconque et l'admire. Nous (je note cela pour le charmant Ivan Pétrovitch), jouons aux échecs, mais ça ne va pas : lui pense à son Alle-

(1) *Mes souvenirs*, première partie, p. 331.

mande et moi à ma santé. Si je sacrifice et automne, alors le prochain je dois être tout à fait bien. Soden est un magnifique endroit. Il n'y a pas encore une semaine que j'y suis et je me sens déjà beaucoup, beaucoup mieux. Nous vivons, moi et mon frère, dans un appartement de trois pièces, vingt gulden par semaine, et la table d'hôte un gulden, mais le vin est défendu. Vous pouvez juger par là quel endroit modeste est Soden. Mais il me plaît. En face de ma fenêtre il y a un arbre pas très beau, mais où il y a un oiseau qui chante chaque soir. Il me rappelle la maison de Novossielky. Transmettez mes respects à Marie Pétrovna, portez-vous bien, mes amis, et écrivez plus souvent. Il me semble que je suis à Soden pour longtemps, pour six semaines au moins. Je n'ai pas écrit en voyage, car j'ai été malade tout le temps. Encore une fois au revoir (1). »

Le 28 juin 1860, L.-N. Tolstoï écrit à Fet, de Moscou, qu'il a décidé de partir pour l'étranger avec sa sœur et il lui demande de donner quelques ordres à la campagne concernant les chevaux.

Le 3 juillet, Léon Nikolaievitch, avec sa sœur Marie Nikolaievna et ses enfants, prenait le vapeur de Pétersbourg à Stettin pour Berlin. La maladie de son frère ne fut que le prétexte qui hâta son voyage à l'étranger. Depuis longtemps déjà il songeait à ce voyage. Son but était de voir ce qui se

(1) *Mes Souvenirs*, première partie, p. 333.

faisait en Europe relativement à l'instruction publique.

« Après une année d'occupations pédagogiques, dit L.-N. Tolstoï dans ses *Confessions*, je partis pour la deuxième fois à l'étranger afin d'apprendre là, comment faire pour instruire les autres, ne sachant rien soi-même (1). »

Mais Tolstoï ne pouvait faire une appréciation aussi sévère de son voyage que vingt ans plus tard. Au moment même il s'adonnait à cette étude avec toute la passion de son tempérament.

La maladie, et ensuite la mort de son frère ne l'arrêtent pas dans ses recherches, mais partagent le voyage en deux parties. Nous essaierons de décrire ces événements dans leur ordre.

De Stettin, Léon Nikolaievitch arriva à Berlin, avec sa sœur; de là, ils contiuuèrent leur voyage jusqu'à Soden; mais Léon Nikolaievitch s'arrêta pour quelques jours à Berlin (2).

Il visite l'Université, où il assiste aux conférences du professeur d'histoire Droizen et au cours de physique et de physiologie de Dubois-Raymond. En outre, il fréquente les cours du soir, les réunions des ouvriers et s'intéresse beaucoup aux conférences populaires d'un professeur très remarquable alors, et surtout à la « boîte aux questions ».

(1) *Les Confessions*, édition russe de V. Tchertkof, p. 12.

(2) Nous empruntons le récit de ce deuxième voyage à l'étranger à l'ouvrage de R. Löwenfeld ; *le Comte L.-N. Tolstoï, sa vie et ses œuvres*. Nous y avons corrigé, d'après les lettres de L.-N. Tolstoï, les quelques inexactitudes qui s'y trouvent. P. B.

Ce procédé d'instruction populaire était encore inconnu à Tolstoï et le frappa par sa vivacité et la liberté dans les échanges d'idées entre les représentants de la science et le peuple. Malheureusement quarante ans se sont déjà écoulés depuis lors et la Russie n'a pas encore adopté ce simple moyen d'instruction populaire; la censure policière et religieuse rend sans doute ce moyen impraticable chez nous.

Ensuite L.-N. Tolstoï visite à Berlin la prison des Moabites, où était introduit un nouveau système perfectionné de torture, connu sous le nom de réclusion. Cette invention, bien entendu, ne laissa pas à Tolstoï une impression très favorable. Le 14 juillet, il quitte Berlin, s'arrête pour une journée à Leipzig pour visiter les écoles, et le 16 juillet en passant par ce qu'on appelle la Suisse de Saxe, qui le frappe par sa beauté, il arrive à Dresde, où il rencontre le célèbre écrivain Barthold Auerbach.

L'écrivain américain Skyler, dans ses souvenirs sur Tolstoï, raconte ainsi l'entrevue de L.-N. Tolstoï avec Auerbach :

« Aidant à Tolstoï à mettre en ordre sa bibilothèque, je me rappelle, dit Skyler, que la première place sur les rayons était donnée aux œuvres d'Auerbach, et, prenant les deux volumes de « Ein Neues Leben », Tolstoï me conseilla de le lire le soir en me couchant, comme un ouvrage très remarquable.

« Et il ajouta :

« — C'est à cet écrivain que je dois d'avoir ouvert une école pour mes paysans et de m'être intéressé à l'instruction du peuple. Au cours de mon second voyage en Europe, j'allai voir Auerbach, sans me nommer. Quand il entra dans la pièce où j'étais je dis seulement : « Je suis Eugène Baumann » (1), et le voyant gêné je me hâtai d'ajouter : « Non par le nom, mais par le caractère. » Et alors je lui dis qui j'étais et comment ses œuvres m'avaient forcé à penser et quelle bonne influence elles avaient eue sur moi.

« Un hasard, continue Skyler, m'amena l'hiver suivant à Berlin où je passai quelques jours. Dans la maison hospitalière de l'Ambassadeur des Etats-Unis, Bankróft, j'eus le plaisir de rencontrer Auerbach, de qui, durant mon séjour là-bas, je fis la connaissance assez intime. En parlant de la Russie, nous causâmes de Tolstoï et je lui rappelai ce cas.

« — Oui, dit-il, je me souviens encore combien je fus effrayé quand ce Monsieur à l'air étrange m'annonça qu'il était Eugène Baumann ; je craignais qu'il ne me poursuivît pour diffamation ou calomnie (2). »

La visite des écoles saxonnes ne satisfit pas Léon Nikolaievitch.

Dans ses notes de voyage nous trouvons la brève caractéristique suivante de ces écoles :

(1) Nom du héros d'une nouvelle d'Auerbach.

(2) Eugene Skyler. *Souvenirs sur L.-N. Tolstoï*. Rousskaia Starina (l'Antiquité russe), octobre 1890, p. 261.

« J'ai visité les écoles. C'est affreux! la prière pour le roi; les coups; tout par cœur; des enfants estropiés, effrayés! »

Le 19 juillet il partit plus loin et arriva à Kissingen, se rapprochant ainsi de son frère. En route, il lit l'histoire de la pédagogie.

De Kissingen, Léon Nikolaievitch écrit à sa tante le 5 août 1860 :

« Je ne vous ai pas écrit depuis bien longtemps, chère tante, parce que je voulais vous donner des nouvelles non seulement de moi, mais de tous les nôtres. Mais voilà dix jours que j'attends en vain des lettres. Marie et moi sommes arrivés très bien portants à Berlin. Nous n'avons été secoués et malades qu'un jour. A Berlin, nous sommes allés voir le célèbre docteur Traube. Il a trouvé Marie très bien et l'envoie à Soden, seulement pour les bras. Il a ordonné des bains de mer à Varenka et trouve aussi que son cœur et ses poumons sont indemnes. A moi, il a conseillé Kissingen où je me trouve maintenant. A Berlin, j'ai été pris d'un terrible mal de dents, de sorte que Marie, après être restée quatre jours, est partie à Soden, et moi je suis resté. A Berlin nous avons reçu une lettre de nos frères dans laquelle Nicolas écrit qu'il *lui semble* que Soden lui fait du bien. Voilà tout ce que je sais d'eux. Je suis resté à Berlin dix jours que j'ai passés très agréablement et utilement. »

A Kissingen, Tolstoï lit beaucoup : en science naturelles, Bacon; en religion, Luther; en politiq

Real. C'est probablement à cette époque qu'il lut aussi Herzen, puisque dans son journal nous trouvons la courte note suivante :

« Herzen est un esprit changeant; un amour-propre maladif, mais l'ampleur, l'habileté, la beauté, toutes russes. »

A Kissingen, Tolstoï fait la connaissance du sociologue allemand Froebel, auteur du « Système de la politique sociale » et neveu du pédagogue, organisateur des Jardins d'enfants. D'après les récits de Froebel, Tolstoï l'étonna par la rudesse de ses opinions, absolument nouvelles pour le savant allemand, et qui le frappèrent par leur désaccord avec « son système ».

« Le progrès, en Russie, disait Tolstoï, doit sortir de l'instruction du peuple qui donnera chez nous de meilleurs résultats qu'en Allemagne, parce que le peuple russe n'est pas encore gâté, tandis que les Allemands ressemblent à un enfant qui, pendant quelques années, a été soumis à une éducation fausse. » Il parle alors à tous de son école qu'il a installée dans son propre domaine, et qu'il dirige personnellement.

L'instruction populaire, selon lui, ne doit pas être obligatoire. Si c'est un bien, son besoin doit se faire sentir, comme le besoin de nourriture qui est provoqué par la faim.

Avec animation il expose son opinion sur la propriété communale des paysans, et dans l'artel il voit l'avenir de l'état social. Froebel souriait sou-

vent en écoutant l'opinion de Tolstoï sur le peuple allemand. Tolstoï était frappé de n'avoir trouvé dans aucune maison des paysans allemands ni *les Récits de campagne* d'Auerbach, ni les œuvres de Hebel. Les paysans russes, disait-il, verseraient des larmes sur de pareils livres.

L'impression que lui fit Barthold Auerbach à Dresde, et Froebel, pendant leurs promenades ensemble, le fortifie dans un projet qu'il avait en tête. L'auteur du « Système de la politique sociale » lui indiqua les œuvres de Rill, très parentes de ses opinions, et Tolstoï, avec la fougue de la jeunesse, se jeta sur l'*Histoire naturelle du peuple*, comme base de la politique sociale allemande. Le neveu de Frédéric Froebel, par vocation, était aussi pédagogue, il initia Tolstoï aux idées de son oncle.

A Kissingen, Tolstoï visita tous les environs riches en beautés de la nature et en souvenirs historiques. Il parcourut à pied le Hartz. Il alla en Thuringe, à Eisenach, et à la Wartbourg. La personne du Réformateur allemand dont la Wartbourg évoque l'âpre lutte intéressait vivement Tolstoï. La rupture avec l'ancienne tradition, l'activité hardie et franche du réformateur, les idées dont Luther était l'incarnation passionnaient Tolstoï, et après avoir visité la chambre où pour la première fois furent écrites en langue allemande les paroles de la Bible, il inscrit dans son journal cette simple phrase : « Luther est grand ! »

Dans cet intervalle le malade N.-N. Tolstoï a écrit à Fet, le 19 juillet :

« Je vous aurais écrit depuis longtemps, mes chers amis, mais je voulais vous parler de tous ceux qui composent maintenant notre colonie des Tolstoï. Mais il s'est produit ici un terrible imbroglio, qui enfin s'est résolu de la façon suivante : Ma sœur, avec ses enfants, est venue à Soden ; elle y séjournera et s'y soignera.

« L'oncle Léon reste à Kissingen, à cinq heures de Soden, et ne vient pas à Soden, de sorte que je ne l'ai pas vu. Je lui ai expédié votre lettre par Serge qui s'arrête à Kissingen en retournant en Russie. Il sera prochainement chez vous, et vous racontera tout en détail. Excusez-moi, chèr Afanassi Afanassievitch, d'avoir lu votre lettre à mon frère. Elle contient beaucoup de vérités, quand vous parlez de choses générales ; mais où vous parlez de vous-même, vous n'avez pas raison.

« C'est toujours le même défaut, le manque de pratique. On ne se connaît pas soi-même, ni rien autour de soi. Mais ce ne sont pas les dieux qui fabriquent les pots. Jetez-vous dans la vie pratique, plongez-y la tête et je suis sûr qu'elle chassera de vous le paresseux et extraira de vous encore un morceau lyrique quelconque, que nous, Tourgueniev et encore quelques autres, lirons avec plaisir. Et quant au reste il faut s'en moquer ! Si je vous aime, cher Afanassi Afanassievitch, c'est que vous êtes tout vérité. Tout ce qui est en vous est sans

phrases, comme par exemple dans notre charmant Ivan Sergueievitch. Et Soden sans lui est très vide, sans parler que notre club d'échecs s'est détraqué. Mon appétit s'en est allé depuis qu'il n'y a plus près de moi sa grosse et forte personne et qu'il n'exige pas tantôt des carottes pour la viande, tantôt de la viande pour les carottes. Nous avons parlé souvent de vous avec lui, surtout les derniers temps: « Enfin Fet arrive! Enfin Fet vient! Enfin Fet tire!» Ivan Sergueievitch a acheté un chien, un pointer noir demi-sang. J'ai terminé ma cure, j'ai l'intention de faire diverses excursions, mais mon quartier général reste Soden et mon adresse la même (1). »

Il est resté si peu d'écrits de N.-N. Tolstoï que nous donnerons ici deux autres lettres de lui, adressées à un ami commun des frères Tolstoï : Dmitri Alexiévitch Diakov. Ces lettres n'ont pas une très grande importance, mais reflètent la bonhomie de son caractère.

Ces deux lettres sont de Soden :

« Cher Diakov, as-tu reçu ma lettre de Pétersbourg? Si oui, c'est un péché de ne m'avoir pas répondu. Qu'avez-vous? J'espère que tous les tiens se portent bien. Au nom de Dieu, réponds si D. A. part à l'étranger? Quand, ou peut-être est-il déjà parti. Si je savais tout cela j'irais tout de suite à sa rencontre. J'ai cessé de prendre des eaux; main-

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 333.

tenant, je me repose. Ma sœur est aussi à Soden ; elle y restera quatre semaines. Mon adresse à Soden, près de Francfort-sur-le-Mein, maison Landlust, etc.

« Ma santé est meilleure, mais pas excellente. Il me semble qu'on peut dire à peu près la même chose de ton exploitation. Au nom de Dieu, écris comment va l'exploitation : quels sont tes plans, etc. Léon est à Kissingen. Serge était avec moi à Soden, il a perdu à la roulette et repart en Russie. Il sera probablement chez lui.

« Tout à toi.

« N. TOLSTOÏ. »

« Je ne sais comment vous remercier, Daria Alexandrovna (la femme de Diakov), pour votre post-scriptum. Alors vous n'avez pas oublié votre voisin ? Comment allez-vous ? Comment la santé de Marie ? J'espère que nous nous verrons cette année. Et j'y songe avec plaisir. Écrivez-moi quand vous serez à l'étranger, où ; je partirai aussitôt. Ma sœur est aussi à Soden et me prie de la rappeler à votre souvenir. Nous maudissons le temps. Imaginez qu'il n'y a point eu d'été, tout le temps le froid, la pluie, le vent. Et c'est non seulement à Soden, mais dans toute l'Europe. Mais que cela ne vous effraie point. Venez et apportez-nous le beau temps.

« Avec respect, votre tout dévoué.

« N. TOLSTOÏ. »

« Je crains, cher Diakov, que cette lettre ne vous

trouve pas. Si tu la reçois, réponds tout de suite pour me faire savoir où vous partez et passerez l'automne. Voilà le principal. Mon adresse, en attendant, toujours Soden, car je ne sais pas moi-même où je partirai en quittant ici.

« On me prescrit le raisin et le bon climat, et il n'y a ni l'un ni l'autre nulle part en Europe.

« Ma sœur te salue.

« Tout à toi : N. TOLSTOÏ. »

Mais voilà que de Soden commencent à arriver de tristes nouvelles.

N.-N. Tolstoï a passé agréablement quelques semaines dans un bel endroit, en société de sa sœur avec ses enfants et de son frère Serge, mais sa santé n'est pas rétablie.

Le 6 août, Serge Nikolaievitch repartit en Russie et il en profita pour passer à Kissingen afin de voir son frère Léon et lui dire quelles inquiétudes présentait la santé de Nicolas. Trois jours plus tard, le même jour que Serge Nikolaievitch se mettait en route pour la Russie, Nicolas arrivait à Kissingen. La sœur et ses enfants étaient restés à Soden pour terminer la cure.

Nicolas Nikolaievitch ne resta pas longtemps à Kissingen et retourna bientôt à Soden, tandis que Léon Nikolaievitch restait quelque temps dans le Hartz, jouissant de la nature et consacrant ses loisirs à la lecture.

Enfin le 26 avril, il arriva à Soden. Là tout était

prêt pour le départ, et le 29 les deux frères partirent pour Francfort.

Il est probable que des particularités marquantes donnaient à Léon Nikolaievitch un aspect très original. Nous avons déjà vu comment il avait effrayé Auerbach. A Francfort il se passa quelque chose de semblable. Voici comment le raconte sa tante A.-A. Tolstoï.

« Nous nous étions installés à Francfort. Un jour que nous avions la visite du prince Alexandre de Hesse avec sa femme, tout à coup la porte s'ouvre et paraît Léon Nikolaievitch, en costume des plus étranges, rappelant celui sous lequel on représente les brigands espagnols. Je fis un ah ! d'étonnement. Léon Nikolaievitch parut visiblement mécontent de mes hôtes et partit bien vite.

« — Qu'est-ce donc ce singulier personnage? me demandèrent nos hôtes étonnés.

« — Mais c'est Léon Tolstoï.

« — Ah, mon Dieu ! Pourquoi ne l'avez-vous pas nommé ! Après avoir lu ses admirables écrits, nous mourions d'envie de le voir, me reprochèrent-ils. »

De Francfort, sur l'avis des médecins, tous les Tolstoï partirent pour Hyères. Mais cela ne guérit point le pauvre Nicolas Tolstoï, qui vécut peu de temps là-bas.

Quelques jours après leur arrivée à Hyères, Léon Nikolaievitch écrit à sa tante, Tatiana Alexandrovna, une lettre où se montre encore quelque espoir en la guérison de Nicolas Tolstoï.

« L'état de la santé de Nicolas est toujours le même, mais ce n'est qu'ici qu'il faut espérer une amélioration, parce que le genre de vie qu'il a mené à Soden, le voyage et le mauvais temps ont dû, au contraire, lui faire du mal. Ici le temps est admirable ces trois jours, et ici on dit que le temps a toujours été beau. Il y a ici une princesse Galitzine qui habite le pays depuis neuf ans. Marie a fait sa connaissance et cette princesse dit qu'elle est venue ici dans un état beaucoup pire que celui de Nicolas, et, à présent, c'est une femme forte et tout à fait bien portante (1). »

Mais le malade se sentait de plus en plus mal. Quelques jours avant sa mort il écrit à Diakov, à Paris; son écriture est molle, tremblée, et il avoue lui-même que ses forces s'en vont :

« Je t'écris quelques lignes pour que tu saches où je suis. Ma sœur et moi passerons l'hiver à Hyères. Voici mon adresse ainsi qu'à Léon : Hyères, chez Mme Sénéquier, rue du Midi. Hélas! il m'est impossible de venir à Paris. Ce voyage n'est pas pour mes forces. Je suis très faible. Quand tu arriveras et trouveras cette lettre, écris où tu es descendu, comment tu es arrivé, etc.

« Si nous ne pouvons nous voir, nous correspondrons.

« Tout à toi,

« Nicolas Tolstoi » (2).

(1) Lettre en français dans l'original.

(2) Ivan Zakharine : *la Comtesse A.-A. Tolstoï*. Messager de l'Europe, juin 1904.

Le 20 septembre 1860, Léon Nikolaievitch écrit à sa tante :

« Chère tante, le cachet noir vous dira tout. Ce que j'attendais d'un jour à l'autre depuis deux semaines est arrivé hier soir à neuf heures. Ce n'est qu'hier seulement qu'il m'avait permis de l'aider à se déshabiller, qu'il s'était mis au lit définitivement et avait demandé une garde. — Il a eu jusqu'à la fin sa connaissance. Un quart d'heure avant de mourir, il but du lait et me dit qu'il se sentait bien. Le jour même il plaisantait encore et s'intéressait à mes affaires pédagogiques. Ce n'est qu'au moment de mourir qu'il murmura plusieurs fois : « Mon Dieu! Mon Dieu! » Il me semble qu'il comprenait sa situation et tâchait de se tromper et de nous tromper. Marie l'avait quitté seulement quatre heures avant, c'est-à-dire qu'elle était partie à quatre verstes d'Hyères, où elle demeure. Elle n'attendait pas la fin si vite. Je viens de lui fermer les yeux. Maintenant je serai bientôt chez vous et vous raconterai de vive voix. Je ne peux pas transporter son corps. C'est la princesse Galitzine qui s'occupe des funérailles et se charge de tout. Au revoir, chère tante, je ne puis pas vous consoler. C'est la volonté de Dieu, voilà tout! Je n'écris pas à Serge maintenant. Il est sans doute à la chasse et vous savez où. C'est pourquoi écrivez-lui ou envoyez-lui cette lettre (1). »

(1) Lettre en français dans l'original.

Le lendemain des funérailles, il écrit sur le même sujet à son frère Serge :

« Je pense que tu as reçu la nouvelle de la mort de Nicolas. Je regrette pour toi que tu n'aies pas été là. Si terrible que ce soit, je suis heureux que tout se soit passé devant moi, et ait agi sur moi comme il le fallait. Ce n'est pas comme la mort de Mitenka, que j'ai apprise alors que je ne pensais nullement à lui. D'ailleurs c'est tout autre chose. Avec Mitenka nous étions liés par les souvenirs d'enfance et le sentiment de parenté, c'est tout. Mais lui, était pour toi et pour moi un homme que nous aimions et estimions plus que tout au monde. Tu sais ce sentiment égoïste qui nous venait les derniers temps : le plus vite sera le mieux; et maintenant, c'est terrible d'écrire cela et de se rappeler qu'on l'a pensé.

« Jusqu'au dernier jour, grâce à sa force de caractère et à sa volonté, il a fait tout pour n'être pas une charge. Le jour de sa mort,il s'est levé et habillé seul, et le matin, je l'ai trouvé tout habillé dans son fauteuil. Ce fut seulement neuf heures avant de mourir qu'il se soumit à la maladie et demanda qu'on le déshabillât. La première fois c'était aux cabinets. Comme je descendais en bas, j'entendis sa porte s'ouvrir. Je retourne; il n'est nulle part. D'abord je craignis de rentrer; il n'aimait pas cela. Mais cette fois il me dit lui-même: « Ai moi ». Et ce jour-là il fut tout autre : doux, bon ne se plaignait pas, ne parlait de personne, lou

tout le monde et me disait : « Merci, mon ami. »

« Comprends-tu ce que cela signifiait dans nos rapports? Je lui dis que je l'avais entendu tousser le matin, mais que je n'étais pas entré par fausse honte : « Tu as eu tort, cela m'eût consolé, » me répondit-il.

« Pour souffrir, il a souffert, mais il ne m'a dit qu'une seule fois, deux jours avant la mort, combien étaient terribles ses nuits sans sommeil : « Le matin, c'est la toux qui m'étouffe et cela dure depuis un mois! Et quels rêves! Dieu sait. Encore deux nuits pareilles; c'est affreux! »

« Il ne m'a pas dit une seule fois, nettement, qu'il sentait venir la mort. Mais, non seulement il ne le disait pas. Le jour de sa mort il s'est commandé une robe de chambre, et en même temps, quand je lui ai dit que s'il n'allait pas mieux, moi et Marie n'irions pas en Suisse, il a dit : « Crois-tu donc que j'irai mieux? » et d'une telle voix qu'on sentait qu'il savait la vérité, mais ne la disait pas à cause de moi, alors que moi la taisais à cause de lui. Cependant, dès le matin, je savais tout et ne le quittai pas. Il est mort sans souffrances, apparentes au moins. Le lendemain je descendis dans sa chambre; j'avais peur de découvrir son visage; il me semblait qu'il devait être encore plus douloureux, plus effrayant que pendant sa maladie, et tu peux t'imaginer quel visage charmant, et quelle expression bonne, gaie, calme.

« Hier on l'a enterré ici. Un moment j'ai beaucoup

pensé le faire transporter, mais j'ai réfléchi. Il ne faut pas rouvrir la plaie. Je te plains que cette nouvelle te trouve à la chasse, pendant les distractions, et qu'elle ne te saisisse pas comme moi. C'est bien. Je ressens maintenant ce dont j'ai souvent entendu parler : qu'aussitôt qu'on perd un homme, tel qu'il était pour nous, alors il devient beaucoup plus facile de penser à la mort.

« Ta lettre est arrivée au moment où l'on disait les prières sur lui. Oui, tu ne chasseras plus avec lui.

« Deux jours avant sa mort, il m'a lu ses notes sur la chasse et il parlait beaucoup de toi. Il disait que Dieu t'a fait heureux, mais que tu te tourmentes toi-même.

« Ce n'est que le lendemain que j'ai fait faire son portrait et son masque; le portrait n'a pas bien rendu son expression, mais le masque est très bien. »

Cette mort impressionna vivement Léon Nikolaievitch et d'abord l'éloigna de la vie en même temps qu'elle ébranlait sa foi dans le bien. Voici ce qu'il note dans son journal :

« 13 octobre 1860. Il y a bientôt un mois que Nikolenka est mort. Cet événement m'a détaché fortement de la vie. De nouveau la question : Pourquoi? Ce n'est pas déjà loin du voyage là-bas. Où? Nulle part. Je tâche d'écrire ; je fais des efforts, mais cela ne va pas, parce que je ne puis pas attribuer au travail l'importance nécessaire pour avoir la force et la patience de travailler. Pendant les

funérailles il m'est venu l'idée d'écrire un évangile matérialiste. La vie du Christ matérialiste. »

Dans une lettre du 17 octobre 1860, adressée à Fet, quand la première impression de la douleur s'est calmée et que la conscience a repris le dessus, Léon Nikolaievitch décrit de la façon suivante la mort de son frère :

« Je pense que vous savez déjà ce qui est arrivé. Le 20 septembre, il est mort, littéralement dans mes bras. Jamais rien ne m'a fait une impression pareille. Il disait vrai qu'il n'y a rien de pire que la mort. Et quand on réfléchit bien qu'elle est la fin de tout, il n'y a rien de pire que la vie. Pourquoi travailler, s'esquinter, si de ce qu'était Nicolas Nikolaievitch rien n'est resté ! Il ne disait pas qu'il sentait la mort venir, mais moi je savais qu'il la suivait pas à pas, et il savait certainement combien il lui restait à vivre. Quelques minutes avant de mourir, il s'assoupit. Tout à coup, il s'éveilla ; il se mit à chuchoter avec horreur : « Mais qu'est-ce que c'est ? » Il l'avait aperçu cet engloutissement de son être dans le néant. Et si lui n'a rien trouvé où s'accrocher, que trouverai-je, moi ? Encore moins. Et certainement que ni moi ni personne ne luttera autant que lui contre elle, jusqu'au dernier moment. Deux jours avant sa mort je lui disais : « Il faut te mettre les commodités dans la chambre. » — « Non, dit-il, je suis faible, mais pas à ce point. Nous lutterons encore. »

« Jusqu'au dernier moment il ne céda pas. Il

faisait tout lui-même; il tâchait de travailler, écrivait, m'interrogeait sur mes travaux, me donnait des conseils. Mais il me semble qu'il faisait tout cela non spontanément, mais par principes. Une seule chose, la nature, restait jusqu'au bout. La veille, il alla dans sa chambre et, de faiblesse, tomba sur son lit, près de la fenêtre ouverte. Je vins. Il me dit, les larmes aux yeux : « Quelle jouissance j'ai eue maintenant, toute une heure ! » On le prit de la terre pour le remettre dans la terre. Il ne reste qu'une seule chose : l'espoir vague que là-bas dans la nature dont on deviendra partie, dans la terre, quelque chose subsistera. Tous ceux qui ont été témoins de ses derniers moments disent : « Comme il a eu une belle mort, calme, douce ! » Mais moi, je sais avec quelles souffrances il est mort, car pas un seul de ses sentiments ne m'a échappé. Mille fois je me suis dit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts », mais il faut dépenser quelque part les forces qu'on possède encore... On ne peut pas commander à la pierre de tomber en haut au lieu de tomber en bas où elle est attirée. On ne peut pas rire d'une plaisanterie qui ennuie. On ne peut pas manger, quand on n'a pas faim. Pourquoi tout cela, si demain doivent commencer les souffrances de la mort avec toute la lâcheté du mensonge, de la tromperie de soi-même, si tout se termine par le néant, par le zéro. Drôle de plaisanterie ! Sois utile, sois vertueux, sois heureux tant que tu vis, se disent les hommes. Et toi, et le

bonheur et la vertu et l'utilité consistent en la vérité. Et la vérité que j'ai acquise pendant les trente-deux années de mon existence, c'est que la situation où nous sommes placés est horrible.

« Prenez la vie telle qu'elle est. Vous vous êtes placés dans cette situation, » dit-on. Comment donc prendre la vie telle qu'elle est ! » Dès que l'homme arrive au degré supérieur de son développement, il voit clairement que tout est gâchis, tromperie, et que la vérité qu'il aime cependant mieux que tout est horrible, qu'aussitôt qu'on l'apercevra nettement on se réveillera et dira avec horreur, comme mon frère : « Mais qu'est-ce que c'est ? » Mais sans doute, tant qu'existe le désir de savoir et de dire la vérité, on tâche de la connaître et de la dire. C'est la seule chose qui me soit restée de ma conception morale et au-dessus de quoi je ne puis me placer. C'est la seule chose que je ferai, seulement pas sous forme de votre art. L'art, c'est le mensonge, et moi je ne puis déjà plus aimer le beau mensonge... Je vivrai ici tout l'hiver pour cette raison qu'il m'est tout à fait égal de vivre n'importe où. Ecrivez-moi, je vous prie. Je vous aime comme mon frère vous a aimé et s'est souvenu de vous jusqu'au dernier moment. L. Tolstoï (1). »

Léon Nikolaievitch, qui avait vu à Sébastopol des milliers de morts, ne les regardait alors qu'avec des yeux corporels. Ici, à la mort de son frère aimé, pour la première fois il contemple la mort

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 350.

avec les yeux spirituels, et il est horrifié. En homme sincère, avec une franchise extraordinaire, il s'avoue vaincu par elle, il se reconnaît insignifiant devant sa puissance. Et cette vérité le sauva. Depuis ce moment, on peut dire que la pensée de la mort ne le quitte plus. Elle l'amène à une crise morale inévitable et à la victoire sur elle. Un mois plus tard, à propos d'une autre mort, il écrit :

« Un garçon de treize ans est mort de phtisie dans les souffrances. Pourquoi ? La seule explication est donnée par la foi en une récompense future. S'il n'y a pas de vie future, il n'y a pas de justice ; et il ne faut pas de justice et le besoin de justice n'est que superstition... La justice est le besoin le plus essentiel de l'homme envers l'homme. L'homme cherche le même rapport vis-à-vis de l'univers. Sans la vie future, il n'y en a pas. L'utilité est la loi unique, immuable de la nature, diront les naturalistes. Il n'y en a pas dans les phénomènes de l'âme humaine, dans l'amour de la poésie ; dans ses meilleures manifestations il n'y en a pas. Tout cela existait, est mort, souvent sans se manifester. Si l'utilité est la seule loi de la nature, alors la nature a dépassé de beaucoup son but en donnant à l'homme le besoin de la poésie et de l'amour. »

Vingt-sept ans après, il écrit un livre « Sur la vie » qu'il conclut ainsi : « La vie de l'homme, c'est l'aspiration vers le bien. Ce à quoi il aspire lui est donné — la vie qui ne peut se terminer par la mort, et le bien qui ne peut être le mal. »

Nous avons quelques renseignements intéressants concernant la vie de Léon Nikolaievitch et de la famille de sa sœur, à Hyères, après la mort de son frère. Ces renseignements ont été donnés par Serge Plaxine, alors tout jeune garçon, qui vivait avec sa mère dans la même pension que les Tolstoï. Voici ce qu'il raconte de l'installation et de la vie de la famille à la villa Toche.

« Le marcheur infatigable qu'était Léon Nikolaievitch nous traçait notre itinéraire, cherchant toujours de nouveaux endroits pour la promenade. Tantôt nous allions voir recueillir le sel dans la presqu'île de Porquerolles, tantôt sur la Montagne sainte où était élevée une chapelle avec la statue miraculeuse de la Sainte Vierge, tantôt aux ruines d'un vieux château qui portait je ne sais plus pourquoi le nom de « Trou des Fées ». En outre, Léon Nikolaievitch nous racontait des contes de toutes sortes. Je me rappelle l'histoire d'un certain cheval d'or, et d'un arbre géant du sommet duquel on voyait toutes les mers et toutes les villes. Sachant que j'étais faible de poitrine, souvent il m'asseyait sur ses épaules, et continuait à raconter ses contes, en marchant.

« Est-il besoin d'ajouter que nous l'adorions? Pendant le dîner, le soir, Léon Nikolaievitch racontait à nos braves hôtes diverses plaisanteries amusantes sur la Russie, et eux ne savaient s'ils devaient le croire ou non, avant que la comtesse ou ma mère n'eussent fait la part de la vérité et de la

fantaisie. Aussitôt après le dîner, suivant le temps, nous nous installions sur la grande terrasse ou dans le salon et le tapage commençait.

« Sous l'accompagnement du piano, nous représentions le ballet et l'opéra, cassant impitoyablement les oreilles de nos spectateurs : nos mamans, Léon Nikolaievitch et ma bonne, Lise. Le ballet et l'opéra faisaient place aux exercices de gymnastique et notre professeur était toujours Léon Nikolaievitch qui insistait particulièrement sur le développement des muscles. Parfois, il se couchait de tout son long sur le parquet, nous faisait étendre aussi et nous forçait à nous soulever sans nous aider des bras. C'est lui qui nous installait dans les portes des agrès avec des cordes et lui-même faisait avec nous des exercices de gymnastisque, à notre grande joie et à la gaîté générale.

« Quand nous devenions trop bruyants et que les mamans demandaient à Léon Nikolaievitch de nous faire tenir tranquilles, il nous plaçait autour de la table et nous ordonnait d'apporter de l'encre et des plumes.

« Voici un spécimen de nos occupations avec lui.

« — Ecoutez, nous dit-il une fois, je veux vous apprendre...

« — Quoi? demanda la petite Lise — l'objet de mes sentiments tendres.

« Sans daigner répondre à sa nièce, Léon Ni laievitch continua :

« — Ecrivez!

« — Mais, qu'écrire, oncle? insistait Lise.

« — Voilà, écoutez. Je vous donnerai un sujet.

« — Qu'est-ce que tu nous donneras? continuait Lise.

« — Un sujet, répéta fermement Léon Nikolaievitch. Ecrivez :

« Qu'est-ce qui distingue la Russie des autres pays? »

« Ecrivez devant moi, et ne copiez pas l'un sur l'autre. Vous entendez! ajouta-t-il d'un air sérieux.

« Et nous nous mîmes à écrire, comme on dit à qui mieux mieux. Nicolas avait beau pencher sa tête de côté, toutes ses lignes grimpaient du côté droit du papier.

« Il souffle, il souffle, poussant avec son nez des sons indéfinissables, mais rien n'aide le malheureux. Et cependant Léon Nikolaievitch nous défendait absolument d'écrire sur les lignes tracées, disant que c'est une gâterie. « Il faut s'habituer à écrire sans cela », disait-il.

« Pendant que nous exposions ainsi nos idées, la comtesse et ma mère étaient assises sur le divan et lisaient à mi-voix un nouvel ouvrage quelconque de la littérature française et le comte Léon Nikolaievitch marchait d'un bout à l'autre de la chambre, ce qui provoquait parfois une exclamation de la comtesse, nerveuse.

« — Qu'as-tu, Léon, à marcher comme un balanier? Tu ferais mieux de t'asseoir. »

« Une demi-heure après, nos « compositions »

étaient terminées et la mienne fut la première qu'examina notre mentor. Il tâchait de lire, mais il essayait en vain de déchiffrer quelque chose dans les lignes qui montaient au ciel et s'embrouillaient, et il me remit mon travail en disant :

« — Lis, toi-même. »

« Alors, à haute voix je me mis à lire que la Russie se distingue des autres pays en ce que, pendant le carême, on y mange des crêpes; parce qu'on roule sur les montagnes, et qu'à Pâques on peint les œufs.

« — Bravo! me dit Léon Nikolaievitch et il se mit à lire le devoir de Nicolas pour qui la Russie se distinguait par « la neige », et chez Lise, par les « troïkas ».

« Le meilleur devoir était celui de notre aînée Varia. Pour nous récompenser de nos travaux du soir, Léon Nikolaievitch nous rapporta de Marseille, où il était allé pour je ne sais quoi faire, des couleurs d'aquarelle et nous donna des leçons de peinture.

« Léon Nikolaievitch passait presque toutes ses journées avec nous, nous donnant des leçons, participant à nos jeux, se mêlant à nos querelles, les réglant et tâchant de nous montrer qui d'entre nous avait raison et qui avait tort (1). »

Citons encore le récit qu'a fait la sœur de

(1) S. Plaxine, le comte L.-N. Tolstoï et les enfants. Moscou, 1902, pp. 15-25.

Tolstoï, Marie Nikolaievna, d'un épisode de la vie de Léon Nikolaievitch à Hyères.

« Léon Nikolaievitch se fit toujours remarquer par une originalité touchant parfois à l'absurde.

« Nous vivions à Hyères, après la mort de notre frère. Léon Nikolaievitch était alors très connu, et la société russe d'Hyères et des envivons le recherchait beaucoup.

« Une fois, nous fûmes invités à la soirée de la princesse Dondoukov-Korsakov. Chez elle se réunissait toute la haute société, et le clou de cette soirée devait être Léon Nikolaievitch. L'heure s'avançait, il ne venait pas. La compagnie commençait déjà à s'attrister. La maîtresse de la maison avait épuisé tous les sujets pour distraire ses invités, et avec tristesse songeait à sa soirée manquée. Mais enfin, déjà tard, on annonça le comte Tolstoï. La maîtresse de la maison et ses hôtes s'en réjouirent, mais quel ne fut pas leur étonnement quand, dans le salon, entra Léon Nikolaievitch en costume d'excursion et chaussé de sabots de bois. Il avait fait une longue promenade et, sans rentrer chez lui, était venu directement à la soirée. Il se mit à convaincre tout le monde que les sabots de bois c'est la chaussure la meilleure, la plus commode et conseilla à tous d'en porter. Mais, déjà, on lui pardonnait tout, et la soirée, à cause de cela, devint encore plus intéressante. Léon Nikolaievitch était très animé. On chanta beaucoup et on le priait d'accompagner. »

A Hyères, par moments, Léon Nikolaievitch écrivait et c'est là que furent écrits *les Cosaques* et son article *sur l'Instruction du peuple.*

Léon Nikolaievitch resta à Hyères jusqu'à la fin de décembre et ensuite par Marseille, il partit pour Genève et là se sépara de sa sœur, qui partit avec ses enfants. Lui se mit alors en route d'abord pour l'Italie. Il va à Nice, Libourne, Florence, Rome, Naples. En Italie, d'après ses propres paroles, il éprouva « la première impression vivante de la nature et de l'antiquité ».

En revenant à Paris, Tolstoï passa de nouveau à Marseille où il alla plusieurs fois au cours de son voyage à l'étranger. La grande ville commerçante française évidemment l'attirait et l'intéressait. Voici comment, dans un de ses articles pédagogiques, Léon Nikolaievitch décrit son séjour à Marseille :

«... Il y a une année, étant à Marseille, j'ai visité tous les établissements scolaires pour les ouvriers de cette ville. Le nombre des élèves proportionnelles à la population est très grand, car, sauf une légère exception, tous les enfants fréquentent l'école pendant trois, quatre ou six ans. Le programme des écoles consiste à apprendre par cœur le catéchisme, l'histoire sainte et l'histoire générale, les quatre opérations de l'arithmétique, l'orthographe et la comptabilité.

« Comment la comptabilité peut-elle faire un objet d'enseignement, je ne puis nullement le com-

prendre. La seule explication que je m'en sois donnée en examinant les cahiers de tenue des livres des écoliers qui ont suivi ce cours, c'est qu'ils ne savent pas même les trois opérations de l'arithmétique, mais qu'ils ont appris par cœur les opérations avec les chiffres et qu'également ils apprennent par cœur la tenue des livres.(Il ne me semble pas nécessaire de prouver que *la tenue des livres*, *Buchhaltung*, qu'on enseigne en Allemagne et en Angleterre, est une science qui demande quatre heures d'explications pour un élève qui connaît les quatre opérations de l'arithmétique.) Pas un seul élève ne savait résoudre le problème le plus simple de l'addition et de la soustraction, mais en même temps, avec des nombres abstraits, il faisait facilement et vite de longues opérations, multipliait des milliers par des milliers. Aux questions de l'histoire de France, apprise par cœur, ils répondaient très bien, mais, les interrogeant dans un ordre différent de celui du livre, j'appris qu'Henri IV avait été tué par Jules César.

... « J'ai vu également, à Marseille, une école laïque et une école congréganiste pour adultes. Sur une population de deux cent cinquante mille habitants, moins de mille (et parmi eux deux cents hommes) fréquentaient ces écoles.

« L'enseignement est le même : la lecture mécanique qu'on acquiert en une année et plus ; la comptabilité, sans étudier l'arithmétique; la morale religieuse, etc. Après l'école laïque, j'ai assisté aux

sermons quotidiens dans les églises; j'ai visité des salles d'asiles dans lesquelles des enfants de quatre ans, au coup de sifflet, comme les soldats, font le tour des bancs, et, sur un signal, lèvent et plient les bras, et, d'une voix tremblotante et étrange, chantent des hymnes à Dieu et à leurs bienfaiteurs; et je me suis convaincu que les institutions scolaires de Marseille sont très mauvaises. Si quelqu'un, par miracle, voyait tous ces établissements sans voir le peuple dans les rues, dans les ateliers, les cafés, à la maison, quelle opinion se ferait-il d'un peuple élevé de telle façon! Il penserait, probablement, que c'est un peuple grossier, ignorant, hypocrite, plein de préjugés et presque sauvage. Mais il suffit d'entrer en relations, de causer avec quelques hommes du peuple, pour se convaincre qu'au contraire le peuple français est presque tel qu'il se croit : habile, intelligent, sociable, libre-penseur, et, en effet, civilisé.

« Regardez un ouvrier de la ville, d'une trentaine d'années : il sait écrire une lettre avec moins de fautes qu'à l'école et, parfois même, tout à fait bien; il a une idée de la politique et alors de l'histoire et de la géographie modernes. D'après les romans, il sait un peu d'histoire, possède quelques notions des sciences naturelles; très souvent il dessine et applique des formules mathématiques à son métier. Où donc a-t-il acquis tout cela?

« J'ai trouvé spontanément cette réponse à Marseille, en commençant, après avoir visité les écoles,

à parcourir les rues, les guinguettes, les cafés-concerts, les musées, les ateliers, les docks, les librairies. Ce même petit garçon qui m'avait répondu qu'Henri IV avait été tué par Jules César connaissait bien l'histoire des *Trois Mousquetaires* et de *Monte-Cristo*. A Marseille, j'ai trouvé vingt publications illustrées à bon marché, à cinq et dix centimes. On en vend trente mille exemplaires pour une population de deux cent cinquante mille habitants, c'est-à-dire qu'en admettant que chaque numéro soit lu et entendu par dix personnes, alors tout le monde les connaît. En outre, il y a les musées, les bibliothèques publiques, les théâtres. Il y a deux grands cafés-concerts où, pour une consommation qui coûte cinquante centimes, chacun a le droit d'entrer, et où passent journellement près de vingt-cinq mille personnes, sans compter les petits cafés qui voient la même quantité de gens.

« Dans chacun de ces cafés on donne des comédies, des saynètes, on déclame des poésies. Voilà donc, d'après le calcul le plus global, un cinquième de la population qui s'instruit chaque jour comme s'instruisaient les Grecs et les Romains dans leurs amphithéâtres. Cette instruction est-elle bonne ou mauvaise? c'est une autre affaire, mais celle-là, c'est l'instruction spontanée, combien plus féconde que l'instruction obligatoire; c'est là l'école spontanée qui a ruiné l'école obligatoire, celle-ci ayant réduit presque à rien son enseignement et n'ayant gardé qu'une forme despotique, sans plus, ou peu s'en

faut. Je dis, peu s'en faut, parce que j'exclus la capacité mécanique de former des caractères et de composer des mots : l'unique science acquise par une étude de cinq à six années(1). »

En janvier 1861, Tolstoï était déjà à Paris. Comme partout, il tâchait d'y observer les mœurs de la vie.

« Quand j'étais à Paris, raconta-t-il à Skyler, je passais ordinairement la moitié du temps dans les omnibus, m'amusant tout simplement à observer le peuple, et je puis vous affirmer que j'ai trouvé chacun des voyageurs dans un des romans de Paul de Kock. »

Dans sa conversation avec Skyler, Léon Nikolaievitch nie absolument la soi-disant immoralité de Paul de Kock.

« Je prise fort les romans d'Alexandre Dumas et de Paul de Kock », disait-il. A l'étonnement que laissa voir Skyler, il poursuivit : « Ne me répétez pas cette insanité que Paul de Kock est immoral ; selon la conception anglaise, il est un peu inconvenant, leste et gaulois, mais il n'est pas immoral. Quoi qu'il écrive dans ses livres et malgré ses petites plaisanteries polissonnes, son œuvre est tout à fait morale. C'est un Dickens français. Tous ses types sont pris sur le vif et sont aussi parfaits. Et quant à Dumas, chaque romancier devrait le porter dans son cœur. L'intrigue chez lui est merveilleuse, sans

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock, éditeur, tome XIII, pp. 26-30.

parler de la ciselure. Je puis le lire et le relire ; mais l'intrigue et le dénouement, c'est pour lui le but principal (1). »

A Paris Léon Nikolaievitch rencontra Tourgueniev, et cette rencontre les rapprocha un peu.

Ensuite Léon Nikolaievitch partit pour Londres, où il vit Herzen presque chaque jour. Ils causèrent beaucoup et dans leurs conversations ils abordèrent les questions les plus intéressantes. Malheureusement ni Herzen ni Tolstoï n'ont rien noté ni conservé de ces entretiens.

Dans les Souvenirs de Mme Toutchkov-Ogariev, il y a quelques lignes consacrées à cette entrevue.

« ... Herzen reçut aussi la visite de L.-N. Tolstoï dont *l'Enfance*, *l'Adolescence* et *la Jeunesse* avaient fait du bruit. Herzen admirait ces œuvres, surtout il admirait l'audace de Tolstoï de parler de sentiments si délicats, si profondément cachés, que peut-être beaucoup ressentent, mais qui ne sont exprimés par personne. Quant à ses opinions philosophiques, Herzen les trouvait très faibles, vagues et souvent non fondées (2). »

Nous pouvons en outre raconter le récit de la fille d'Herzen, Natalie Alexandrovna, qui se rappelle vaguement cette entrevue. Elle était alors petite fille mais avait déjà lu les premières œuvres de Tolstoï et les admirait. Ayant appris par son père

(1) Eugène Skyler, *Souvenirs sur Tolstoï*. Rousskaia Starina (l'Antiquité russe), 1890, p. 647.

(2) *Rousskaia Starina* (l'Antiquité russe), 1894.

que Tolstoï viendrait chez eux, elle lui demanda la permission d'assister à cette entrevue.

Le jour et l'heure fixés, elle pénétra dans le cabinet de travail de son père et s'assit dans un fauteuil, dans un coin, tâchant d'attirer le moins possible l'attention sur sa présence. Bientôt le valet annonça le comte Tolstoï. Avec un battement de cœur elle attendait son apparition et quel ne fut pas son désappointement quand elle aperçut un homme élégant, aux manières mondaines, habillé à la dernière mode anglaise, et qui, aussitôt introduit chez son père, se mit à lui raconter avec enthousiasme un combat de coqs auquel il avait assisté à Londres. Et durant tout cet entretien de Tolstoï avec son père, elle n'entendit pas un seul mot du cœur, ce qu'elle avait attendu.

Cependant il faut penser que la conversation des deux grands écrivains russes ne se borna pas au sport, puisqu'en se séparant Herzen donna à Tolstoï une lettre de recommandation pour Proudhon.

De plus, en Angleterre, comme partout, Léon Nikolaievitch visita les écoles et alla au Parlement où il entendit le discours de Palmerston, qui parla trois heures d'horloge. Là-bas il apprit aussi sa nomination d'arbitre territorial, et le jour de la déclaration de l'émancipation, c'est-à-dire le 19 février 1861, style russe, 3 mars, style nouveau, Léon Nikolaievitch partit de Londres pour la Russie par la Belgique. Il s'arrêta à Bruxelles où avec la lettre d'Herzen il alla voir Proudhon. Ce penseur éner

gique, original, issu du peuple, fit sur Léon Nikolaievitch une très forte impression qui eut probablement de l'influence sur le développement de ses idées. Léon Nikolaievitch m'a raconté que Proudhon lui avait laissé l'impression d'un homme très fort, ayant le courage de son opinion. L'aphorisme très connu de Proudhon : la propriété c'est le vol, peut servir d'épigraphe à n'importe quelle œuvre économique de Tolstoï. A Bruxelles, Tolstoï fit aussi visite à l'historien polonais et homme d'Etat Lélevel qui, déjà très vieux, vivait dans ce temps à Bruxelles, dans une grande misère. C'est à Bruxelles que Léon Nikolaievitch écrivit la nouvelle *Polikouchka*.

Le 13 avril, Tolstoï quitta Bruxelles, et, par l'Allemagne, revint en Russie.

En route il s'arrêta d'abord à Weimar, où il fut l'hôte de l'ambassadeur de Russie, Von Maltitz. Celui-ci lui fit faire la connaissance du Maréchal de la cour, Beaulieu-Marconnet, qui, à son tour, le présenta au grand-duc Charles-Albert. Maltitz lui procura aussi l'autorisation de visiter la demeure de Gœthe, alors fermée aux simples mortels, et le 16 avril il fit cette visite.

Mais Tolstoï s'intéressait surtout aux jardins d'enfants de Froebel, dirigés alors par Mina Schelhorn, élève de Froebel. Elle satisfit avec joie la curiosité du comte russe sur son maître et le fit assister aux travaux et aux jeux des enfants.

Le docteur Von Bode a publié récemment, dans

une revue pédagogique de Weimar, *Sœmann* (le Semeur), un article très intéressant, sous le titre « Tolstoï à Weimar », où, sauf des faits déjà très connus, il cite le récit de Julius Stoetzer, mort cette année. Stoetzer avait connu personnellement Tolstoï, qui avait visité son école, à Weimar. Voici le récit de ce vénérable vieillard :

« Le vendredi de Pâques, juste comme on rentrait en classe, à une heure de l'après-midi, un séminariste ouvrit la porte de la classe de deuxième année où j'étais, et passant sa tête, dit : « Un monsieur veut visiter votre classe. » Derrière lui entra un monsieur. Il ne se nomma point et je le pris pour un Allemand, car il parlait parfaitement notre langue.

« — Quelle leçon avez-vous cet après-dîner? demanda-t-il.

« — D'abord l'histoire, ensuite la langue allemande, répondis-je.

« — Je suis très heureux ; j'ai déjà visité les écoles de l'Allemagne du Sud, de la France, de l'Angleterre, et je voudrais aussi faire connaissance avec les écoles de l'Allemagne du Nord. Combien y a-t-il de classes dans votre école ?

« — Sept. C'est la deuxième. Mais je ne connais pas encore mes élèves, parce que nous venons de commencer, c'est pourquoi je ne puis satisfaire votre curiosité.

« — Cela ne fait rien. L'important pour moi, c'est le plan et la méthode des études. Dites-moi

donc quel plan vous adoptez pour l'enseignement de l'histoire ?

« Je m'étais tracé moi-même un plan pour l'enseignement de l'histoire, et l'exposai devant le visiteur que je prenais pour un maître d'école étranger. Il tira de sa poche un carnet et se mit à y inscrire quelque chose très rapidement.

« Tout d'un coup il dit :

« — Dans ce plan si travaillé, une chose me semble manquer : l'étude du pays.

« — Non, ce n'est pas un oubli. Cette étude sera faite dans la classe suivante.

« Je devais commencer ma leçon et me mis à parler des quatre âges de la civilisation. L'étranger continuait à prendre des notes.

« Quand la leçon fut finie, il demanda :

« — Et qu'allez-vous faire maintenant ?

« — La langue allemande. A dire vrai, j'allais commencer la lecture, mais si vous préférez autre chose, on peut changer.

« — Je vous en remercie. Voyez-vous, j'ai beaucoup réfléchi comment rendre plus libre le courant de la pensée. (En allemand, littéralement, faire les pensées courantes, *flüssig*.)

« Je n'oublierai jamais cette expression. Je tâchai de satisfaire son désir et donnai aux élèves un petit devoir :

« Je nommais un objet quelconque et les élèves devaient écrire sur leur cahier une lettre sur cet objet. L'étranger parut s'intéresser vivement à cet

exercice. Il se mit à marcher entre les bancs, prenant tour à tour les cahiers des élèves et regardant ce qu'ils écrivaient et comment ils écrivaient.

« Je restai sur la chaire pour ne pas distraire les enfants.

« Quand le devoir fut presque achevé, l'étranger me dit :

« — Pourrai-je emporter ce travail, il m'intéresse beaucoup.

« Cette fois, c'est trop ! (Das its doch starck !) » pensai-je, mais je lui répondis poliment que ce n'était pas possible, que les enfants avaient acheté un cahier pour eux, que chaque cahier coûtait dix centimes, que Weimar était une ville pauvre et que les parents seraient mécontents d'être obligés d'acheter de nouveaux cahiers.

« — On peut arranger cela, dit-il, et il sortit.

« Je me sentais mal à l'aise, et fis chercher mon ami le directeur Monhaupt, lui demandant de venir dans la classe, car il s'y passait quelque chose d'extraordinaire.

« Monhaupt vint :

« — Tu m'as joué un joli tour, lui dis-je. Tu m'as envoyé je ne sais quel original qui veut emporter les cahiers des élèves.

« — Je ne t'ai envoyé personne, dit Monhaupt.

« — Mais tu es le directeur du séminaire, et c'est un séminariste qui l'a amené.

« Alors Monhaupt se rappela qu'en son absen était venu chez lui un fonctionnaire important q

avait dit à sa femme qu'il fallait se mettre à la disposition du monsieur qu'il accompagnait et lui faire tout visiter.

« Sur ces entrefaites l'étranger revint; il tenait à la main un rouleau de papier écolier qu'il avait acheté dans une boutique voisine. Puisqu'il était là, je devais le présenter au directeur :

« — Le directeur Monhaupt...

« — Le comte Tolstoï, de Russie, dit-il.

« Ainsi, c'était un comte et non un maître d'école! C'était un Russe qui parlait si bien l'allemand!

« Nous fîmes recopier aux enfants leur devoir sur une feuille de papier, et Tolstoï, ramassant toutes les feuilles, les plia et les remit à un domestique qui l'attendait dans la cour.

« De chez moi, il se rendit chez le directeur de l'école moderne, Trebst, qu'il connaissait déjà, car Trebst était allé en Russie. »

Le docteur Bode termine son article par les lignes suivantes consacrées à la mémoire du vieux maître d'école :

« Encore un mot sur le vieux Julius Stoetzer. Il mourut le dimanche de Pâques, 1905, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. C'était pour moi un homme très remarquable, car il avait connu les deux hommes dans les ouvrages desquels j'ai lu et appris le meilleur de ce que je sais : Tolstoï et Goethe.

« Oui, Stoetzer avait parlé à Gœthe. En 1828, il était au gymnase de Weimar, et habitait, ainsi qu'un de ses camarades d'école, dans la maison

d'Eckermann, à quelques pas de la maison de Gœthe. Et les deux enfants voyaient souvent le vieillard assis près de la fenêtre. Mais ils désiraient vivement l'approcher et ils demandèrent au bon Eckermann de leur procurer cette occasion. Et une fois, en été, en 1828, Eckermann laissa entrer les deux garçons dans le jardin de Gœthe, par la porte de derrière. Le poète, en redingote claire, se promenait dans le jardin. Quand il aperçut les collégiens, il s'approcha d'eux, leur demanda comment ils s'appelaient, ce qu'ils comptaient faire plus tard et leur conseilla de bien travailler, puis s'éloigna.

« Leur conversation n'avait eu rien de particulier, mais Stoetzer qui, bon maître d'école et honnête homme, obtint dans sa vie beaucoup d'honneurs, n'eut jamais de joie plus grande que le souvenir de cette conversation avec le plus illustre de ses contemporains. »

Ensuite Tolstoï se rendit à Gotha, où il visita encore des jardins d'enfants de Froebel, et où il fit connaissance de pédagogues réputés. A Iéna, Tolstoï fit la connaissance du jeune mathématicien Keller et le convainquit de partir avec lui en Russie pour l'aider dans son œuvre pédagogique. Puis il alla à Dresde, pour quelques jours, où, de nouveau, il rencontra Auerbach. Il inscrit dans son journal la note suivante :

« 21 avril. Dresde. Auerbach est l'homme plus charmant : Ein Licht mir eingefangen. S récits : sur *le Juré*, sur *la Première impression*

la nature, *Versöhnung*, *Abend*, sur *le Pasteur*. Le christianisme comme esprit de l'humanité, il n'y a rien de supérieur! Il lit les vers d'une façon remarquable. Il parle de la musique comme d'un « Pflichloser Genuss ». Selon lui, c'est un tournant vers la dépravation. Il a quarante-neuf ans. Il est droit, jeune, croyant; il ne geint pas. »

De Dresde il écrit à sa tante Tatiana Alexandrovna :

« Je me porte bien et brûle d'envie de retourner en Russie. Mais une fois en Europe et ne sachant quand j'y retournerai, vous comprenez que j'ai voulu profiter autant que possible de mon voyage.

« Et je crois l'avoir fait. Je rapporte une si grande quantité d'impressions, de connaissances, que je devrai travailler longtemps, avant de pouvoir mettre tout cela en ordre dans ma tête. Je compte rester à Dresde jusqu'au 10/22, et pour Pâques, dans tous les cas je me propose d'être à Iasnaia. D'ici, si vers le 25 la navigation n'aura pas commencé, je vais par Varsovie à Pétersbourg où il faut que je sois pour obtenir la permission pour le journal que je compte rédiger à l'école d'Iasnaia.

« J'emmène avec moi un Allemand de l'Université. Ce sera un maître et un intendant. Un homme très charmant et très instruit, mais encore très une et peu pratique (1). »

Le 22 avril il est déjà à Berlin et fait connais-

(1) En français dans l'original.

sance du fils du célèbre pédagogue Disterveg, directeur du séminaire. Il pensait trouver en lui un homme éclairé, affranchi de tout préjugé et ayant acquis par une pratique de plusieurs années des opinions pédagogiques originales. Mais il trouva, selon sa propre expression, « un pédant froid, sans cœur, qui pensait guider et développer l'âme des enfants avec des règles et des préceptes ».

Pendant l'heure qu'ils employèrent tous les deux à discuter des questions scolaires et d'éducation, le sujet de leur conversation fut principalement entre les différences des conceptions : éducation, instruction, enseignement :

« Disterveg parlait avec une ironie méchante des gens qui séparent ces conceptions, qui pour lui se confondaient en une seule. Et en même temps, nous parlâmes et de l'instruction et de l'éducation et nous nous comprîmes très bien (1). »

Nous verrons plus tard que Tolstoï était mécontent non seulement des opinons de ces pédagogues, mais de toutes les méthodes qu'il lui fut donné de connaître dans les écoles de l'Europe occidentale, et que, dans ses occupations pédagogiques, à Iasnaia Poliana, il ne profita de l'expérience acquise par lui en France, en Angleterre, en Allemagne, que pour marcher dans une voie plus indépendante.

Berlin fut la dernière ville où s'arrêta Tolstoï.

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. Edition P.-V. Stock, tome XIII.

Le 23 avril 1861, après un voyage de neuf mois, il franchit la frontière russe.

Comme il fallait s'y attendre, la lourde science allemande ne satisfit point Tolstoï. Cependant il s'était appliqué, de toutes les forces de son talent et de son enthousiasme, à son étude théorique et pratique, suppléant et commentant tout ce qui n'était pas dit dans les traités par des conversations personnelles avec ses plus illustres représentants et par ses observations de la pratique de leurs méthodes dans les écoles.

L'étude de cette science affermit en Tolstoï l'idée de la nécessité de commencer tout au commencement, c'est-à-dire de garder une indépendance absolue dans l'œuvre de l'instruction publique. Et il s'adonna à cette œuvre avec toute l'ardeur qui lui était propre.

La science allemande n'avait pas facilité sa tâche, parce que ce qu'il exigeait de cette science était très élevé, et lui, en homme sincère, ne pouvait ni abaisser ses exigences, ni accepter la reconnaissance incomplète et hypocrite de ses idées.

Malgré la bonne foi très grande des savants allemands, leur activité manquait de franchise à sa base.

A la base de la science allemande comme de toute science européenne, il y avait l'aspiration, rarement avouée avec franchise, d'acquérir avant tout une situation privilégiée et les loisirs qui en sont la conséquence, afin, dans les meilleurs cas, d'employer ces loisirs à servir le peuple.

Or, pendant que s'acquièrent ces loisirs, le peuple souffre de maux innombrables et incurables qui rendent impossible l'union des intellectuels avec lui.

Le peuple irrité, ou, dans les meilleurs cas, qui souffre docilement, s'écarte de ces serviteurs, tandis que ceux-ci, sans comprendre le peuple, le blessent, ou, dans les meilleurs cas, n'ayant pour lui que de la pitié, ne peuvent pas guérir par des palliatifs quelconques les cruelles blessures physiques et morales causées au peuple par eux-mêmes.

Quelle nouvelle poussée Tolstoï donna-t-il à la science pédagogique, nous tâcherons de l'exposer dans un des prochains chapitres.

CINQUIÈME PARTIE

ŒUVRE SOCIALE. — LA PÉDAGOGIE. — LE MARIAGE

CHAPITRE I

TOURGUENIEV ET TOLSTOÏ
L'ÉMANCIPATION DES PAYSANS. — L'ARBITRAGE TERRITORIAL

En revenant de l'étranger, Tolstoï s'arrêta à Pétersbourg. Au commencement de mai, il était déjà à Moscou et peu après à Iasnaia Poliana. La Russie fêtait l'aurore d'une nouvelle ère : l'émancipation des paysans. Tout ce que la Russie comptait d'hommes avancés, intelligents, honnêtes, voulut participer au service public. Tolstoï fut l'un des premiers qui s'y consacra.

Toutefois, pour ne pas induire en erreur le lecteur, nous devons dire que Tolstoï n'était pas entraîné par le courant de la vie sociale si animée alors. Sa nature exigeante, indépendante, lui permit de suivre le courant et le força de choisir une voie particulière, nouvelle.

Craignant de nous tromper dans cette appréciation délicate du jugement de Tolstoï sur ce qu'on appelle « l'époque des années 60 », nous avons demandé à Tolstoï lui-même de nous éclairer à ce

sujet et voici la réponse que nous en avons reçue :

« Quant à ma façon d'envisager l'état excité de toute la société d'alors, je dois vous dire (et c'est un trait de mon caractère, bon ou mauvais, mais qui me fut toujours propre), que, malgré moi, je m'opposais toujours aux influences extérieures épidémiques, et que si j'étais alors excité et joyeux, c'était par des raisons personnelles, particulières, celles qui m'amenèrent à m'occuper des écoles et à me rapprocher du peuple. En général, même maintenant, je retrouve en moi ce même sentiment de répulsion contre le courant général d'alors, mais qui se manifestait sous des formes très timides. »

Avec son entrée dans le service public, la vie de Tolstoï devient si complexe qu'il nous faut abandonner pour un moment l'ordre chronologique et passer à la description parallèle des principales branches de son activité. Chaque manifestation de son activité publique se rattache naturellement aux faits de sa vie personnelle et familiale.

L'activité publique de Léon Nikolaievitch se manifesta au commencement des années soixante, et principalement dans deux sphères. Dans la sphère administrative, comme arbitre territorial, et dans la sphère pédagogique, comme maître d'école, fondateur d'écoles populaires et écrivain pédagogique.

Nous décrirons séparément chacune de ces branches de son activité publique, mais auparavant il nous faut citer quelques faits de sa vie personnelle.

Aussitôt de retour dans ses terres, Léon Nikolaievitch s'empresse d'aller rendre visite à ses bons amis : Fet et Tourgueniev.

A ce propos une correspondance s'engage entre eux.

Tourgueniev écrit à Fet, de Spasskoié :

« Fetti Carissime. Je vous envoie le billet de Tolstoï à qui j'ai écrit aujourd'hui même pour qu'il vienne ici au commencement de la semaine prochaine, afin qu'avec des forces concentrées nous nous abattions sur vous, dans votre Stepanovka, pendant que les rossignols chantent encore et que le printemps sourit.

« J'espère qu'il entendra mon appel et viendra ici.

« En tout cas, attendez-moi à la fin de la semaine prochaine et, jusque-là, portez-vous bien, ne vous énervez pas trop, rappelez-vous les paroles de Gœthe : « Ohne Hast, Ohne Rast! »

« Et regardez au moins d'un œil votre muse orpheline. »

A cette lettre était jointe la lettre suivante de Tolstoï :

« Je vous embrasse de tout cœur, cher ami Afanassi Afanassievitch pour votre lettre, pour votre amitié et parce que vous êtes Fet. Je désire voir Ivan Sergueievitch, mais vous, je le désire dix fois plus. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus, et, depuis, il nous est arrivé à tous deux tant de choses! Je suis très heureux de votre vie agri-

cole, quand j'en entends parler et que j'y pense, je me sens un peu fier d'y avoir contribué. Ce n'est pas à moi de parler et à vous d'écouter. L'ami c'est bien, mais il mourra, il s'en ira quelque part et on n'aura pas le temps de le suivre, tandis que la nature avec laquelle on s'est uni par l'acte de vente ou qu'on possède par héritage, c'est encore mieux. Ma nature à moi est froide, rebutante, exigeante, encombrante, mais c'est un ami qu'on gardera jusqu'à la mort, et quand on mourra on y entrera.

« D'ailleurs, maintenant, je me donne moins à cet ami, je suis entraîné par d'autres affaires. Dieu fasse que vous réussissiez et que les succès à Stepanovka vous réjouissent. Que vous écrivez et écrirez encore, je n'en doute pas.

« Je serre la main de Marie Pétrovna et lui demande de ne pas m'oublier. Il faudra un malheur quelconque pour m'empêcher de venir chez vous cet été, mais quand, je n'en sais rien. »

« Malgré ses aimables promesses, raconte Fet dans ses *Souvenirs*, la voiture qui se montra au tournant du bois, prenant rapidement la direction de notre perron, fut pour nous une surprise. Nous avions un grand plaisir à embrasser Tourgueniev et Tolstoï. Les bâtiments des servitudes étaient alors si peu nombreux qu'il n'y avait rien d'étonnant à cette exclamation que fit Tourgueniev e ouvrant ses énormes mains : « Nous regardoi partout, nous demandant où est Stépanovka, et

résulte qu'il n'y a qu'une crêpe très grasse et que c'est tout Stépanovka! »

« Quand nos hôtes eurent réparé leur toilette, pendant que la maîtresse de la maison profitait des deux heures qui restaient avant le dîner pour rendre celui-ci plus confortable et plus alléchant, nous nous mîmes à causer avec une animation dont ne sont capables que les hommes qui ne sont pas encore fatigués de la vie (1). »

Pendant le séjour de Tolstoï et de Tourgueniev chez Fet, se produisit ce triste événement : la querelle entre Tolstoï et Tourgueniev. Fet a donné dans ses *Souvenirs* tous les détails de cet incident; nous lui en emprunterons donc le récit, en comblant les lacunes et corrigeant les inexactitudes qu'il présente par des indications puisées à d'autres sources.

« Le matin, à l'heure ordinaire, raconte Fet, c'est-à-dire vers huit heures, nos hôtes se retrouvèrent dans la salle à manger. Ma femme occupait le haut de la table, devant le samovar, et moi, en attendant le café, je m'étais mis à l'autre bout. Tourgueniev était assis à droite de la maîtresse de la maison et Tolstoï à gauche.

« Ma femme, connaissant tout l'intérêt que Tourgueniev accordait alors à l'éducation de sa fille, lui demanda s'il était content de sa gouvernante anglaise. Tourgueniev éclata en louanges à l'adresse de la gouvernante et raconta, entre autres, que la

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 368.

gouvernante, avec la ponctualité anglaise, lui avait demandé de fixer la somme dont sa fille pourrait disposer pour ses œuvres de bienfaisance.

« Maintenant, dit Tourgueniev, l'Anglaise exige que ma fille aille chercher les vêtements déchirés des pauvres gens, et, après les avoir raccommodés, les leur retourne. »

« — Et vous trouvez cela bien? demanda Tolstoï.

« — Sans doute. Le bienfaiteur est ainsi mis en contact avec la misère poignante.

« — Et moi, je crois qu'une jeune fille bien habillée qui tient sur ses genoux des guenilles sales et puantes joue une scène théâtrale qui manque de sincérité.

« — Et moi, je vous défends de parler ainsi! s'écria Tourgueniev, les narines frémissantes.

« — Pourquoi ne dirais-je pas ce dont je suis convaincu? répondit Tolstoï (1). »

« — Alors vous trouvez que j'élève mal ma fille? dit Tourgueniev.

« Léon Nikolaievitch répondit qu'il avait exprimé sa façon de penser, sans faire de personnalité (2). »

Fet n'eut pas le temps de prier Tourgueniev de se calmer, que, pâle de colère, il disait d'un ton calme.

« — Si vous dites un mot de plus, je vous donne un soufflet! »

(1) Fet, *Mes Souvenirs*.
(2) Note de la comtesse Tolstoï.

Ces paroles aussitôt prononcées, il bondit de la table, et, se prenant la tête à deux mains, tout ému, passa dans l'autre chambre.

Il revint une seconde après et, s'adressant à Mme Fet : « Au nom de Dieu, dit-il, excusez mon acte monstrueux que je regrette profondément. » Et de nouveau, il sortit.

Aussitôt après, les invités prirent congé de leurs hôtes.

Tolstoï, en arrivant au premier relais, Novosiolky, propriété de P.-N. Borissov, écrivit une lettre à Tourgueniev. Dans cette lettre il demandait à Tourgueniev une réparation. Ensuite, plus loin, au relais de Bogouslav, sis à mi-chemin entre la propriété de Fet et celle de Tolstoï, Nikolskoié, il envoya chercher à Nikolskoié des pistolets et des balles, et, sans attendre la réponse à sa première lettre, il écrivit une seconde missive à Tourgueniev, où, cette fois, il le provoquait.

Dans cette lettre il écrivait à Tourgueniev qu'il ne voulait pas se battre de la façon ordinaire, c'est-à-dire que deux littérateurs viennent accompagnés d'un troisième, avec des pistolets, et que le duel se termine par le champagne, mais qu'il désirait se battre sérieusement. Et il demandait à Tourgueniev de se rendre à Bogouslav, à la lisière de la forêt, avec des fusils. Toute cette nuit, Léon Nikolaievitch ne dormit point, attendant la réponse. Enfin arriva la réponse de Tourgueniev à sa première lettre. Il écrivait :

« Monsieur,

« En réponse à votre lettre je ne puis que répéter ce que je me suis cru obliger de déclarer chez Fet.

« Emporté par un sentiment de haine invincible dont il n'est point le moment de rechercher les causes, je vous ai offensé sans aucune provocation de votre part, et vous ai demandé de m'en excuser. Ce qui s'est passé ce matin a montré clairement que toutes les tentatives de rapprochement entre deux natures si opposées que les nôtres ne peuvent donner rien de bon, et c'est pourquoi je vous rends d'autant plus volontiers ce que je vous dois, que la présente lettre est probablement la dernière manifestation de tout rapport entre nous. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle vous satisfasse et donne d'avance mon consentement à l'emploi que vous jugerez bon d'en faire.

« Avec respect, j'ai l'honneur d'être votre serviteur.

« 27 mai, 1861. Spasskoïé.

« Ivan TOURGUÉNIEV. »

N. B.— « 10 h. 1/2 du soir. Ivan Pétrovitch vient de me rapporter ma lettre que mon domestique, par sottise, avait envoyée à Novosiolky, au lieu de Bogouslav. Je vous demande d'excuser cette regrettable erreur, j'espère que mon messager vous trouvera encore à Bogouslav. »

Ce même jour, probablement, Tolstoï écrit à Fet :

« Je n'ai pu me retenir et j'ai encore décacheté la lettre de M. Tourgueniev en réponse à la mienne. Je vous souhaite tout le bien possible dans vos relations avec cet homme. Tant qu'à moi, je le méprise, je le lui ai écrit, et termine par là toutes mes relations avec lui, sauf une réparation, s'il le désire.

« Malgré tout mon calme extérieur, dans mon âme grondait quelque chose, et j'ai senti qu'il me fallait exiger de M. Tourgueniev des excuses plus positives. C'est ce que j'ai fait dans la lettre que je lui ai écrite de Novosiolky.

« Voici sa réponse dont je me suis contenté, en lui répondant que les causes qui font que je l'excuse ne résident pas dans l'opposition de nos natures, mais qu'elles sont telles qu'il pourrait lui-même les comprendre.

« En outre je lui ai envoyé une autre lettre, assez dure, le provoquant; à cette lettre je n'ai pas encore reçu de réponse. Si je la reçois je vous l'enverrai sans l'ouvrir.

« Voilà donc la fin de la triste histoire, et si elle franchit le seuil de votre maison, que ce soit avec ce supplément. »

« L. Tolstoï. »

En même temps, Tourgueniev répondait à la provocation par la lettre suivante :

« Votre domestique dit que vous désirez avoir une réponse à votre lettre. Mais je ne vois pas ce que je puis ajouter à ce que je vous ai écrit. Je

vous reconnais peut-être le droit d'exiger satisfaction à main armée.

« Vous avez préféré vous contenter de mon excuse écrite et répétée. Vous étiez libre. Je dirai sans phrase, que je supporterais volontiers votre revolver si je pouvais par cela effacer mes folles paroles. Le fait que j'aie pu prononcer de telles paroles est tellement loin des habitudes de toute ma vie que je ne puis l'attribuer qu'à l'irritation provoquée par l'excessif et constant antagonisme de nos opinions. Ce n'est pas une excuse ; je ne veux pas par là me justifier, ce n'est qu'une explication. C'est pourquoi, en me séparant de vous pour toujours, — de pareils événements sont inoubliables, — je crois de mon devoir de vous répéter encore une fois que dans cette affaire c'est vous qui avez raison et que tous les torts sont de mon côté. J'ajoute que la question ici n'est pas dans mon désir de montrer ou non du courage, mais je vous reconnais le droit de m'amener sur le terrain, sans doute dans les formes admises (c'est-à-dire avec des témoins) ainsi que celui de m'excuser. Vous avez choisi ce qu'il vous a plu, je n'ai qu'à me soumettre à votre décision.

« De nouveau, je vous prie d'agréer l'assurance de mon estime la plus parfaite. »

« Ivan TOURGUENIEV. »

Fet, désirant de tout son cœur la réconciliation de ses amis, faisait dans ce sens tout ce qu'il pouvait, car il raconte dans ses *Souvenirs :*

« Léon Tolstoï m'a envoyé le billet suivant : «Tourgueniev est un..., ce que je vous prie de lui transmettre avec la même exactitude que vous me transmettez ses charmantes expressions, malgré mes demandes réitérées de ne me jamais parler de lui. »

« Et je vous prie de ne pas m'écrire davantage car je ne décachetterai plus vos lettres ainsi que celles de Tourgueniev. »

« Quand je fus à Spasskoié, continue Fet, naturellement je fis tout ce que je pus pour arranger d'une façon quelconque cette histoire qui, malheureusement, avait eu lieu dans notre maison.

« Cependant, toutes mes tentatives d'arranger les choses, comme on le voit, se terminèrent par une rupture en règle avec Tolstoï. Pour le moment je ne puis même me rappeler comment nos relations amicales se renouvelèrent (1). »

« Un certain temps s'était passé, raconte la comtesse S.-A. Tolstoï, quand, une fois, Léon Nikolaievitch, étant à Moscou, se trouva de cette humeur charmante, qu'il avait parfois : modeste, aimant, pénétré de l'aspiration vers le bien. Et dans cette disposition d'esprit, il lui devint insupportable de penser qu'il avait un ennemi. C'est alors, le 25 septembre, qu'il écrivit à Tourgueniev lui disant qu'il regrettait que leurs relations fussent hostiles. Il écrivait : « Si je vous ai offensé, pardonnez-moi.

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, première partie, page 368.

[illegible] ment triste de penser que [illegible] lettre fut adressée à Pétersbourg [illegible] qui était en relations [illegible]

[illegible] ne sait pourquoi, ne fut pas [illegible] ment à Tourgueniev, qui dans [illegible] transcrits ineptes, dont [illegible] sur une lettre à Fet, datée de [illegible]

[illegible] un dernier mot de la mal-[illegible] pour Tolstoï. En traversant [illegible] par des « gens sûrs » (oh! [illegible] à Moscou on se passe des [illegible] que m'adressa Tolstoï (la lettre [illegible] « méprise »), et que ces [illegible] par Tolstoï lui-même. Cela [illegible] m'envoie d'ici une pro-[illegible] les mécontentements en Russie. Tolstoï [illegible] que la diffusion des copies est une [illegible] m'a envoyé la lettre dans [illegible] comment je l'ai offensé,

ne [illegible] et renonce au duel.

[illegible] naturellement être close ; et je [illegible] puisqu'il m'écrit qu'il regarde comme une offense tout ce qui s'adresse à [illegible] que je renonce moi-même à [illegible] et que j'espère que c'est maintenant une affaire réglée pour toujours. Sa lettre d'excuse, je l'ai détruite, et l'autre, celle qui, d'après ses paroles, m'était envoyée par la librai-

rie Davidov, je ne l'ai pas reçue. Et maintenant, à toute cette histoire, de profundis (1) ! »

A propos de cette lettre à Tolstoï, dont il est fait mention dans la lettre de Tourgueniev à Fet, nous trouvons dans le journal de Léon Nikolaievitch la note suivante :

« Octobre. Hier j'ai reçu une lettre de Tourgueniev où il m'accuse de raconter qu'il est un lâche et de répandre des copies de ma lettre. Je lui ai écrit que tout cela ce n'est que des bêtises, et, de plus, j'ai ajouté les lignes suivantes : « Vous me dites que c'est un acte malhonnête. Autrefois vous avez voulu me frapper au visage, et moi, je m'avoue coupable, je vous demande pardon et renonce au duel. »

« Cette lettre, ajoute la comtesse Tolstoï dans ses notes, était écrite sous l'influence d'un sentiment qui peut s'exprimer ainsi: Si Tourgueniev n'a pas de dignité personnelle, d'honneur vrai, s'il lui faut l'honneur pour le public, alors voilà une lettre, car moi, Léon Nikolaievitch, je suis au-dessus de cela et méprise l'opinion publique. M. Tourgueniev répondit par un acte de faiblesse : il répondit qu'il se déclarait « satisfait ».

Dans une autre lettre à Fet, du 7 janvier 1863, Tourgueniev écrit de nouveau sur le même sujet:

« Et maintenant, avez-vous vu Tolstoï? Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai reçu la lettre qu'il m'a envoyée par la librairie Davidov (voilà bien l'exactitude

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, première partie, page 381.

lit faire obstacle à sa nomination d'arbitre territorial. Il y eut dans les chancelleries un échange de correspondances. Les dénonciations ne manquèrent pas. Nous citerons ici les extraits les plus caractéristiques des documents que nous nous sommes procurés concernant cette affaire.

Le maréchal de la noblesse, le prince V.-P. Minine, écrivit à ce sujet au ministre de l'Intérieur, Valouiev, se plaignant du gouverneur de Toula, Lanskoï, qui avait nommé Tolstoï arbitre territorial.

Voici comment il s'exprimait :

« Connaissant l'antipathie de la noblesse de Krapivna pour la façon dont il exploite ses propres terres, M. le Maréchal de la noblesse craint que l'acceptation du comte, à ce poste, ne suscite des conflits désagréables pouvant compromettre le développement pacifique d'une œuvre aussi importante. »

Ensuite, pour faire casser cette nomination, il indique les quelques formalités omises par le gouverneur, concernant la procédure de la nomination aux fonctions d'arbitre.

Le ministre de l'Intérieur répondit au Maréchal de la noblesse qu'il n'y avait sans doute là qu'un malentendu quelconque et qu'il ferait écrire à ce sujet au gouverneur.

A l'enquête du ministre de l'Intérieur, le gouverneur répondit par un très intéressant rapport confidentiel qui montre qu'à cette époque les hautes

Tolstoï en 1862

phères gouvernementales devançaient la société moyenne russe non encore éveillée.

« Confidentiel.

« ... Je crois de mon devoir d'ajouter à cela que le prétexte de cette correspondance, c'est la nomination aux fonctions d'arbitre territorial du district de Krapivna, du lieutenant en retraite, comte L.-N. Tolstoï, nomination contraire à l'avis des maréchaux de la noblesse de la province, ainsi que du district, qui voulaient l'écarter sous prétexte qu'il n'est pas sympathique aux gentilshommes du pays.

« Connaissant personnellement le comte Tolstoï pour un homme instruit, tout dévoué à l'œuvre présente, et prenant en considération le désir que m'ont exprimé quelques propriétaires du district de Krapivna, d'avoir le comte Tolstoï comme arbitre, je ne pouvais le remplacer par une personne quelconque, que je ne connaissais pas, d'autant plus que le comte Tolstoï m'était désigné par le prédécesseur de Votre Haute Excellence parmi quelques autres personnes jouissant de la meilleure notoriété.

« Signé : Le lieutenant général Daragan. »

Après quoi le Sénat confirma la nomination de Tolstoï comme arbitre territorial.

Récemment, on a publié des renseignements très intéressants, concernant l'activité de Tolstoï comme arbitre territorial.

Ces données jettent une nouvelle lumière sur le

caractère de L.-N. Tolstoï, qui, dans toutes les affaires dont les documents sont cités, apparaît comme un vrai défenseur du peuple contre l'abus brutal des propriétaires et de la police, et ces données font penser que les craintes des maréchaux de la noblesse n'étaient pas sans fondement.

Des quinze dossiers cités dans cette publication, nous choisissons les plus caractéristiques.

Une propriétaire, Mme Artukhov, s'était plainte d'un ancien domestique, Marc Grégoriev, qui l'avait quittée, se considérant comme homme « absolument libre ».

Tolstoï, entre autres, écrit à la propriétaire :

« Par mon ordre, Marc s'en ira immédiatement, avec sa femme, où il lui plaira. Quant à vous, j'ai l'honneur de vous demander : 1° de lui payer le salaire des trois mois et demi qu'il a servi illégalement chez vous depuis la promulgation de l'acte d'émancipation; 2° de le dédommager pour les coups donnés à sa femme, et qui sont encore plus illégaux. Si ma décision ne vous satisfait pas, vous avez le droit de vous plaindre à l'Assemblée des arbitres territoriaux, et à la chancellerie des Domaines. Tant qu'à moi, je n'écrirai rien de plus à ce sujet. Veuillez agréer, etc.

« Comte L. Tolstoi. »

La propriétaire porta plainte à l'assemblée, et comme elle était composée d'arbitres territoriaux auxquels ne plaisait pas l'activité de Tolstoï,

dans ce cas, comme en plusieurs autres, la décision de Tolstoï fut cassée. L'assemblée prit parti pour la propriétaire et l'affaire fut portée à la chancellerie des Domaines. Par bonheur, dans la chancellerie, on était favorable à l'activité de Tolstoï, et, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois, elle confirma la décision de l'arbitre.

Marc Grégoriev fut donc libéré et sa femme obtint une indemnité pour les coups qu'elle avait reçus.

Très intéressante aussi l'affaire des dégâts commis par les paysans dans les champs du propriétaire Mikhailovsky.

Les paysans labouraient les champs de leur propriétaire. Pendant le repos, leurs chevaux endommagèrent le champ du propriétaire voisin. Celui-ci se plaignit à Tolstoï.

Tolstoï, tout d'abord, proposa au propriétaire de pardonner cela aux paysans, espérant que cette clémence améliorerait un peu les rapports entre le propriétaire et les paysans qui avaient des raisons d'être mécontents de lui. Le propriétaire n'y consentit point et exigea l'expertise du dommage et une amende, dont il fixa lui-même le chiffre à quatre-vingts roubles. Pour cette affaire, on écrivit une littérature entière. Le propriétaire Mikhailovsky, dans sa plainte à l'assemblée, décrivit ainsi les actes de Tolstoï : « Après cela le comte Tolstoï est venu au bourg Panino, il choisit trois paysans du village le plus proche, Borodino, comme experts, et partit avec eux dans le champ endommagé. Les

experts, auxquels le comte Tolstoï proposa d'estimer le champ, déclarèrent qu'il y avait à peu près trois déciatines de prairie endommagées, et ils fixèrent l'indemnité à dix roubles par déciatine. Le comte Tolstoï ne voulut pas admettre ce chiffre et proposa aux experts d'apprécier le dommage à cinq roubles par déciatine. Les experts ne discutèrent pas. Il fut donc décidé que les paysans du village Panino paieraient pour le pré endommagé de M. Mikhailovsky, cinq roubles pour chacune des trois déciatines endommagées. »

M. Mikhailovsky, trouvant illégaux ces actes et d'autres encore du comte Tolstoï, ajoute : « Je suis absolument convaincu que le gouvernement, soucieux de l'amélioration du sort des paysans, ne souffrira pas que les choses marchent dans la voie tracée par l'arbitre territorial, comte Tolstoï. »

L'assemblée des arbitres du district, sur la demande de M. Mikhailovsky, exigea du comte Tolstoï des explications. Mais Tolstoï, par un papier du 16 septembre 1861, n° 323, répondit à l'assemblée qu'il ne croyait pas « nécessaire de fournir aucune explication à propos de la plainte de M. Mikhailovsky, se basant sur les articles 29, 31-32 des statuts relatifs aux institutions concernant les paysans ».

La décision de l'assemblée du district présentée à la Chancellerie des Domaines fut marquée par cette dernière avec la mention : « classée ».

Une autre affaire, bien que minime, nous mont

clairement combien, dans ces questions, Tolstoï était étranger à tout amour-propre, combien il était prêt à reconnaître son erreur, ne se guidant dans ses actes que du désir d'être le plus équitable possible.

Une propriétaire, Mme Zaslonine, se plaignit à l'assemblée que Tolstoï avait délivré illégalement un passeport à son domestique. Tolstoï, qui assistait à l'assemblée, au cours de la discussion reconnut l'erreur qu'il avait commise et proposa d'indemniser la propriétaire pour le préjudice qu'il lui avait causé.

Mais toutes les affaires ne se terminaient pas aussi bien.

Tolstoï, qui défendait les droits du peuple, devait soutenir une lutte vigoureuse contre la bande des planteurs qui, de toutes leurs forces, défendaient les anciens droits et les abus. Ainsi entre le propriétaire Ossipovitch et ses anciens serfs s'éleva le différend suivant : Une partie du village ayant brûlé, le propriétaire ne voulut pas permettre aux paysans de rebâtir au même endroit; il exigeait qu'ils reconstruisissent ailleurs, et il ne leur donnait pas les subsides nécessaires pour leurs bâtisses et ne les dispensait pas de la corvée pendant qu'ils travaillaient à réparer le désastre dont ils avaient été victimes.

olstoï, d'une part, trouvait légitimes toutes les gences des paysans, d'autre part, il voyait la ation précaire d'un petit propriétaire ruiné et

ne le croyait pas en état de satisfaire à toutes les exigences des paysans. Alors il s'adressa aux gentilshommes, leur demandant de venir en aide à un propriétaire ruiné pour qu'il puisse tirer de la misère les paysans, ou, s'ils le préféraient, de venir tout simplement en aide aux paysans, en dehors du propriétaire.

On rejeta l'une et l'autre proposition et les paysans durent se soumettre à toutes les exigences du propriétaire.

L'affaire traîna longtemps, passa d'une instance à l'autre. Tolstoï remarquait que la balance ne penchait pas du côté des paysans et qu'on voulait négliger son avis.

Alors il protesta de nouveau, et à la séance de l'assemblée, quand cette affaire fut discutée, voyant que les membres de l'assemblée la défiguraient intentionnellement et qu'il ne lui était déjà plus possible de la remettre dans son vrai sens, il quitta démonstrativement la séance, sans signer les décisions prises en sa présence. L'assemblée porta plainte contre lui dans la Chancellerie des Domaines, mais cette plainte resta sans effet.

Nous voyons encore que le propriétaire Kostomarov avait frustré de la terre des paysans, disant qu'ils étaient d'anciens domestiques et non des paysans.

Tolstoï intercéda pour les paysans et, après plusieurs démarches, il obtint gain de cause pour eux.

Les propriétaires, gênés dans leurs manœuvres, inventaient des ruses de toutes sortes pour donner aux paysans le moins de terre possible et de plus mauvaise qualité. Dès que Tolstoï remarquait de pareilles intentions, il ne ratifiait pas les contrats et en obtenait l'abolition.

La sympathie de Tolstoï pour les paysans était naturellement très désagréable aux propriétaires, qui l'accusaient d'avoir jeté le grain de discorde entre eux et les paysans, d'avoir détruit à jamais les rapports patriarcaux, qui autrefois existaient entre eux, de susciter le trouble parmi les paysans qui, à son instigation, se rendaient coupables d'un grand nombre d'actes illégaux. Enfin, ils disaient même que les fonctionnaires élus par les paysans pour gérer leurs affaires, afin de s'acquérir les bonnes grâces de Tolstoï, ne remplissaient pas les devoirs que la loi leur imposait, d'où il résultait, dans la campagne, l'anarchie complète, le vol, le pillage, etc.

D'un autre côté, une pareille conduite de l'arbitre territorial provoquait chez le peuple une grande confiance en lui, et l'attitude du peuple envers Tolstoï fâchait encore davantage les gentilshommes terriens. Aussi pour Tolstoï devenait-il de plus en plus difficile de suivre sa ligne de conduite, et bientôt il dut rendre les armes dans cette lutte inégale.

Et du reste lui-même n'était pas satisfait de son activité.

Ainsi, au mois de juillet 1861, il écrit dans son journal :

« L'arbitrage territorial m'a donné peu de satisfaction ; il m'a définitivement brouillé avec tous les propriétaires et a dérangé ma santé. »

Le 12 février 1862, Tolstoï écrit à la Chancellerie des Domaines de la province :

« Puisque les plaintes présentées contre moi à la Chancellerie de la part de M. Kostomarov, à propos de sa transformation des paysans en domestiques ; de M. Zaslonine, à propos de l'inexécution de ses contrats avec les paysans ; de M. Band et de Mme Artukhov, à propos du blé ; du marchand Borkounov à propos de la vente d'un bœuf, et autres, n'ont aucune base légitime ; et puisqu'en même temps toutes ces affaires et plusieurs autres continuent d'être tranchées contrairement à mes avis, de sorte que presque toutes mes décisions, dans mon arrondissement, sont abrogées et que même les anciens du village sont remplacés par l'assemblée des arbitres, dans de telles conditions, qui provoquent la méfiance pour l'arbitre, tant de la part des paysans que de celle des propriétaires, les fonctions d'arbitre territorial non seulement ne peuvent s'exercer avec succès, mais deviennent impossibles. J'ai donc l'honneur de demander à la Chancellerie des Domaines, de faire faire une enquête par un de ses membres, à propos [illegible] plaintes sus-mentionnées. En même temps, je c[illegible] nécessaire de déclarer à la Chancellerie des [illegible]

maines qu'avant la fin de cette enquête je ne trouve pas possible de continuer à exercer mes fonctions, et les transmets au premier candidat. »

Cependant, du 9 mars au 30 avril, Tolstoï conserve ses fonctions, puis, invoquant des raisons de santé il les transmet au premier candidat.

Enfin, le Sénat, par un arrêté du 26 mai, n° 24124, fit savoir au gouverneur de Toula « que, pour raison de santé, il retire au lieutenant d'artillerie, comte Tolstoï, ses fonctions d'arbitre territorial du district de Krapivna (1) ».

L'accusation de partialité en faveur des paysans portée par les propriétaires contre Tolstoï était tout à fait injuste, ce que l'on peut voir du récit suivant cité par Löwenfeld. Il résulte, en effet, de ce récit que Tolstoï défendait avec une égale bonne foi les prétentions des propriétaires, lorsqu'il les trouvait justifiées.

« Le gérant d'un propriétaire de la province de Toula, un Allemand, nous a raconté quels étaient les rapports de Tolstoï envers les paysans, comme arbitre territorial.

« Pour une affaire de son maître, il s'était rendu chez L.-N. Tolstoï, à Iasnaia Poliana. Il s'agissait de questions litigieuses au sujet de la répartition des terres aux paysans.

« Ces questions ne pouvaient être résolues que ır place, et au mois d'avril, l'arbitre territorial se

(1) D. I. Ouspensky : *Documents pour la biographie de L.-N. 'olstoï*, Rousskaia Missl (la Pensée russe), 1903, n° 9.

rendit dans le domaine de son voisin, accompagné d'un petit paysan d'une douzaine d'années, son géomètre, comme l'appelait en plaisantant le comte, car il traînait toujours avec lui les instruments de mesure. Tolstoï reçut la députation des paysans, qui se composait de deux starostas et d'un membre de l'assemblée des paysans. Tous étaient venus trouver l'arbitre territorial pour lui causer de la distribution des terres aux paysans.

« — Eh bien, les enfants, que voulez-vous donc? » leur demanda le comte.

« La députation exposa la demande de l'assemblée des paysans. Ils voulaient, au lieu de la prairie qui leur était destinée, un autre morceau de terre pour agrandir leur lot.

« — Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous satisfaire, dit le comte, car si je faisais cela je causerais un grand préjudice à votre propriétaire, et il se mit à leur expliquer très nettement la situation.

« — Eh bien, faites d'une façon quelconque, petit père, dit le délégué des paysans.

« — Non, je ne puis rien faire, » confirma le comte.

« Les paysans se regardèrent entre eux, se grattèrent la nuque, et répétèrent obstinément leurs paroles : « d'une façon quelconque, petit père. » — « Si tu voulais, petit père, dit encore le délégué, tu pourrais le faire.... »

« Les autres délégués hochaient approbativemen la tête.

« Le comte se signa et dit :

« — Comme Dieu est saint, je vous jure que je ne puis vous aider. »

« Mais comme malgré cela les paysans répétaient toujours leur : « Fais d'une façon quelconque, petit père ; aie pitié de nous... » le comte se retourna avec colère vers l'intendant et lui dit : « On peut être Amphion, remuer les montagnes et les forêts, plutôt que de convaincre les paysans. »

« Pendant toute notre conversation, qui dura plus d'une heure, dit le narrateur, le comte se montra la personnification de la patience et de la bonté. L'entêtement des paysans ne lui arracha pas un seul mot blessant (1). »

A cette même époque se rapportent aussi les souvenirs de l'ami et parent de Tolstoï, le prince D.-D. Obolensky.

« En 1861, à Toula, eurent lieu les nouvelles élections, et l'on donna un grand dîner en l'honneur des arbitres territoriaux qui se trouvaient là. Et dans cette même salle, où récemment s'étaient querellés Volotzkoï et le prince Tcherkasky, qui même durent se battre à cause de la question des paysans, Volotzkoï, le premier, exprima son regret au prince Tcherkasky, son camarade de service et aussi arbitre territorial... Ce dîner m'est très mémorable. Mon oncle, J.-A. Raievsky, doyen, présidait. Quelques propriétaires, moi de ce nombre,

(1) *Le Comte L.-N. Tolstoï. Sa vie et ses œuvres.* Löwenfeld, p. 228.

avaient souscrit pour ce dîner. J'étais assis à côté du comte L.-N. Tolstoï, alors arbitre territorial, avec qui j'étais très lié depuis quelque temps déjà. Le premier toast fut naturellement pour l'empereur émancipateur et fut accueilli avec un grand enthousiasme.

« — Ce toast me fait particulièrement plaisir, me dit le comte L.-N. Tolstoï, mais il n'en faudrait pas d'autre, parce qu'à vrai dire c'est à l'empereur seul que nous devons l'émancipation...

« Mais il y eut d'autres toasts. L'un porté par P.-F. Samarine au peuple russe, ce qui était alors très délicat, fut particulièrement réussi. Dans son discours il exposait très bien la situation. Dans presque toute la province de Toula, les relations entre paysans et propriétaires s'étaient très bien établies, parce que les propriétaires avaient renoncé très bénévolement à leur pouvoir; de sorte que les rapports étaient très bons, et, maintenant, ils sont encore meilleurs. Et il était juste de dire que, dans notre province, en comparaison avec d'autres, la réforme s'était très bien accomplie.

« L'année de l'émancipation des paysans, Léon Nikolaievitch installa chez lui l'école d'Iasnaia Poliana, qui m'intéressa beaucoup, continue Obolensky. Je fréquentais beaucoup le comte et parfois en automne j'allais avec lui à la chasse. Quel bon temps c'était alors! Qui pourrait reconnaître maintenant dans le célèbre philosophe l'excellent chasseur qui franchissait fossés et ruisseaux et avec

qui nous chassions des journées entières? Il est difficile de s'imaginer un causeur pareil. Mais je crois que le comte devait être un très mauvais arbitre territorial, à cause de sa distraction. Je me souviens, comme si c'était d'hier, du premier contrat, réglant le rapport des paysans envers le propriétaire, approuvé par lui; la signature était, littéralement, la suivante : « A la demande d'un tel, ne sachant pas écrire, ce contrat a été signé par le paysan, un tel. » Et pas un seul nom. Le comte dictait : « Ecris que tu as signé pour un tel » et le paysan avait écrit littéralement sans indiquer ni le nom des paysans, ni le sien. Le comte, sans relire ce qu'il avait écrit, renvoya le contrat, approuvé, à la Chancellerie du domaine de Toula.

« Ce contrat fut reçu par mon beau-père, membre de la chancellerie, chez qui je vivais. A la vue de ce papier il se contenta de hausser les épaules (1). »

Léon Nikolaievitch était peu capable d'un travail de bureau, mais son cœur et sa raison agissaient merveilleusement dans l'œuvre de l'arbitrage territorial. C'est pourquoi son activité, même dans ces domaines, a laissé un bon souvenir. Avec un succès encore plus grand, malgré des obstacles encore plus nombreux, Léon Nikolaievitch se consacra ensuite à l'œuvre pédagogique que nous décrirons dans les chapitres suivants.

(1) Pierre D.-D. Obolensky, *Souvenirs*. Les Archives russes, 1894.

CHAPITRE II

[illegible] L.-N. TOLSTOI. — FON-[illegible] DE L'ÉCOLE. — THÉORIES.

[illegible] essaya plusieurs fois de faire [illegible]

[illegible] revint de Pétersbourg à Iasniaa Poliania [illegible] une école populaire, en même [illegible] d'autres institutions et réfor[illegible] de se rapprocher du [illegible]

[illegible] par la *Matinée d'un seigneur*, [illegible] suivie cette première tentative. [illegible] naturellement l'école fut fer[illegible]

[illegible] à son retour à Iasniaa Poliania, [illegible] sa démission et après son pre[illegible] à l'étranger. Nous en avons déjà [illegible]

Quand Léon Nicolaïevitch reprit ses occupations [illegible] sentit le manque de connaissances [illegible] et se hâta de combler cette lacune par un voyage à l'étranger, par des lectures, par des

La Maison où se trouvait en 1862 l'École d'Iasnaïa Poliana

relations personnelles avec les pédagogues célèbres, par des exercices pratiques dans diverses écoles. Se sentant prêt, avec une nouvelle ardeur, pour la troisième fois il se remit à l'œuvre pédagogique et la mena à une hauteur remarquable.

Voici comment il raconte lui-même, dans un de ses articles pédagogiques, ses tentatives et ses préparatifs pour l'œuvre scolaire.

« Il y a quinze ans (1), quand je me mis à l'œuvre de l'instruction du peuple, sans aucune théorie préconçue, n'ayant que le seul désir d'aider directement à cette œuvre, étant le maître dans mon école, je me heurtai aussitôt à deux questions :

« Que faut-il enseigner? et comment l'enseigner? »

« ... Parmi les gens qui s'intéressent à l'instruction, il existe, comme autrefois, les plus grandes divergences. A cette époque, comme maintenant, les uns, en réponse à la question : *Que faut-il enseigner?* disaient qu'en dehors de la lecture et de l'écriture les connaissances les plus utiles à l'école primaire sont les sciences naturelles. D'autres disaient, et disent encore aujourd'hui, que cette étude n'est pas nécessaire, qu'elle est même nuisible; autrefois, comme aujourd'hui, les uns proposaient l'histoire, la géographie, les autres niaient leur utilité; ceux-ci proposaient la langue slave, la grammaire, l'instruction religieuse, ceux-là les t aient pour inutiles et attribuaient l'importance

) L'article que nous citons date de 1875, et par conséquent se r porte aux années soixante.

principale au développement général. Sur la question : *Comment faut-il enseigner?* il y avait comme maintenant des divergences encore plus grandes. On professait les méthodes les plus opposées pour enseigner la lecture, l'écriture, le calcul.

« ... N'ayant pas trouvé dans la littérature russe les réponses à ces questions, je me suis adressé à la littérature européenne. Après avoir lu tout ce qui a été écrit à ce sujet, après avoir fait connaissance avec ceux qu'on appelle les meilleurs représentants de la science pédagogique en Europe, non seulement je n'avais pas les réponses aux questions qui me préoccupaient, mais je m'étais convaincu que, pour la pédagogie comme science, ces questions n'existent pas, que chaque pédagogue d'une certaine école croit fermement que les procédés qu'il emploie sont les meilleurs, qu'ils sont basés sur la vérité absolue, et il serait inutile de les critiquer.

« Soit parce que je m'étais adonné à l'œuvre de l'instruction publique sans aucune théorie ni parti pris, soit parce que je ne me contentais pas de prescrire des lois sur la façon d'enseigner, mais devenais moi-même maître dans une école de village perdu dans les champs, je ne pouvais renoncer à cette idée qu'il doit être un critérium d'après lequel on peut résoudre la question : *Que vaut-il mieux enseigner et comment?* Faut-il faire apprendre par cœur les psaumes ou la classification des organismes? Faut-il enseigner d'après la méthode phoné-

tique, et d'après l'alphabet emprunté à l'allemand, ou d'après le livre de prières?

« Un certain flair pédagogique dont je suis doué et surtout la participation directe et passionnée que je pris à cette œuvre m'ont aidé à résoudre ces questions, en me mettant d'un coup en contact le plus intime, le plus immédiat, avec les quarante petits paysans qui formaient mon école. (Je les appelle des petits paysans parce que j'ai trouvé chez eux ces traits de sagacité, cette forte dose de savoir, donné par la vie pratique, cette humeur plaisante, cette simplicité, ce dégoût pour tout ce qui est faux, qui distinguent en général le paysan russe). Aussitôt que je me rendis compte de leur aptitude à acquérir les connaissances dont ils avaient besoin, je sentis que l'ancienne méthode ecclésiastique de l'enseignement était surannée et ne valait plus rien pour eux, et je me mis à essayer les autres méthodes d'enseignement. Mais comme la contrainte dans l'enseignement me répugne, par conviction et par caractère, je ne les contraignais en rien et dès que je remarquais qu'ils n'acceptaient pas volontiers certaines choses, je n'insistais pas et cherchais un autre biais.

« De ces expériences, il résulta pour moi et pour les maîtres qui travaillaient avec moi à Iasnaia Poliana et en d'autres écoles et plaçaient à la base de l'enseignement la liberté, que presque tout ce qu'on écrit pour les écoles dans le monde pédagogique est séparé de la réalité par un gouffre infini

et que, parmi les méthodes professées, plusieurs procédés, comme l'enseignement visuel, les sciences naturelles, la méthode phonétique et autres, provoquent le dégoût et la risée et ne sont pas acceptés des élèves.

« Nous nous sommes mis à chercher les sujets et les procédés acceptés volontiers par les élèves et nous avons trouvé ce qui constitue une méthode d'enseignement. Mais cette méthode prenait rang avec toutes les autres, et la question : pourquoi est-elle meilleure que les autres? restait également irrésolue.

«... A cette époque je ne trouvai, dans la littérature pédagogique ni sympathie ni antagonisme, ce fut l'indifférence la plus absolue pour la question que j'avais posée. Il y eut quelques objections sur des questions de détails, sur des petites choses, mais la question elle-même, évidemment, n'intéressait personne. J'étais jeune alors et cette indifférence m'attristait. Je ne comprenais pas qu'avec ma question : Que faut-il enseigner et comment enseigner? j'étais semblable à un homme qui, par exemple, dans une réunion de pachas turcs qui discutent les moyens de faire rendre au peuple le plus d'impôts, proposerait la question suivante: Messieurs, pour savoir de qui et combien prendre d'impôts, il faut d'abord résoudre cette question : sur quoi est basé notre droit de percevoir des i pôts ? Il est évident que tous les pachas contin raient leur discussion sur les moyens de prélè

les impôts et n'opposeraient que le silence à cette question inopportune (1). »

Pendant son voyage l'école ne chôme pas. Et elle marche avec la plus grande régularité à son retour à Iasnaia Poliana, au printemps 1861, et en 1862, comme le dit Léon Nikolaievitch dans un autre passage de l'article que nous venons de citer :

« En 1862, dans l'arrondissement de dix mille âmes, où j'étais arbitre territorial, on a ouvert quatorze écoles. En outre, dans le même arrondissement il y avait une dizaine d'écoles, chez le sacristain et les particuliers. Dans les trois autres arrondissements du district, à ma connaissance, il existait une quinzaine de grandes écoles et une trentaine de petites, chez les sacristains et les particuliers.

« ... Toutes les écoles d'alors, à de très rares exceptions près, étaient basées sur des contrats libres entre les maîtres et les parents des élèves qui payaient tant par mois pour les études, ou sur les contrats des maîtres avec les communes des paysans qui payaient pour tout le monde.

« Chacun conviendra, en laissant de côté la question de la qualité de cet enseignement, que ce rapport des maîtres envers les parents et les communes est le plus équitable, le plus naturel et le us souhaitable. »

1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. Edition P.-V. ck, *Sur l'instruction du peuple*, tome XIV, pp. 48-53.

Dans un de ses articles pédagogiques, L.-N. Tolstoï donne lui-même des détails sur l'installation de l'école d'Iasnaia Poliana :

« L'école est installée dans une maison de pierre de deux étages : deux chambres sont affectées à l'école, une au cabinet de travail et deux aux maîtres. Sous l'auvent du perron pend une clochette avec une corde attachée au grelot.

« Dans le vestibule, en bas, sont placés les agrès de gymnastique ; dans le vestibule de l'étage supérieur, l'établi.

« Le vestibule et l'escalier sont pleins de neige et de boue piétinées. L'emploi du temps est affiché dans le vestibule.

« L'ordre des classes est le suivant : A huit heures du matin, le maître qui habite l'école, amateur de l'ordre et, en même temps, l'administrateur de l'école, envoie sonner un de sesé lèves, dont quelques-uns, presque toujours, couchent chez lui. Dans le village on se lève avant le jour.

« Depuis longtemps déjà on aperçoit de l'école les feux des maisons, et, une demi-heure après que la cloche a sonné, dans le brouillard, dans la pluie, ou dans les rayons obliques du soleil d'automne, sur la côte de la route, car le village est séparé de l'école par un petit ravin, apparaissent les petites silhouettes noires, par-deux, par trois, ou isolées, car l'instinct de troupeau, depuis longtemps n'existe plus chez les élèves. Il n'est déjà plus besoin d'attendre et de crier : « Hé ! les enfants

Allez à l'école ! » Ils savent déjà beaucoup de choses, et, grâce à cela, la foule n'est pas nécessaire.

« ... Les élèves n'apportent rien avec eux, ni livres, ni cahiers; ils n'ont pas de leçons à apprendre chez eux. C'est peu qu'ils n'aient rien dans les mains, ils n'ont rien non plus à porter dans leurs têtes. On ne les oblige nullement à se rappeler aujourd'hui ce qu'ils ont fait hier; la pensée de la future leçon ne les tourmente point; l'élève ne porte que soi, sa nature impressionnable et la certitude que l'école sera aussi gaie que la veille. Il ne pense pas à la classe avant qu'elle soit commencée. Jamais on ne fait de réprimandes, et il n'y a pas de retardataires, sauf peut-être les plus grands, que les pères retiennent à la maison pour quelque travail. Et alors le grand garçon accourt à l'école au galop, tout essoufflé. Tant que le maître n'est pas encore là, ils se réunissent, les uns près du perron, se bousculant sur les marches ou faisant des glissades dans l'allée, les autres dans les salles de classe. Quand il fait froid, en attendant les maîtres, les élèves lisent ou écrivent ou s'amusent. Les fillettes ne se mêlent pas aux garçons. Quand les garçons veulent jouer avec les filles, ils ne s'adressent jamais à une seule d'entre elles, toujours à toutes ensemble : « Hé! les filles! pourquoi ne patinez-vous pas ? » ou : « Hé! les filles! êtes-vous gelées? » ou : « Hé bien! les filles! allez toutes contre moi seul ! » Seule une fillette de

[illegible] se détache du groupe des [illegible]. [illegible] que les garçons traitent en [illegible] avec une nuance de politesse, d'in[illegible] et de réserve (1). »

C'est dans cette école originale que Tolstoï met en pratique ses théories pédagogiques, exposées dans quelques articles qu'il édita dans la revue *[illegible]*, en 1862.

Tâchons d'exposer brièvement ces théories.

Quelles sont les bases principales de son système pédagogique ? Léon Nikolaievitch l'a développé principalement dans les quatre articles suivants : *Sur l'instruction publique ; Sur la méthode d'enseignement de la lecture et de l'écriture ; L'instruction et l'éducation ; Le progrès et la définition de l'instruction.*

« L'instruction publique, toujours et partout, m'a semblé un phénomène incompréhensible. » C'est ainsi que Léon Nikolaievitch commence le premier de ces articles.

« Le peuple veut l'instruction et chaque individu, inconsciemment, aspire à l'instruction. La classe la plus instruite — la société, le gouvernement — veut transmettre ses connaissances à la classe moins instruite ; elle veut instruire le peuple.

« Il semblerait qu'une pareille coïncidence de besoins dût satisfaire la classe qui instruit et la

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P. V. Stock, éditeur. *L'Ecole de Iasnaia-Poliana en novembre et décembre*, tome XIII, pp. 317-319.

classe qui s'instruit. Mais c'est le contraire. Le peuple s'oppose toujours aux efforts que la société et le gouvernement, les représentants de la classe instruite, déploient pour son instruction, et, en général, ces efforts restent infructueux (1). »

Une des manifestations de cette contradiction, c'est la loi de l'instruction obligatoire, qui existe maintenant dans presque tous les Etats européens, c'est-à-dire, l'obligation pour le peuple d'apprendre à lire et à écrire, ce que, malheureusement, on tâche d'introduire chez nous en Russie.

S'il y a contrainte, c'est qu'il y a opposition. D'où provient donc cette opposition, s'il y a indiscutablement dans le peuple le besoin de l'instruction, et si partout, spontanément, il apprend et considère l'instruction comme un bien?

« Dans ce cas, comme dans le cas de chaque conflit, il fallait résoudre les questions suivantes : Qu'est-ce qui est le plus légitime : l'opposition faite aux gens qui veulent répandre l'instruction, ou l'activité même de ces derniers! Faut-il vaincre cette opposition ou modifier cette activité (2) ? »

Et la question, on ne sait pourquoi, s'est toujours décidée au profit de la contrainte. Mais pour exercer cette contrainte, des bases raisonnables quelconques sont nécessaires. Quelles sont-elles ? A cette question, Léon Nikolaievitch répond ainsi: Les raisons peuvent être religieuses, philosophi-

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. Edition P.-V. Stock. *Sur l'instruction publique*, tome XIII, p. 1.
(2) *Ibid.*, p. 4.

ques, expérimentales et historiques; puis il analyse séparément chacune d'elles.

« De notre temps, où l'enseignement religieux ne forme qu'une petite partie de l'instruction, cette question : Quelles raisons a l'école pour instruire la jeune génération d'une certaine façon? reste insoluble au point de vue religieux (1). »

Les raisons philosophiques aussi ne peuvent servir de bases à la contrainte :

« Tous les philosophes, de Platon à Kant, tendent à un seul but : délivrer l'école du joug historique qui pèse sur elle. Ils veulent deviner ce qui est nécessaire à l'homme et, sur ces besoins établis avec plus ou moins de certitude, ils construisent leur nouvelle école. Luther impose l'enseignement des saintes écritures dans l'original et non d'après les commentaires des Pères de l'Eglise. Bacon veut qu'on étudie la nature d'après la nature elle-même et non d'après les ouvrages d'Aristote. Rousseau veut apprendre la vie par la vie même, comme il la comprend, et non d'après les expériences antérieures.

« Chaque effort de la philosophie et de la pédagogie n'a d'autre objet que de délivrer l'école des éléments d'instruction que les générations antérieures ont considérés comme science, et de donner de nouveaux éléments répondant mieux aux besoins des jeunes générations. Cette idée seule, générale, qui, en même temps, porte une contradiction, se

(1) *Id.*, p. 9.

fait sentir dans toute l'histoire de la pédagogie. Elle est générale parce que tous exigent la plus grande liberté pour l'école ; elle est contradictoire parce que chacun prescrit des lois basées sur sa propre théorie, et, par là, entrave la liberté (1). »

L'expérience pédagogique peut encore moins nous convaincre de la légitimité de la contrainte pédagogique. Sauf que l'expérience elle-même est triste, l'école étourdit l'enfant et déforme ses capacités intellectuelles. Elle arrache l'enfant à sa famille, à l'époque la plus précieuse de son développement, elle le prive de liberté et le transforme en une « créature comprimée, tourmentée, à l'air fatigué et craintif, qui ne répète que les paroles d'un autre dans la langue d'un autre ». En outre, l'expérience scolaire, en réalité, ne donne rien, parce qu'elle s'opère dans des conditions anormales qui détruisent la possibilité de l'expérience.

« Il nous semble, continue Tolstoï, que l'école devrait être un instrument d'instruction et, en même temps, une expérience pratique sur la jeune génération qui fournirait toujours de nouveaux résultats.

« Quand l'expérience sera la base de l'école, quand chaque école sera, pour ainsi dire, un laboratoire pédagogique, alors seulement elle ne restera pas en arrière du progrès général, et l'expé-

(1) *Id.*, pp. 12-13.

rience pourra apporter des bases solides à la science de l'éducateur (1) ».

Les raisons historiques sont non moins incertaines. Le progrès de la vie, de la technique, de la science, se fait plus rapidement que le progrès de l'école, c'est pourquoi l'école retarde de plus en plus sur la vie sociale et devient de plus en plus mauvaise.

A l'objection que les écoles existèrent et existent et qu'ainsi elles sont bonnes, L.-N. Tolstoï répond par des exemples tirés de son expérience personnelle, par l'étude de l'œuvre scolaire à Marseille, à Paris et dans d'autres villes européennes, ce qui l'amène à la conclusion que la plus grande partie des connaissances du peuple s'acquiert non à l'école mais par la vie, et que l'instruction libre de la rue, des conférences, des spectacles, des réunions, des livres, des expositions, etc., vaincra l'instruction scolaire.

Enfin Léon Nikolaievitch s'adresse particulièrement aux pédagogues russes et dit que si, malgré tous leurs défauts, l'existence des écoles populaires comme celles d'Allemagne, par exemple, qui ont une expérience historique est désirable, néanmoins reste la question : Pourquoi nous, Russes, devons-nous défendre l'école populaire qui n'existe pas encore? Quel droit historique avons-nous de dire que ces écoles doivent être les mêmes que les écoles européennes?

(1) *Ib.*, p. 23.

« Nous Russes, que devons-nous donc faire actuellement ? Faut-il que nous tombions tous d'accord et adoptions l'opinion française, allemande ou américaine sur l'instruction, et une de leurs méthodes ? Ou, nous cantonnant dans la philosophie et la psychologie, devons-nous découvrir ce qu'il faut, en général, pour développer l'âme humaine et préparer, parmi les jeunes générations, les meilleurs hommes, selon nos conceptions ? Ou profiter de l'expérience de l'histoire, non en imitant les formes élaborées par celle-ci, mais en comprenant les lois que l'humanité a élaborées par ses souffrances, et dire loyalement que nous ignorons et ne pouvons savoir ce qui est nécessaire aux futures générations, que nous nous sentons obligés d'étudier, que nous désirons étudier ces besoins, que nous ne voulons pas accuser d'ignorance le peuple qui n'accepte pas notre instruction, mais que nous-mêmes, nous nous accusons d'ignorance et d'orgueil si nous pensons instruire le peuple à notre façon ?

« Cessons donc d'envisager l'opposition que fait le peuple à notre instruction comme un élément hostile à la pédagogie. Au contraire, voyons là l'expression de la volonté du peuple qui seule doit guider notre activité. Reconnaissons enfin cette loi qui nous dit si clairement, et par l'histoire de la pédagogie et par l'histoire générale de l'instruction, que pour savoir ce qui est bon et ce qui ne l'est pas, celui qu'on instruit doit avoir le plein pouvoir d'exprimer son mécontentement, ou, au moins, d'es-

quiver l'instruction qui ne le satisfait pas. Reconnaissons qu'il n'y a qu'un seul critérium de la pédagogie : la liberté (1). »

Enfin Tolstoï termine cet article par l'aveu suivant :

« Nous savons que nos raisonnements ne convaincront que la minorité; nous savons que nos convictions fondamentales : que la seule méthode de l'instruction c'est l'expérience, et son seul critérium, la liberté, paraîtront à certains une banalité, aux autres une abstraction vague, à d'autres, enfin, un rêve chimérique. Nous n'oserions pas troubler la sérénité de nos pédagogues théoriciens et exprimer une opinion si contraire à l'opinion générale si nous devions nous borner à cet article. Mais nous sentons la possibilité, pas à pas, les faits en main, de prouver l'application et la légitimité de nos conclusions si étranges ; et c'est à ce seul but que nous consacrerons notre revue *Iasnaia Poliána* (2). »

Cette revue *Iasnaia Poliana* qui représente aussi le résultat d'expériences pédagogiques intéressantes n'exista qu'une année. Il en est paru douze livraisons.

La première commence par l'appel suivant au public.

« Au public,

« En entrant dans cette nouvelle voie, je crai.

(1) *Ib.*, pp. 36-37.
(2) *Id.*, p. 40.

et pour moi-même et pour mes idées, élaborées en moi durant des années et que je considère comme justes. Je suis sûr d'avance que nombre de ces idées paraîtront erronées. J'ai eu beau donner tous mes efforts à l'étude du sujet, je n'ai pu le regarder que d'un seul côté.

« J'espère que mes idées, une fois exprimées, soulèveront des opinions contraires. Toutes les opinions trouveront un accueil cordial dans les pages de ma revue. J'ai peur seulement que ces opinions ne soient exprimées d'une façon agressive, que la discussion d'un sujet aussi important et aussi cher à tous qu'est l'instruction publique ne se transforme en des moqueries, des personnalités et en une polémique de journal. Je ne dirai pas que les moqueries et les blessures n'ont pas prise sur moi. Au contraire, j'avoue que j'en ai peur pour moi-même autant que pour mon œuvre. J'ai peur d'être entraîné dans une polémique d'un caractère personnel, au lieu de continuer un travail calme et persévérant dans l'œuvre entreprise.

« C'est à cause de cela que je demande à tous les adversaires futurs de mes opinions d'exprimer leurs pensées de telle manière que je puisse donner des explications et développer mes arguments là où le désaccord sera causé par une obscurité quelconque, et que je puisse céder là où le caractère erroné de mes opinions sera bien prouvé.

« Comte Léon Tolstoi. »

Chaque livraison comportait un ou deux articles théoriques, ensuite les comptes-rendus des écoles qui se trouvaient sous la direction de Léon Nikolaievitch, la bibliographie, le catalogue des bibliothèques des écoles, les comptes-rendus des dons, et, dans les suppléments, des livres de lecture.

L'épigraphe de la Revue était l'aphorisme de Gœthe :

Glaubst zu schieben und wirst geschoben.

(Tu penses avancer et on te pousse en avant.)

Cette revue est, depuis longtemps, une rareté bibliographique.

Outre les articles qui ont été introduits dans les tomes XIII et XIV des Œuvres complètes, la revue contenait beaucoup de petites notes diverses, des descriptions, des comptes rendus d'un très grand intérêt pour les maîtres, tant au point de vue pratique que théorique.

Dans son article sur les méthodes de l'enseignement de la lecture et de l'écriture, L.-N. Tolstoï développe cette pensée : que savoir lire et écrire n'est pas le premier degré de l'instruction, mais un degré intermédiaire. Et si ce n'est pas le premier, alors ce n'est pas le principal !

« Si nous voulons trouver le premier degré de l'instruction, alors pourquoi devons-nous le chercher absolument dans la lecture et l'écriture et non beaucoup plus loin ? Pourquoi s'arrêter à l'un des innombrables moyens d'instruction et y voir l'alpha et l'omega de l'instruction, tandis que ce n'est

qu'une des conditions fortuites de l'instruction (1)? »

D'ailleurs la conception *instruction* ne concorde pas entièrement avec celle de savoir lire et écrire :

« Nous voyons des gens qui connaissent très bien tous les faits nécessaires à la science de l'agronomie et le grand nombre des rapports mutuels existant entre eux, et qui ne savent ni lire ni écrire. Ou nous voyons d'excellents chefs militaires, de bons marchands, des gérants, des inspecteurs de travaux, des contremaîtres, des artisans, des hommes tout simplement instruits par la vie, en avoir acquis beaucoup de connaissances et de bon sens, et qui ne savent ni lire ni écrire, tandis que nous voyons des gens qui savent lire et écrire et qui n'ont acquis au moyen de cet art aucune connaissance nouvelle (2). »

A propos des causes de la contradiction entre les besoins vitaux du peuple et l'art de lire et d'écrire, que lui imposent les intellectuels, Tolstoï indique la marche historique du développement des écoles :

« Les premières écoles fondées ne furent pas des écoles primaires, mais des écoles supérieures...

« ... La lecture et l'écriture forment le dernier degré d'instruction dans cette hiérarchie organisée des institutions, ou le premier degré de l'autre extrémité; c'est pourquoi l'école inférieure ne doit

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï, P.-V. Stock, éditeur. *Sur les méthodes d'enseignement de la lecture et de l'écriture*, tome XIII, p. 49.

(2) *Ib.*, pp. 47-48.

répondre qu'aux besoins imposés par l'école supérieure.

« Mais il y a un autre point de vue duquel l'école populaire se présente comme une institution indépendante n'étant pas obligée de subir les défauts de l'instruction supérieure, mais ayant son but indépendant : l'instruction du peuple (1). »

L'école existe dans le peuple comme l'atelier et satisfait un besoin limité. La lecture et l'écriture ce n'est donc pour lui qu'une sorte d'art ou de métier.

Après avoir expliqué ce sens de la lecture et de l'écriture et indiqué la place de cet art dans la vie du peuple, Léon Nikolaievitch passe à l'examen des diverses méthodes d'enseignement de la lecture et de l'écriture.

Il examine successivement les défauts de la vieille méthode *Bouki-az-ba*, les méthodes des voyelles et les méthodes phonétiques, s'arrêtant ensuite à la ridicule et pédantesque méthode allemande *Lautieranschauungsunterrichtsmethode*, et il tire cette conclusion que toutes les méthodes sont bonnes et toutes mauvaises, que l'art et l'habileté du maître c'est le principal dans toute méthode. Et enfin il adresse aux maîtres les conseils suivants :

« Chaque maître doit connaître à fond et contrôler par l'expérience la méthode élaborée par le peuple. Il doit tâcher d'apprendre le plus grand nombre de

(1) *Ib.*, p. 52.

méthodes, en les prenant comme moyens auxiliaires. Considérant chaque difficulté de l'élève comme un défaut de son enseignement, il doit tâcher de développer en soi la capacité d'inventer de nouvelles méthodes.

« Chaque maître doit savoir que chaque nouvelle méthode inventée n'est qu'un degré sur lequel il faudra se placer pour aller plus loin. Il doit savoir que, s'il ne le fait pas lui-même, alors un autre, en s'appropriant cette méthode et se basant sur elle, ira plus loin, et, puisque l'enseignement est un art, alors la fin et la perfection sont inaccessibles et le développement et le perfectionnement infinis (1). »

Avec encore plus de détails et de clarté, Léon Nikolaievitch développe ses conceptions pédagogiques dans son article : « L'éducation et la culture. »

Avant tout, Tolstoï constate le fait de la confusion de ces deux conceptions chez la plupart des pédagogues russes et européens. Et ensuite il tâche d'établir la différence qui existe entre elles, en définissant chacun des trois principaux termes pédagogiques : instruction, éducation, culture.

« La culture, au sens large, c'est, selon nous, la totalité de toutes les influences qui développent l'homme et lui donnent une contemplation du monde plus large et des idées toutes nouvelles. Les jeux, les contraintes, les punitions infligées par les parents, les livres, le travail, l'étude obligatoire et

(1) *Ib.*, p. 78.

libre, les arts, les sciences, la vie, tout cela instruit, cultive...

... « L'éducation c'est l'influence obligatoire, forcée, d'une personne sur une autre, dans le but de former un homme tel qu'il lui semblera bon...

... « L'enseignement, c'est la transmission du savoir d'un homme à un autre. (On peut enseigner le jeu d'échecs, l'histoire, la cordonnerie.) L'étude, c'est une nuance de l'enseignement ; c'est l'influence d'un homme sur un autre, afin de forcer l'élève à adopter certaines habitudes physiques. (Apprendre à chanter, à raboter, à danser, à ramer, à déclamer.) L'enseignement et l'étude sont des moyens d'instruction quand ils sont libres, et des moyens d'éducation quand l'étude est forcée et quand l'enseignement est exclusif, c'est-à-dire quand on n'enseigne que les matières que le maître croit nécessaires (1). »

L'éducation est imposée, la culture est libre. Mais où est le droit qui permet cette contrainte?

« Le droit de donner l'éducation n'existe pas. Je ne le reconnais pas, et toute la génération qui s'élève et qui, partout et toujours, se révolte contre l'éducation forcée ne le reconnaît pas et ne le reconnaîtra jamais (2). »

Où sont les causes de cette contrainte que ne reconnaît pas l'humanité? A cette question, Tolstoï répond ainsi :

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock éditeur. *L'Education et la culture*, tome XIII, pp. 154-155.

(2) *Ib.*, p. 158.

« Si, durant des siècles, un phénomène aussi anormal que l'instruction et l'éducation forcées a pu exister, ses causes doivent être enracinées dans la nature humaine. Ses causes, je les vois :

« 1° Dans la famille;

« 2° Dans la religion;

« 3° Dans l'Etat;

« 4° Dans la société (au sens étroit du mot et, en outre, chez nous, dans le cercle des fonctionnaires et de la noblesse) (1). »

Sans justifier les trois premières causes de la contrainte, Tolstoï dit que toutes sont compréhensibles. Il est difficile d'empêcher les parents d'élever les enfants comme eux-mêmes l'ont été. Il est difficile au croyant de ne pas désirer que son enfant soit élevé dans la même foi. Enfin il est difficile d'exiger du gouvernement qu'il ne se prépare pas les fonctionnaires qui lui sont nécessaires.

Mais quel droit a la société privilégiée, libérale, d'élever à sa manière le peuple qui lui est étranger? On ne peut l'expliquer que par une erreur grossière égoïste. D'où provient donc cette erreur?

« ... Je pense que la cause c'est que nous n'entendons pas la voix de celui qui nous attaque. Nous ne l'entendons pas parce qu'il ne parle ni dans la presse, ni dans la chaire : c'est la voix puissante du peuple, et il faut l'écouter (2). »

Et Tolstoï se met à examiner les instruments de

(1) *Ib.*, p. 162.
(2) *Ib.*, p. 164.

cette éducation forcée, c'est-à-dire les établissements scolaires, depuis l'école la plus élémentaire jusqu'à l'école supérieure, et il n'y voit rien de consolant. Il critique surtout nos universités. Sans nier, en principe, l'instruction universitaire, Tolstoï dit :

« ... On comprend l'Université comme une institution qui correspond à son nom et à son idée fondamentale : la réunion d'hommes dans un but d'instruction mutuelle.

« Telle université qui nous est inconnue existe en divers endroits de la Russie. Dans les universités elles-mêmes, dans les cercles des étudiants, plusieurs d'entre eux se réunissent, lisent, causent, et enfin, décident de quelle façon il leur faut se réunir et causer entre eux. Voilà la vraie université. Et nos universités, malgré tous les racontars sur le soi-disant libéralisme de leur institution, sont des établissements qui ne se distinguent par rien de l'organisation des pensionnats de jeunes filles et du collège militaire (1). »

« Outre l'absence de liberté, d'originalité, un des défauts principaux de nos universités, c'est leur détachement de la vie.

« Regardez comment un fils de paysans s'habitue à diriger la maison ; le fils d'un sacristain, en lisant dans le chœur, à être chantre ; le fils d'un éleveur kirguis, à être éleveur. Dès leur bas âge ils se mettent en rapport direct avec la vie, la nature et les

(1) *Ib.*, p. 180.

hommes. Dès la jeunesse ils apprennent en travaillant et garantis du côté matériel de la vie, c'est-à-dire sûrs du morceau de pain, du vêtement et du gîte. Et regardez un étudiant détaché de la maison, de la famille, abandonné dans une ville étrangère, remplie de tentations pour son âge, sans moyens d'existence (parce que les parents donnent l'argent seulement pour le nécessaire et que cet argent est dépensé pour le plaisir), dans le cercle des camarades dont la société ne fait qu'augmenter ses défauts, sans guide, sans but, détaché du milieu ancien sans s'incorporer au milieu nouveau.

« Voilà, à de rares exceptions près, quelle est la situation des étudiants. De ce milieu sortent ou des fonctionnaires, bons seulement pour le gouvernement, ou des professeurs-fonctionnaires, ou des littérateurs-fonctionnaires, utiles seulement à la société, ou des hommes arrachés sans aucun but à leur ancien milieu, leur jeunesse gâtée, et qui ne trouvent pas de place dans la vie, ce qu'on appelle chez nous les hommes à *l'instruction universitaire*, des hommes développés, c'est-à-dire des libéraux irritables, maladifs. L'université est notre premier et principal établissement d'éducation. Elle s'approprie en premier lieu les droits d'éducation, et la première, d'après les résultats qu'elle atteint, elle prouve l'illégitimité et l'impossibilité de l'éducation. Ce n'est qu'au point de vue social qu'on peut justifier les résultats de l'éducation universitaire. L'université prépare non des hommes dont l'huma-

nité a besoin, mais des hommes dont a besoin la société dépravée (1). »

A la question ainsi posée, Tolstoï prévoit l'objection timide des hommes qui ont peur du changement, et il répond lui-même à cette objection, puis conclut ainsi son article :

« ... Mais que devons-nous faire? N'y aura-t-il plus d'écoles dans les villes, plus de lycées, plus de classes d'histoire du droit romain ? Que deviendra l'humanité? objecte-t-on. Oui, cela n'existera pas si les élèves n'en ont pas besoin et si nous ne pouvons le rendre intéressant.

« Mais les enfants ne savent pas toujours ce qu'il leur faut, ils se trompent..., etc...

« Je n'entre pas dans une pareille discussion qui nous amènerait à la question : la nature humaine a-t-elle raison devant le jugement de l'homme? etc.

« Je ne le sais pas et ne me place pas sur ce terrain. Je dis seulement que si nous ne pouvons savoir ce qu'il nous faut apprendre, alors ne m'empêchez pas d'apprendre par force aux enfants russes la langue française, la généalogie du moyen âge, et l'art de voler. Je prouverai tout comme vous. « Alors il n'y aura pas de lycées, ni de latin ! que ferons-nous donc? » entends-je de nouveau.

« N'ayez pas peur, il y aura le latin et la rhétorique ; ils existeront encore des centaines d'années, du fait seul que la potion est achetée et qu'il faut boire (comme disait un malade). C'est à peine

(1) *Ib.*, pp. 192-193.

dans cent ans, la pensée que j'exprime maintenant, peut-être d'une façon peu claire, malhabile, peu convaincante, deviendra un lieu commun. C'est à peine si, dans cent ans, auront vécu les établissements existants : écoles, lycées, universités, cependant qu'apparaîtront les institutions qui se formeront librement et auront pour base la liberté de la génération à instruire (1). »

Naturellement des idées aussi *hardies* ne pouvaient être acceptées des pédagogues qui, aux années soixante, guidaient en Russie l'instruction du peuple et la société.

La *science* offensée ne daigna même pas leur opposer d'objections sérieuses. Dans le *Recueil de la littérature critique sur Tolstoï*, de M. Zélinsky, composé avec beaucoup de soin, nous ne trouvons que deux articles sérieux consacrés à la revue *Iasnaia Poliana* et à l'école d'Iasnaia Poliana, et qui parurent dans le *Sovremennik*, en 1862 (2).

A l'un de ces articles, de M. E. Markov, Tolstoï répondit, dans sa revue, par l'article : *le Progrès et la définition de l'instruction.*

L'objection principale de Markov, résumée à la fin de son article, c'est que lui, Markov, reconnaît à la société le droit de contrainte pédagogique et, par conséquent, nie l'instruction libre. Ensuite il

(1) *Ib.*, pp. 211-212.

2) Ce n'est que dans les années soixante-dix et quatre-vingt, lors renouvellement de l'activité pédagogique de Tolstoï, qu'on a commencé à en parler, et la discussion sur ses théories continue jusà présent. P. B.

trouve très satisfaisants les systèmes pédagogiques contemporains. Quant à la pratique de l'école d'Iasnaia Poliana il en est enthousiasmé, et la trouve en contradiction avec les théories de son fondateur L.-N. Tolstoï.

Tolstoï, dans sa réponse à Markov, où il répète et commente ce qu'il a déjà dit dans de précédents articles, arrive à cette conclusion que son désaccord principal avec Markov tient à ce que Markov croit au progrès, tandis que lui n'a pas cette foi.

Et, expliquant sa négation du progrès, il dit :

« Dans toute l'humanité, de temps immémorial, on constate le progrès, dit l'historien qui croit au progrès, et il tâche de prouver cette proposition en comparant, par exemple, l'Angleterre de 1685 à l'Angleterre actuelle. Mais, si même on comparait la Russie, la France et l'Italie contemporaines avec le Rome antique, la Grèce, Carthage, si l'on pouvait prouver que le bien-être des peuples nouveaux est plus grand que celui des peuples anciens, je n'en serais pas moins frappé de ce phénomène incompréhensible. On tire une loi générale pour toute l'humanité de la comparaison d'une petite partie de l'humanité, en Europe, dans son passé et son présent. Le progrès est la loi générale de l'humanité, disent-ils, seulement cela ne s'applique pas à l'Asie, à l'Afrique, à l'Amérique, à l'Australie, c'est-à-dire à un milliard d'hommes.

« Nous avons observé la loi du progrès dans le grand-duché de Hohenzollern-Sigmaringen, qui a

trois mille hommes; nous connaissons la Chine qui a deux cent millions d'hommes et qui nie toute notre théorie du progrès, et nous ne doutons pas un moment que le progrès ne soit la loi générale de toute l'humanité, et que nous qui croyons au progrès n'ayons raison et que ceux qui n'y croient pas aient tort, et, avec des canons et des fusils, nous allons inculquer aux Chinois l'idée du progrès. Et cependant, le bon sens me dit que si la plus grande partie de l'humanité, tout ce qu'on appelle l'Orient, ne reconnaît pas la loi du progrès, mais au contraire la nie, cette loi n'existe pas pour toute l'humanité, seule une partie de l'humanité a foi en elle. Moi, comme tous ceux qui sont affranchis de l'idée du progrès, je ne vois qu'une seule chose : que l'humanité vit, que les souvenirs du passé s'accumulent aussi bien qu'ils disparaissent, que les travaux du passé souvent servent de bases aux travaux du présent et souvent sont un obstacle pour eux, que le bien-être des hommes tantôt augmente dans un endroit, dans une couche et dans un sens, tantôt diminue, que, quelque désirable que ce soit, je ne puis trouver aucune loi générale dans la vie de l'humanité et que subordonner l'histoire à l'idée du progrès c'est aussi facile que de la soumettre à n'importe quelle idée ou fantaisie historique.

« Je dirai plus. Je ne vois aucune nécessité de rechercher les lois générales de l'histoire; j'ajoute que c'est l'impossible. La loi générale éternelle est écrite en l'âme de chacun. La loi du progrès ou du

perfectionnement est écrite dans l'âme de chaque homme et ce n'est que par erreur qu'elle est transportée dans l'histoire. En restant personnelle, cette loi est fertile et accessible à chacun, transportée dans l'histoire elle devient un bavardage oisif, vide, qui conduit à la justification de chaque insanité et du fatalisme. En général, le progrès, dans toute l'humanité, c'est un fait non prouvé et qui n'existe pour aucun des peuples d'Orient. C'est pourquoi, dire que le progrès est la loi de l'humanité, c'est aussi déraisonnable que de dire que tous les hommes sont blonds, sauf les bruns (1). »

Les idées exposées dans cette citation sont développées par Léon Nikolaievitch dans son article. Mais ce serait sortir un peu du cadre de notre analyse que nous terminerons en mentionnant encore un article : *le Projet d'un plan général pour l'organisation des écoles populaires*, qui présente la critique spirituelle et l'examen rapide d'une nouvelle loi sur les écoles, promulguée en 1862.

Les critiques générales de Tolstoï peuvent se résumer ainsi : 1° A la base de ce projet de loi est placé le système américain : impôts scolaires, avec lesquels le gouvernement entre tient les écoles. Mais ce qui est bien en république démocratique peut devenir très mauvais dans un pays despotique où

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. Edition P.-V. [illegible] k. *Le Progrès et la définition de l'instruction*, tome XIII, pp. 2[illegible] [illegible]).

la loi qui exprime la « volonté du peuple » se transforme en contrainte grossière sur lui ;

2° Ce projet est inapplicable, car ses auteurs ignorent complètement la vie du peuple russe;

3° La réglementation de l'instruction du peuple établie dans ce projet mettra un frein à l'instruction libre du peuple qui existe déjà et se répand.

En terminant cette revue rapide des opinions pédagogiques de Tolstoï, nous nous permettons de donner notre conclusion tout à fait contraire à celle de M. Markov, à savoir que la pratique à l'école d'Iasnaia Poliana n'était nullement en contradiction avec les idées pédagogiques de Tolstoï ; elle n'a été que leur application directe, et a obtenu un succès sans précédent.

Cette application pratique ayant été décrite par Léon Nikolaievitch lui-même, nous ferons entrer cette description parmi les matériaux autobiographiques.

CHAPITRE III

LA PRATIQUE DE L'ÉCOLE D'IASNAIA POLIANA

Dans ses articles pédagogiques, de caractère pratique, L.-N. Tolstoï décrit quelques moments de la vie scolaire auxquels il prit une part sincère et ardente, non en sévère pédagogue qui exige qu'on lui obéisse, mais comme un grand enfant qui vit les mêmes joies et les mêmes douleurs que ses compagnons de classe, qui leur donne toute son âme et partage avec eux toutes les richesses de son cœur et de son esprit.

Si l'on rapproche l'un de l'autre ces quelques moments qu'il a dépeints, alors la gigantesque personne du génial pédagogue se dresse devant nous dans toute sa grandeur.

1° *La promenade du soir.*

« ... Le temps n'était pas froid. C'était une nuit d'hiver, sans lune, au ciel nuageux. Nous nous arrêtâmes au carrefour. Des enfants, des aînés, qui depuis trois ans viennent à notre école, m'entourèrent et me prièrent de les accompagner encore un peu. Les petits, nous ayant vus, descendaient la côte en

faisant des glissades, se dirigeant vers leurs demeures : les cadets avaient commencé leurs classes avec le nouveau maître et, par conséquent, entre eux et moi il n'y avait pas cette confiance qui existait entre moi et les aînés.

— « Eh bien ! Allons dans le bois » (un petit bois à deux cents pas de la maison), me dit l'un d'eux. C'était Fedka, un garçon de dix ans, une nature tendre, poétique et hardie, qui le demandait le plus fort. Le danger semble être pour lui la condition essentielle du plaisir....

« Il savait qu'il y avait des loups dans le bois, c'est pourquoi il voulait y aller. Les autres l'appuyèrent, et à quatre nous y partîmes. Un garçon de douze ans, très fort, physiquement et moralement, Siomka, qui avait reçu le sobriquet de Vavilo, passait devant et interpellait quelqu'un en criant d'une voix aiguë. Pronka, un enfant délicat, doux, très doué, d'une famille très pauvre, qui était maladif, surtout par manque de nourriture, marchait à côté de moi. Fedka était entre moi et Siomka et parlait tout le temps, d'une voix particulièrement douce : tantôt racontant comment, pendant l'été, il avait gardé les chevaux, tantôt, disant qu'il n'y a rien d'effrayant, ou interrogeant : — « — Et si quelqu'un bondit ? » et il exigeait de moi une réponse. Nous n'entrâmes point en plein bois, c'eût été trop sinistre. Mais même à la lisière du bois il faisait sombre, le sentier se voyait à peine, les feux du village disparaissaient.

« Siomka s'arrêta et se mit à écouter : — « Attention les enfants ! Qu'est-ce qu'il y a ? » dit-il tout à coup. Nous nous tûmes. Nous n'entendîmes rien, cependant notre crainte augmenta. — « Eh bien ! que ferons-nous s'il bondit et court après nous ? » demanda Fedka. Nous nous mîmes à parler des brigands du Caucase. Ils se rappelèrent l'histoire du Caucase que je leur avais racontée longtemps auparavant, et, de nouveau, je me mis à leur parler des Abreks, des Cosaques, d'Hadji-Mourad.

« Siomka marchait en avant, il écartait largement ses grandes bottes et balançait son large dos. Pronka voulait aller à côté de moi, mais Fedka le poussa de côté, et Pronka qui, vu sa pauvreté, se soumettait toujours à tout le monde, aux passages les plus intéressants seulement, courait de mon côté, s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux.

« Quiconque a observé les enfants de paysans a remarqué qu'ils ne sont pas habitués aux caresses, aux paroles tendres et qu'ils les détestent.

« C'est pourquoi je fus particulièrement frappé quand Fedka, qui marchait à côté de moi, au passage le plus saisissant du récit, tout à coup, frôla sa manche contre ma main, puis me saisit deux doigts et ensuite ne les lâcha pas. Dès que je me taisais, Fedka me priait de continuer, si instamment et d'une voix si émue, qu'il était impossible de pas accéder à son désir.

— « Hé ! toi ! ne te fourre pas sous les pieds

dit-il une fois avec colère à Pronka, qui courait en avant. Il était excité jusqu'à la cruauté. Il se sentait si bien, en me tenant par les doigts, que personne ne devait oser rompre son plaisir. — « Hé bien! Encore, encore! Voilà, c'est bien! » Nous avions traversé le bois et nous nous trouvions à l'autre extrémité du village. Nous marchions en silence, enfonçant de temps en temps nos pieds dans le sentier mal battu.

« L'obscurité blanche nous paraissait vaciller devant nos yeux. Les nuages étaient si bas qu'il semblait qu'on les poussait sur nous. On ne voyait point de feux dans ce *blanc* où résonnait le bruit de nos pas dans la neige. Le vent tourbillonnait sur la cime des trembles. J'achevai mon récit sur ce fait que l'Abrek entouré se mit à chanter, et ensuite se jeta de lui-même sur le poignard. Tous se turent.

— « Pourquoi a-t-il chanté quand on l'a entouré? » demanda Siomka.

— « Mais on t'a donc dit qu'il s'apprêtait à mourir?» répondit tristement Fedka.

— « Je crois que c'est la prière qu'il a chantée! » ajouta Pronka. Tous y consentirent.

« Nous nous arrêtâmes près d'un bouquet d'arbres derrière les enclos, à l'entrée même du village. Siomka avait ramassé un bâton couvert de neige ; il en frappa le tronc d'un tilleul. Le givre tomba d branches sur nos bonnets et des sons éclatèrent is ment dans la forêt.

« Léon Nikolaievitch, dit Fedka, pourquoi

apprend-on à chanter ? Souvent je me demande pourquoi l'on chante »...

« Ce m'est étrange de me rappeler ce que nous avons dit alors. Mais il me semble que nous avons dit tout ce qu'on peut dire de l'utile, du beau et du bien (1). »

Celui qui écrit ces lignes, comme Fedka qui, enthousiasmé, tenait le doigt de Tolstoï, a eu le rare bonheur de se promener plusieurs fois avec Tolstoï, dans ce même petit bois. En l'écoutant parler, j'ai éprouvé des sentiments qu'on ne peut mieux exprimer que par les paroles de Fedka : « Eh bien, encore, encore, voilà, c'est bien ! »

2° *La narration.*

« Une fois, l'hiver dernier, après le dîner, je lus longtemps le livre de Snéguirev (Recueil de proverbes russes), et, le livre à la main, je me rendis à l'école. C'était la classe de langue russe.

« — Eh bien ! Faites une narration sur un proverbe, dis-je.

« Les meilleurs élèves, Fedka, Siomka et les autres dressèrent l'oreille.

« — Comment sur un proverbe? Qu'est-ce que cela veut dire? Dites-le nous ? » plurent les questions.

« J'ouvris le livre et tombai sur le proverbe: *Il nourrit avec la cuiller et pique les yeux avec le manche.*

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï, éditeur P.-V Sto : *L'Ecole de Iasnaïa Poliana en novembre et décembre*, tome X II, pp. 341, 345, 347.

« — Eh bien! dis-je, imagine-toi qu'un paysan recueille un mendiant dans sa maison et ensuite lui reproche le bien qu'il lui fait ; on dira qu'il nourrit avec la cuiller et pique les yeux avec le manche.

« — Mais, comment écrire cela? me dirent Fedka et tous les autres qui avaient dressé l'oreille. Et immédiatement convaincus que ce n'était point de leur force, ils reprirent le devoir commencé.

« — Ecris-toi même, me dit l'un.

« Tous étant à leur besogne, je pris la plume, l'encrier et me mis à écrire.

— « Eh bien! dis-je, à qui écrira le mieux; je compose avec vous.

« Je commençai la nouvelle publiée dans le n° 4 d'*Iasnaïa Poliana*, et j'écrivis la première page. Toute personne non prévenue, ayant le sentiment de l'art et la connaissance du peuple, en lisant cette première page écrite par moi et les suivantes écrites par les élèves eux-mêmes, distinguera cette première page « comme une mouche dans du lait », tant elle est fausse, artificielle et mal écrite. Je noterai que dans sa forme première elle était encore plus mauvaise; elle a été beaucoup corrigée grâce aux indications des élèves.

« Fedka penché sur son cahier me regardait; ses yeux rencontrèrent les miens; il les cligna en souriant et dis : — « Ecris, écris, je te montrerai. » Evidemment cela l'intéressait de voir un grand composer aussi. Dès qu'il eut terminé son devoir, lus mal et plus vite qu'à l'ordinaire, il s'accrocha

au dossier de ma chaise et se mit à lire par-dessus mon épaule. Il me fut impossible de continuer : d'autres s'approchaient de nous, et je leur lus à haute voix ce que j'avais écrit. Cela ne leur plut point, personne ne me loua, et, pour calmer mon amour-propre d'auteur, je me mis à leur narrer le plan de la suite. A mesure que je racontais je me laissais entraîner. Je me corrigeais ; et ils commencèrent à me souffler. L'un disait que le vieux devait être un sorcier ; un autre disait : « — Non, pas ça, qu'il soit tout simplement un soldat. » — « Non, ce sera mieux s'il le vole. » — « Non, ce ne sera pas conforme au proverbe », etc..., disaient-ils.

« Tous étaient très intéressés. Evidemment c'était nouveau et amusant pour eux d'assister au procédé de la composition, d'y participer. La plupart de leurs raisonnements étaient exacts et sûrs, tant dans la construction de la nouvelle que dans les détails et la caractéristique des personnages. Presque tous prenaient part à la composition, mais dès le commencement deux se distinguaient surtout : le positif Siomka, par un art remarquable de la description, et Fedka, par la sûreté de la représentation poétique et surtout par la rapidité de l'image. Leurs exigences étaient à un tel point réfléchies et définies que, plusieurs fois, je me mis à discuter avec eux et dus céder. J'avais dans la tête les exigences de la régularité de la construction, de l'exactitude du rapport entre l'idée du proverbe et la nouvelle, eux, au contraire, savaient les exigences de la vérité

artistique. Je voulais, par exemple, que le paysan qui avait accueilli le vieux dans sa maison se repentît lui-même de sa bonne action; eux trouvaient cela impossible et ils créèrent une méchante femme. Je dis :

« — D'abord le paysan a eu pitié du vieux, ensuite il a regretté le pain. » Fedka répondit que ce n'était pas bien. — « D'abord il n'a pas obéi à sa femme, et après il ne voulait plus se soumettre. »

« — Mais quel homme est-il selon toi ? demandai-je.

« — Lui? Comme l'oncle Timothée, répondit Fedka en souriant; une petite barbiche, il va à l'église et élève des abeilles.

« — Il est bon, mais têtu? demandai-je.

« — Oui, répondit Fedka, il n'obéira pas à la femme.

« Arrivés au passage où l'on amène le vieux dans l'izba, le travail devint très animé.

« Ici, évidemment pour la première fois, ils sentaient le charme de l'impression par la parole d'un détail artistique.

« Sous ce rapport surtout se distinguait Siomka : les détails les plus sûrs se succédaient. Le seul reproche qu'on pouvait lui faire c'est que ces détails restaient le présent, sans lien avec la marche générale de la nouvelle. Je ne pouvais pas écrire et leur demandai d'attendre et de ne pas oublier ce qui avait été dit. Siomka semblait voir et dépeindre ce qui se trouvait devant ses yeux : les *lapti* gelés,

la boue qui en découlait quand ils dégelaient, la pâte en laquelle ils se transformèrent quand la femme les eut jetés dans le poële.

« Fedka, au contraire, voyait seulement les détails qui provoquaient en lui le sentiment avec lequel il envisageait certain personnage. Fedka voyait la neige se glisser dans les bandelettes du vieillard, l'expression de pitié avec laquelle le paysan disait : « Seigneur Dieu! Comme il a marché! » Fedka représenta même comment le paysan prononçait ces paroles, en écartant les bras et hochant la tête. Il voyait à travers les guenilles, le manteau ceinturé, la chemise déchirée et, au-dessous, le corps maigre, mouillé par la neige fondue. Il inventa la femme qui, sur l'ordre de son mari, tout en grognant, lui ôtait ses *lapti*, et les gémissements plaintifs du vieux qui, entre les dents, disait : « Plus doucement, petite mère, j'ai là des plaies. »

« Siomka avait surtout besoin d'images objectives : les lapti, le manteau, le vieillard, la femme, presque sans lien entre eux. Fedka avait besoin de provoquer les sentiments de pitié dont lui-même était pénétré.

« Il devançait le récit, et disait ce qu'on donnait à manger au vieux, comment il tombait de son banc pendant la nuit ; comment, après, dans les champs, il apprenait à lire et à écrire à un garçon, de sorte que j'étais obligé de lui demander de n pas aller si vite et de ne pas oublier ce qu'il avai dit.

« Ses yeux brillaient, presque pleins de larmes, ses petites mains maigres, noires, s'agitaient nerveusement; il s'irritait contre moi et me demandait sans cesse: — « As-tu écrit, as-tu écrit? » Il se conduisait despotiquement envers tous les autres; il voulait être le seul à parler, et ne pas parler comme on raconte, mais comme on écrit, c'est-à-dire joindre artistement par la parole les images au sentiment. Par exemple il ne permettait point de changer de place les mots. Avait-il dit :

« *Mes jambes ont des plaies*, alors il ne permettait pas de mettre: *J'ai des plaies aux jambes*. Son âme, pendant ce temps, attendrie et irritée par la pitié, c'est-à-dire par l'amour, enveloppait chaque image dans la forme artistique et repoussait tout ce qui ne correspondait pas à l'idée de la beauté éternelle et de l'harmonie. Aussitôt que Siomka se laissait entraîner par l'exposé de détails disproportionnés, sur les moutons de l'étable, etc., Fedka se fâchait et disait :

« — Va-t'en ! Tu arranges déjà !

« Je n'avais qu'à faire une allusion, par exemple, à l'attitude du paysan quand sa femme court chez son beau-frère, et aussitôt, dans l'imagination de Fedka, apparaissaient les moutons à l'étable, les soupirs du vieillard, le délire du petit enfant Serge. Si je faisais allusion à un tableau artificiel et faux, aussitôt, en se fâchant, il disait qu'il ne fallait pas cela. Je proposai, par exemple, de décrire le paysan. Il y consentit. Mais à ma proposition de

décrire ce que pense le paysan quand sa femme part chez son beau-frère, aussitôt il imagina cette réflexion : « Si tu avais affaire au défunt Savoska, il te les tirerait tes tresses ! » Et il prononça cette phrase d'un ton si fatigué, avec tant de sérieux, de calme et, en même temps de bonne humeur, en appuyant la tête sur son bras, que les enfants pouffèrent de rire. La qualité principale de chaque art : le sentiment de la mesure, était développée en lui extraordinairement. Il était choqué de chaque détail superflu soufflé par quelqu'un des gamins. Il se montrait si despote, et il en avait le droit, dans la construction de la nouvelle, que bientôt les gamins partirent chez eux, et il resta seul avec Siomka, qui ne lui en cédait pas, bien qu'il composât d'une autre façon.

« Nous travaillâmes de sept heures à onze heures. Ils ne sentaient ni la faim ni la fatigue et se fâchaient après moi quand je cessais d'écrire. Ils se mirent à écrire à tour de rôle, mais bientôt ils s'arrêtèrent ; cela ne marchait pas. A ce moment, Fedka me demanda mon nom. Nous rîmes de ce qu'il ne le sût pas.

« — Je sais, dit-il, comment vous vous appelez, mais je ne sais pas comment on nomme votre maison. Voilà chez nous, il y a des Fokanitchev, des Ziabrev, des Ermiline...

« Je lui répondis.

« — Est-ce que nous le publierons ? demanda-t-il.

« — Oui.

« — Alors, il faut imprimer : l'œuvre de Makharov, Morosov et Tolstoï ?

« Longtemps il fut ému et ne put s'endormir.

« Et je ne puis rendre le sentiment d'émotion, de joie, de crainte, et presque de remords que j'éprouvai cette soirée-là.

« Je sentais que, depuis ce jour, pour lui s'ouvrait un monde nouveau, monde de plaisirs et de souffrances : le monde de l'art. Il me semblait avoir surpris ce que personne n'a le droit de voir : la naissance de la fleur mystérieuse de la poésie. Je ressentais de la crainte et de la joie comme le chercheur de trésor qui aurait vu la fleur de fougère (1). J'éprouvais de la joie, parce que tout d'un coup, tout à fait à l'improviste, se découvrait à moi cette pierre philosophale que je cherchais en vain depuis deux années : l'art d'apprendre à exprimer ses pensées. Je ressentais de la crainte, parce que cet art provoquait de nouvelles exigences, un monde entier de désirs étrangers au milieu dans lequel, comme il m'avait semblé au premier abord, vivaient les élèves. On ne pouvait se tromper : ce n'était pas le hasard, mais la création consciente (2). »

(1) Cette expression provient d'une légende populaire russe qui dit que, pour découvrir un trésor enfoui, il faut trouver une fleur de fougère qui ne fleurit qu'une seule fois par an, la nuit de la Saint-Jean, et dont la floraison est gardée par toutes sortes de puissances diaboliques. N. T.

(2) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock, éditeur. *Qui doit enseigner l'art littéraire et à qui ?* Tome XIII, p. 271-278.

« ... Je cessai la leçon parce que j'étais trop ému.

« — Qu'avez-vous? Vous êtes très pâle. Probablement vous vous portez mal? me demanda mon camarade. En effet, je n'ai éprouvé que deux ou trois fois dans ma vie une impression aussi forte que celle ressentie ce soir-là, et, pendant longtemps, je ne pus me rendre compte de ce que j'avais éprouvé. Il me semblait vaguement avoir, comme un criminel, guetté derrière une ruche de verre le travail des abeilles caché aux regards des mortels. Il me semblait avoir dépravé l'âme pure, primitive, d'un enfant de paysan. Je sentais vaguement le remords d'un sacrilège quelconque.

« Et, en même temps, j'éprouvais la joie que doit éprouver l'homme qui a vu ce que personne n'a jamais vu avant lui (1). »

3° *La première leçon d'histoire.*

« Mon intention était d'expliquer en quoi la Russie se distingue des autres pays : les frontières, les caractères de l'Etat, de parler du règne actuel, de dire quand et dans quelles circonstances l'empereur monta sur le trône.

« LE MAÎTRE. — Où vivons-nous? Dans quel pays?

« UN ÉLÈVE. — A Iasnaïa Poliana.

« UN AUTRE ÉLÈVE. — Dans les champs.

« LE MAÎTRE. — Non, pas ça. Dans quel pays se trouve Iasnaïa Poliana et toute la province de Toula?

(1) *Ib.*, pp. 281-282.

« Un élève. — La province de Toula est à dix-sept *verstes* de nous. Où elle se trouve? La province, c'est la province (1).

« Le maître. — Non, vous parlez du chef-lieu, mais la province, c'est tout autre chose. Eh bien, que me direz-vous de la terre que vous habitez?

« Un élève, *qui a déjà étudié la géographie.* — La terre est ronde comme une boule.

« En les questionnant sur l'endroit où habitait auparavant un Allemand qu'ils connaissaient, en disant que si l'on marche toujours droit devant soi, on arrive au point d'où l'on est parti, les élèves furent amenés à répondre qu'ils vivaient en Russie. Cependant, à la question : « Si l'on marche toujours devant soi, où arrive-t-on? » quelques élèves répondirent, les uns : « On n'arrive nulle part »; les autres : « On arrive au bout du monde. »

« Le maître, *répétant la réponse de l'élève.* — Tu dis qu'on arrivera dans un autre pays. Quand donc finira la Russie et commenceront les autres pays?

« L'élève. — Quand nous rencontrerons des Allemands.

« Le maître. — Eh bien! Si à Toula tu rencontres un Allemand que tu connais, diras-tu que c'est le pays des Allemands?

« L'élève. — Non, ce sera quand on ne rencontrera que des Allemands.

(1) L'obscurité de cette réponse est due à ce que le mot « province », en russe, signifie en même temps une certaine partie de territoire et le chef-lieu de cette partie de territoire. N. T.

« Le maître. — Mais, en Russie aussi, il y a des provinces où il n'y a que des Allemands. Par exemple, Ivan Fomitch est de là, et cependant ces provinces, c'est la Russie. Pourquoi cela? (*Silence.*) Parce qu'ils obéissent aux mêmes lois que les Russes.

« L'élève. — Comment, à la même loi (1)! Les Allemands ne vont pas à notre église et ne font pas le carême.

« Le maître. — Ce n'est pas de cette loi qu'il s'agit; ils obéissent au même roi.

« Siomka, *un élève sceptique.* — C'est étrange! Alors ils ont d'autres lois et obéissent au même roi!

« Le maître sent la nécessité d'expliquer ce que c'est que la loi et il demande ce que signifie : « Obéir à la loi, être sous la même loi. »

« Une élève, *fillette très indépendante qui parle vite et craintivement.* — Subir la loi, ça signifie *se marier* (2).

« Les élèves regardaient interrogativement le maître. Celui-ci commence à expliquer que la loi, c'est, par exemple, que si quelqu'un vole ou tue, on le met en prison et on le punit.

« Le sceptique Siomka. — Est-ce que cela n'existe pas chez les Allemands?

« Le maitre. — La loi, c'est encore qu'il y a chez

(1) Le mot « loi » est aussi employé dans la langue populaire pour désigner la religion. N. T.

(2) L'expression populaire : « subir les lois religieuses, » équivaut à « se marier ». N. T.

nous les gentilshommes, les paysans, les marchands, le clergé.

« Le sceptique Siomka. — Est-ce que là-bas cela n'existe pas ?

« Le maître. — Dans certains pays, cela existe; dans d'autres, non. Chez nous, c'est le roi russe; chez le peuple allemand, un autre roi, Allemand.

« Cette réponse satisfait tous les élèves, même le sceptique Siomka.

« Le maître, voyant la nécessité de passer à l'explication des classes, demande quelles classes les élèves connaissent. Ils se mettent à dire : « Les gentilshommes, les paysans, les prêtres, les soldats. » — « Et encore? » demande un élève. — « Les domestiques, les bourgeois, les chaudronniers. » Le maître interroge sur la différence de ces classes.

« Les élèves. — Les paysans labourent, les domestiques servent les maîtres, les marchands font le commerce, les soldats leur service, les chaudronniers font des samovars, les prêtres disent la messe, les gentilshommes ne font rien (1).

« La leçon dure deux heures. Le maître est persuadé que les enfants ont beaucoup retenu, et il continue de la sorte aux leçons suivantes. Et ce n'est que plus tard qu'il s'aperçoit que tous ces procédés n'étaient pas sûrs et que tout ce qu'il a fait n'a pas de sens (2). »

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. *L'École de Iasnaïa Poliana en novembre et décembre*, tome XIII, pp. 439-442.
(2) *Id.*, p. 445.

4° *La deuxième leçon d'histoire.*

« Cette classe est restée dans ma mémoire, je ne l'oublierai jamais. Depuis déjà longtemps nous avions promis aux enfants que nous leur raconterions l'histoire, moi en commençant par un bout, l'autre maître en commençant par le commencement, de façon à nous rencontrer.

« Les élèves du soir s'étaient installés en divers endroits de la classe. Je suis venu à la classe d'histoire de Russie. On parlait de Sviatoslav. Les élèves s'ennuyaient. Les fillettes, leur fichu sur la tête, comme toujours étaient assises côte à côte sur le banc le plus haut. L'une d'elles s'était endormie. Michka me poussa du coude : — « Regarde nos coucous, il y en a une qui dort. » Et en effet, elles avaient l'air de coucous. — « Raconte plutôt quelque chose en commençant par la fin », dit quelqu'un et tous se levèrent. Je m'assis et commençai à raconter. Comme toujours, les cris, les bousculades firent un vacarme de quelques minutes : les uns grimpaient sur la table, les autres se mettaient dessous, les autres sur les bancs, s'appuyant sur les coudes ou sur les genoux, puis tous se turent. Je commençai par Alexandre Ier, je leur parlai de la révolution française, des succès de Napoléon qui s'empara du pouvoir, et de la guerre qui se termina par la paix de Tilsitt. Dès que j'en vins à la Russie, de tous côtés se manifesta l'expression d'un intérêt t vif. — « Hein ! Il nous prendra aussi ? » — « Nc Alexandre lui fera voir... », dit quelqu'un q

savait quelque chose sur Alexandre. Mais j'étais forcé de les désenchanter; le moment n'était pas encore venu. Ils étaient très offensés qu'on eût voulu lui donner pour femme la sœur du tsar et qu'Alexandre lui eût parlé sur le pont comme à un égal: — « Attends ! » prononça Petka avec un grand geste menaçant. — « Eh bien ! raconte, raconte ! » Quand Alexandre refusa d'obéir, c'est-à-dire déclara la guerre à Napoléon, tous manifestèrent leur approbation. Quand Napoléon, menant après lui douze peuples, marche contre nous, soulevant les Allemands et la Pologne, tous halètent d'émotion.

« Mon camarade, un Allemand, se trouvait là. — « Hein ! vous aussi contre nous ! » lui dit Petka (le meilleur conteur). — « Eh bien ! tais-toi donc », lui crièrent les autres. La retraite de nos troupes faisait souffrir nos auditeurs; de tous côtés on demandait pourquoi, et ils insultaient Koutouzov et Barclay. — « Pas fameux, ton Koutouzov ! » — « Attends! » — « Quoi? Est-ce qu'il s'est rendu? »

« Quand j'arrivai à la bataille de Borodino et qu'à la fin je fus forcé d'avouer que nous n'avions pas vaincu, ils parurent navrés. Evidemment, je leur portais à tous un coup terrible. — « Tout de même si nous n'avons pas été vainqueurs, eux non plus ne l'ont pas été! » Quand Napoléon, arrivé à Moscou, tend les clefs et les hommages, un bruit s'élève r la nécessité de la résistance. L'incendie de oscou était naturellement approuvé. Enfin le

triomphe arriva : la retraite. — « Quand il sortit de Moscou, Koutouzov le poursuivit et commença à le battre », dis-je. — « A le rosser », me corrigea Fedka qui, tout rouge, était assis en face de moi et, d'émotion, tortillait ses doigts menus et noirs : c'était son habitude. Aussitôt toute la classe éclata d'un enthousiasme fébrile. Derrière, quelqu'un poussa un petit gamin et personne n'y fit attention. — « Ah ! ça c'est mieux ! » — « En voilà des clefs ! » etc. Et je continuai à raconter comment nous avions chassé les Français. Les élèves avaient de la peine à entendre que quelqu'un était arrivé en retard sur la Bérésina et avait laissé échapper les Français. Petka s'écria : — « Je l'aurais fusillé ! Pourquoi était-il en retard ! » Ensuite nous nous sommes apitoyés un peu sur les Français gelés, puis nous avons franchi la frontière, et les Allemands qui étaient contre nous sont devenus nos alliés. Quelqu'un se souvint de l'Allemand qui était dans la classe. — « Ah ! vous êtes comme ça ! Quand nous sommes faibles vous êtes contre nous et quand nous sommes forts vous êtes avec nous ! » Et, tout d'un coup, tous se levèrent et se mirent à conspuer l'Allemand, si fort qu'on l'entendait de la rue. Quand ils s'apaisèrent, je continuai à narrer comment nous avions accompagné Napoléon jusqu'à Paris et y avions replacé le vrai roi ; quel triomphe, quelles fêtes nous eûmes, et, seul, le venir de la guerre de Crimée gâta toute l'aff — « Attends ! Je serai grand et je leur montrera

Si, en ce moment, la redoute de Schévardine ou le mamelon de Malakhov eût été devant nous, nous l'eussions repris.

« Il était tard quand je terminai. D'habitude les enfants dorment déjà ; personne ne dormait, les « coucous » mêmes avaient des yeux brillants. Dès que je me levai, à mon grand étonnement, de dessous ma chaise sortit Taraska, à la fois animé et sérieux ; il me regarda. — « Comment te trouves-tu ici ? » — « Il y était depuis le commencement », dit quelqu'un. Il n'était point nécessaire de demander s'il avait compris. On le voyait à son visage. — « Eh bien, veux-tu répéter ? » demandai-je. — « Moi ! Je raconterai tout ! » — « Je raconterai tout à la maison. » — « Et moi aussi. » — « Vous ne continuerez plus ? » — « Non. » Et tous coururent dans l'escalier, tantôt se promettant de « faire voir » aux Français, tantôt blâmant l'Allemand, tantôt répétant comment Koutouzov l'avait rossé.

« — SIE HABEN GANZ RUSSISCH ERZÆHLT (Vous avez raconté en vrai Russe), me dit le soir l'Allemand qu'on avait conspué ; si vous entendiez comment l'on raconte cela chez nous. — Vous n'avez rien dit de la lutte des Allemands pour la liberté. SIE HABEN NICHTS GESAGT VON DEN DEUTSCHEN FREIHEITSKAMPFEN.

« J'étais d'accord avec lui que mon récit n'était s de l'histoire, mais un conte flattant le sentiment national.

« Ainsi cette tentative, *comme enseignement de*

[illegible] était encore moins heureuse que les précédentes [illegible] »

Ajoutons, pour compléter le tableau pédagogique, l'opinion de Léon Nikolaïevitch sur l'enseignement de la musique. Il résume ses conclusions en cinq points :

« De la petite expérience acquise par mon enseignement de la musique au peuple, je me suis convaincu des résultats suivants :

« 1° L'écriture des sons par les chiffres est le moyen le plus commode ;

« 2° L'enseignement de la mesure séparée des sons est le plus commode ;

« 3° Pour que l'enseignement de la musique soit fructueux et intéresse volontiers, il faut commencer par apprendre, non le savoir mais l'art de chanter et jouer. On peut enseigner aux demoiselles les exercices de Burgmüller, mais il est préférable de ne pas apprendre la musique aux enfants des paysans que de la leur apprendre mécaniquement ;

4° Rien n'est aussi nuisible dans l'enseignement de la musique que ce qui ressemble aux connaissances musicales : les chœurs aux examens, aux distributions de prix, à l'église ;

5° Le but de l'enseignement de la musique au peuple doit se borner à lui transmettre la connaissance des lois générales de la musique que nous possédons, mais non à lui transmettre ce goût faux qui s'est développé chez nous. »

(1) *Ib.*, pp. 447-451.

L'enseignement du dessin avait aussi une bonne place, mais Léon Nikolaieviteh ne s'en occupait pas lui-même, ne se sentant pas préparé à cette tâche. Elle était confiée à un de ses camarades.

Au printemps 1862, Tolstoï, fatigué par ses nombreuses occupations et comme arbitre territorial et comme maître d'école, se sentit très souffrant, il craignait même la phtisie et partit faire une cure de koumiss.

Au mois de mai, il partit pour la province de Samara, emmenant avec lui son domestique Alexis et deux écoliers.

De Moscou il écrivit à sa tante Tatiana Alexandrovna pour l'informer que tous étaient en bonne santé, et il lui donnait en même temps quelques conseils et explications concernant la direction de l'école.

Ils allèrent en chemin de fer jusqu'à Tver, et là prirent le bateau à vapeur pour descendre la Volga jusqu'à Samara.

Il est probable que, sur le bateau, Tolstoï était sous l'influence de cette impression joyeuse que ressent quiconque voyage sur la Volga. Le grand fleuve dans son débordement du printemps, le bruit cadencé du bateau, les merveilleuses nuits du printemps avec le ciel étoilé se reflétant dans le fleuve miroitant ; les feux des rives et des bateaux, la foule bigarrée des pèlerins, des Tatars, des moines et autres voyageurs qui, malgré la diversité des types, des classes, des nationalités, des religions

a un cachet particulier, très russe; les souvenirs du passé historique de ce fleuve et des pays qu'il arrose, tout cela remplit le voyageur de sentiments joyeux, attendris et provoque des pensées profondes.

C'est probablement ce qu'éprouvait Léon Nikolaievitch, car le 29 mai il inscrit dans son journal:

« Sur le bateau, il me semblait revenir à la vie et à la conscience. Je suis obsédé par l'idée de l'ineptie du progrès, avec un intelligent ou un sot, un vieillard ou un enfant, j'aborde le même sujet. »

En route, Léon Nikolaievitch s'arrêta à Kazan, chez son parent V.-I. Uchkov; puis, arrivé à Samara, il écrit à sa tante :

« 27 mai 1862.

« Aujourd'hui je quitte Samara et pars à cent trente verstes d'ici, à Karalik, du district de Nikolaievsk. Mon adresse à Samara : chez Uri Féodorovitch Samarine, pour L.-N. Tolstoï.

« J'ai fait un excellent voyage, le pays me plaît beaucoup. Je me porte beaucoup mieux, c'est-à-dire je tousse moins. Alexis et les enfants sont en vie et bien portants, ce que vous pouvez dire à leurs parents. Je vous prie, écrivez-moi ce que devient Serge ou qu'il m'écrive lui-même. A tous mes chers camarades le salut, et je leur demande de m'écrire ce qui se passe chez eux. V.-I. Uchktov est encore un fort gaillard. Aussitôt sur place j'écrirai plus en détail.

« Je baise vos mains. »

Et une fois arrivé il écrit :

« 28 juin 1862.

« Voilà déjà un mois que je suis sans nouvelles de vous et de la maison. Je vous prie, écrivez-moi de tous : 1° des parents ; 2° des étudiants, etc. Moi et Alexis avons engraissé, surtout lui ; et nous toussons peu, surtout lui. Nous vivons dans une roulotte. Le temps est beau. J'ai trouvé mon ami Stolipine, il est chef des cosaques à Ouralsk. Je suis allé chez lui et j'en ai ramené un copiste. Mais je dicte et écris peu. En buvant le koumiss, la paresse vous gagne. J'ai l'intention de partir d'ici dans deux semaines, et je pense être à la maison le jour de la saint Eloi. Dans ce trou, c'est l'incertitude qui me tourmente ainsi que la pensée que je vais être affreusement en retard pour l'édition de ma revue. Je baise vos mains. Je vous prie, écrivez-moi en détail sur Serge, Macha et les étudiants que je salue. Ci-joint la lettre des enfants à leurs parents. »

Pendant cette cure paisible de koumiss, dans les steppes de Bachkirie, un événement tout à fait inattendu arriva à l'école d'Iasnaïa Poliana.

Il est facile de comprendre que le fait de professer la liberté en paroles et en actes, à l'école d'Iasnaïa Poliana, devait être regardé comme une sorte de propagande criminelle. Et au cours de l'été 1862, des gendarmes y vinrent avec l'ordre de faire une perquisition.

Nous trouvons le récit détaillé de cet événement

dans les souvenirs d'Eugène Markov, publiés dans *le Messager de l'Europe.*

« Je ne puis, dit-il, ne pas citer ici un épisode très caractéristique et très peu connu, mais qui fait que Tolstoï renonça à ses occupations pédagogiques. Ses sympathies pour l'œuvre de l'émancipation des paysans lui faisaient sans doute exercer ses fonctions d'arbitre territorial d'une façon qui lui aliénait la plupart des propriétaires. Il recevait beaucoup de lettres avec des menaces de toutes sortes. On le menaçait de le frapper, de le tuer en duel ; on écrivait des délations contre lui. Comme un fait exprès, quand il commença l'édition de sa revue *Iasnaïa Poliana*, à Pétersbourg parurent les proclamations de divers partis secrets, antigouvernementaux, et la police rechercha activement où se cachait la typographie qui les imprimait. Quelque voisin, irrité contre Tolstoï, ayant eu l'astuce de penser que les feuilles mystérieuses et les proclamations devaient être imprimées dans la typographie d'une revue éditée non dans la ville, comme pour tous les gens honnêtes, mais à la campagne, fit une dénonciation. Mais il avait oublié de regarder la couverture de la revue où il était inséré, en caractères très nets, que la revue, nullement éditée à la campagne, était imprimée dans la typographie la mieux pensante, celle de M. N. Katkov, à Moscou.

Néanmoins la délation souleva la tempête.

« En l'absence de L.-N. Tolstoï, chez

vivaient sa vieille tante et sa sœur Marie. Moi et notre ami commun G.-A. Auerbach passions cet été avec nos familles, à cinq verstes d'Iasnaïa Polania, où nous avions loué la maison d'un propriétaire, dans cette même Malinovaia Zasséka, où se trouve aussi Iasnaïa Poliana.

« Un jour, à six heures du matin, nous voyons arriver chez nous quelqu'un d'Iasnaïa Poliana. On nous demandait de venir au plus vite pour une affaire très importante. Moi et Auerbach nous montons dans le char-à-bancs et partons à toutes brides. En entrant dans la cour nous aperçûmes une invasion entière! Les troïkas de poste avec leurs grelots, les chariots des paysans, l'inspecteur de police, les agents, les témoins, et pour comble les gendarmes. Le colonel de gendarmerie était en tête de cette expédition effrayante, qui aux sons des clochettes envahit d'un coup, avec bruit et fracas, la maison paisible de Léon Nikolaievitch, au grand étonnement des paysans. A peine si on nous laissa pénétrer dans la maison. Les pauvres dames étaient presque évanouies. Partout les gardiens, tout est ouvert, visité, tout est mis sens dessus-dessous : tiroirs de tables, armoires, coffres, commodes. Dans l'écurie, avec un levier on soulève les dalles, dans les étangs du parc on plonge un filet afin de trouver les machines criminelles, au lieu de quoi on rape d'innocents brochets et écrevisses. Inutile lire que la malheureuse école est mise à l'envers. is n'ayant rien trouvé, tous repartent, avec le

même vacarme, les grelots, et vont visiter les autres dix-sept écoles du district, renversant les tables, les armoires, saisissant livres et cahiers, arrêtant les maîtres, et sans doute semant dans le milieu ignorant des paysans, déjà pas très bien disposés pour l'école et les études, les suppositions les plus absurdes (1). »

Le prince D.-D. Obolensky cite également cet épisode dans ses souvenirs, en y ajoutant quelques détails intéressants :

« L'école d'Iasnaïa Poliana marchait admirablement. Mais comme c'étaient des étudiants qui enseignaient, dans les hautes sphères on ne voyait pas cette école d'un bon œil et l'on supposa qu'elle présentait un certain danger au point de vue politique. Un officier de gendarmerie y fut même envoyé, mais il n'y trouva rien, car il n'y avait rien à trouver. Dans une des chambres de la maison d'Iasnaia Poliana transformée en école, l'attention de l'officier de gendarmerie fut attirée par un appareil photographique. En 1862, c'était une vraie rareté ; surtout en province, à la campagne. — « Qu'est-ce que c'est? » demande sévèrement l'officier. « Que photographie-t-on ici? »

« Les étudiants, comme de juste, n'étaient pas contents de cet hôte imposé, et un plaisant répondit vivement :

(1) E. Markov : *L'Ame vivante à l'école. Pensées et souvenirs d'un vieux pédagogue.* Vestnik Evropi (Messager de l'Europe), février 1900, p. 584.

— « On photographie Herzen en personne. » — « Comment Herzen?... » demanda l'officier. Mais les rires lui firent comprendre la plaisanterie, et il sortit en se mordant les lèvres (1). »

Zakharine-Iakounine, dans ses souvenirs sur la comtesse A.-A. Tolstoï, raconte les détails suivants :

« Après avoir fait à la comtesse A.-A. Tolstoï le récit de cette mesure vexatoire, Léon Nikolaievitch ajoutait : « Je me dis souvent : quelle chance que je ne me sois pas trouvé là! Si je m'y étais trouvé, sûrement je serais maintenant jugé comme assassin. »

Cette phrase acerbe est facile à expliquer, si l'on se rappelle toutes les vexations que subirent les personnes qui, en ce temps, lui étaient proches : sa tante et sa sœur. Ainsi l'inspecteur de police de Toula, Kobeletzki, ne permit à la sœur de Léon Nikolaievitch de passer du cabinet de travail au salon et d'aller se coucher qu'après avoir lu à haute voix, en sa présence, et devant deux gendarmes, *toutes* ses lettres intimes mentionnées plus haut, ainsi que le journal de Tolstoï et tout ce qu'il avait écrit depuis l'âge de seize ans et cachait soigneusement de tous.

Tolstoï ne voulut pas laisser impunie cette violation de son domicile que rien ne justifiait, et qui le forçait d'abandonner sa cure. Dès qu'il apprit l'invasion faite chez lui il s'adressa à la comtesse A.-A. Tolstoï et lui demanda de communiquer

(1) *Souvenirs et notes du prince D.-D. Obolensky.* Rousski Archiv (les Archives russes), livre X, 1894.

toutes les circonstances de l'affaire aux personnages influents le connaissant et sur l'appui desquels il pouvait compter : au comte B.-A. Pérovsky, à la comtesse N.-D. Bloudov, etc.. Léon Nikolaievitch demandait essentiellement non la punition de ceux qui l'avaient offensé, mais la réparation de sa bonne renommée aux yeux de ses paysans, et l'assurance que pareille chose ne se répéterait plus.

« Je ne veux pas laisser cette affaire comme ça, et *je ne le puis pas*, écrivit-il. Toute l'œuvre où je trouvais ma joie et ma satisfaction est gâtée ; ma tante est si malade de frayeur que probablement elle ne s'en remettra pas. Les paysans ne me regardent déjà plus comme un homme honnête, réputation que je m'étais acquise par des années de labeur, mais comme un criminel, un incendiaire ou un faux-monnayeur, qui ne s'en est tiré que par la ruse... « Quoi, mon cher, on t'a pincé !... Assez nous chanter l'honnêteté, la justice... On a failli te coffrer toi-même... » Les propriétaires, il n'y a pas à parler. C'est du délire.

« Après avoir pris conseil de Pérovski ou d'Alexis Tolstoï, ou de qui vous voudrez, écrivez-moi, je vous prie, le plus vite possible, ce que je dois écrire et par qui je dois faire transmettre ma lettre à l'empereur? Je n'ai pas d'autre choix que de recevoir la satisfaction publique comme l'était l'offense (réparer la chose c'est déjà impossible), ou de m'expatrier, ce à quoi je suis déjà fermement résolu.

« Je n'irai pas chez Herzen. Herzen chez lui et

moi chez moi. Je ne me cacherai pas et déclarerai hautement que je vends ma propriété pour quitter la Russie où on ne peut savoir une minute d'avance ce qui vous attend... »

Cette lettre est très longue et remplit huit grandes feuilles.

A la fin, après avoir raconté que le colonel de gendarmerie, en partant, a menacé de nouvelles perquisitions jusqu'à ce qu'on ait trouvé quelque chose de caché, Léon Nikolaievitch ajoute :

« Il y a dans ma chambre des pistolets chargés, et j'attends comment tout cela finira... (1). »

Je me souviens que Léon Nikolaievitch m'a raconté aussi qu'il se sentit terriblement blessé de cette immixtion de la police dans ses affaires, d'autant plus que cette visite de la police eut lieu en son absence.

Léon Nikolaievitch avait résolu de se plaindre, et, lors du passage d'Alexandre II à Moscou, il lui remit personnellement, pendant sa promenade au jardin Alexandre, une supplique où il demandait satisfaction. L'empereur reçut la supplique et ensuite, je crois, envoya des excuses à Tolstoï par un aide de camp.

Mais les autorités ne se tinrent pas pour battues, et l'automne de cette même année commença une correspondance ridicule entre les ministères de l'intérieur et de l'instruction publique à propos de la

(1) I. Zakharine-Iakoukine : *Souvenirs sur la comtesse A.-A. Tolstoï*. Vestnik Evropi (Messager de l'Europe), juin 1904, p. 458.

revue *Iasnaïa Poliana*. Citons des extraits de cette correspondance publiée dans les souvenirs de M. Grassov.

« Le ministère de l'Intérieur communiqua au ministre de l'Instruction publique, le 3 octobre 1862, la note suivante : « De la lecture attentive de la revue pédagogique *Iasnaïa Poliana*, éditée par le comte L. Tolstoï, il résulte que cette revue préconise des procédés nouveaux d'enseignement et les principes fondamentaux des écoles populaires, souvent répand des idées qui, indépendamment de leur fausseté, par leur direction même sont nuisibles. Sans entrer dans l'analyse détaillée des doctrines de cette revue, et sans désigner les articles et les expressions particulières, ce qui, d'ailleurs, ne serait pas difficile, je crois nécessaire d'attirer l'attention de votre Excellence sur la direction générale et l'esprit de cette revue, qui souvent s'attaque aux règles fondamentales de la religion et de la morale. Le maintien de la revue dans cet esprit, selon moi, doit être reconnu d'autant plus nuisible que son directeur possède un talent littéraire extraordinaire et, peut-on dire, captivant, et ne peut être soupçonné ni de mauvais desseins ni de mauvaise foi. Le mal est précisément dans la fausseté et aussi dans l'excentricité de ses convictions, qui, exprimées avec une éloquence très grande, peuvent entraîner les pédagogues inexpérimentés et faire entrer l'œuvre de l'instruction publique dans une voie fausse. J'ai l'honneur, Mon-

sieur, de vous communiquer cet avis, supposant que vous ne trouverez peut-être pas inutile d'attirer tout spécialement sur cette publication l'attention de la censure. »

Après avoir reçu ce rapport, le ministre de l'Instruction publique donna l'ordre d'examiner tous les numéros de la revue *Iasnaïa-Poliana*, et, le 24 octobre de la même année, il fit savoir au ministre de l'Intérieur : « Qu'après examen fait au ministère il résulte du rapport concernant la revue *Iasnaïa Poliana*, qu'il ne voit lui-même aucun danger dans la publication de cette revue; rien n'y est contraire à la religion, mais on y rencontre l'expression originale de théories pédagogiques sujettes à critique, comme dans les revues scientifiques pédagogiques, mais qui ne peuvent nullement entraîner l'interdiction de la revue par la censure. »

« En général, écrivait plus loin le ministre de l'Instruction publique, je dois dire que l'enseignement pédagogique du comte L. Tolstoï mérite tout respect, et le ministère de l'Instruction publique est obligé de l'aider, bien qu'il ne puisse partager toutes ses idées, qu'après examen, le comte Tolstoï répudiera probablement lui-même (1). »

Mais le ministre de l'Instruction publique se trompait. Tolstoï ne renonça point à ses idées, bien que toutes ces mesures aient arrêté dans son essor l'œuvre pédagogique de Iasnaïa Poliana.

(1) E. Soloviev : *L.-N. Tolstoï; sa vie et son activité littéraire*, édition de Pavlenkov. Saint-Pétersbourg, 1897, p. 73.

CHAPITRE IV

LE MARIAGE. — REVUE DES ŒUVRES DE L.-N. TOLSTOÏ

Malgré l'énorme succès de son œuvre pédagogique, Léon Nikolaievitch ne pouvait en être entièrement satisfait. En dépit de la majesté de cet édifice si merveilleusement construit, il craignait pour la solidité de sa base. Pour lui, cette base n'existait pas. Son esprit d'analyse ne lui permettait pas de se fier à des fondations fragiles; et il ne trouvait rien de solide.

C'est ce mécontentement qu'il exprime par les paroles suivantes de ses *Confessions*, qui se rapportent à cette période:

« Il me semblait que j'avais appris cela à l'étranger, et, armé de toute cette sagesse, l'année de l'émancipation des paysans, je suis retourné en Russie. Là, tout en occupant les fonctions d'arbitre territorial, je me suis mis à instruire le peuple ignorant, dans les écoles, et les gens instruits dans la revue dont je commençai l'édition. Il me semblait que l'affaire marchait bien; mais je sentis que je n'étais pas intellectuellement tout à fait bien

Sophie Andriéevna Berg, en 1860
Future comtesse Léon Tolstoï

portant, et que cela ne pouvait durer longemps. Et peut-être serais-je arrivé alors à ce désespoir auquel j'arrivai quinze ans plus tard, s'il n'y avait eu pour moi un côté inconnu de la vie qui me promettait le salut. C'était la vie de famille.

« Pendant une année, je m'occupai de l'arbitrage, des écoles et de la revue ; et je me sentais fatigué. La lutte de l'arbitrage me devint si pénible, le travail de l'école si vague, mes doutes qui provenaient du désir d'instruire les autres en cachant mon ignorance de ce qu'il fallait enseigner me devinrent si écœurants que je tombai malade, plus moralement que physiquement, et, quittant tout, je partis dans les steppes, en Bachkirie, pour respirer l'air, boire le koumiss et vivre de la vie animale. En revenant de là, je me suis marié (1). »

C'est à cette époque que se rapporte l'épisode suivant de la vie de Léon Nikolaievitch.

Toujours joueur passionné, souvent il devenait victime de sa passion, et, au commencement de 1862, il perdit au billard mille roubles, contre le littérateur très connu, le directeur du journal *Moskovskia Viedomosti :* Katkov.

Ne pouvant payer cette dette, pour s'acquitter il donna à Katkov, pour être publiée dans sa revue, *Rousski Viestsnik*, une nouvelle inachevée : *les Cosaques*. Elle parut ainsi, en janvier 1863, et ensuite Tolstoï, à cause des souvenirs désagréables

(1) *Les Confessions*, édition russe de V. Tchertkof.

s'y rattachant, ne voulut plus y mettre la main.

Tourgueniev, racontant cet événement à Fet, d'après les paroles de Botkine, écrivait :

« Tolstoï a écrit à Botkine qu'à Moscou il a perdu beaucoup au jeu et a demandé à Katkov mille roubles d'avance pour son roman du Caucase. Dieu fasse que cela le ramène dans sa vraie voie. Son *Enfance* et sa *Jeunesse* ont paru dans la traduction anglaise, et d'après ce que j'en ai entendu dire, elles plaisent. J'ai demandé à un de mes amis d'écrire là-dessus un article dans la *Revue des Deux-Mondes*. S'approcher du peuple, c'est nécessaire, mais le flagorner hystériquement comme une femme enceinte, c'est stupide! »

A cette époque, Léon Nikolaievitch fréquentait assidûment dans la famille du docteur Bers, à qui devaient bientôt l'unir des liens de famille.

« Nous étions encore petites filles, racontait la comtesse Tolstoï à Löwenfeld, quand Tolstoï commença à venir à la maison. Il était déjà très connu comme écrivain et menait joyeuse vie à Moscou. Un jour, Léon Nikolaievitch accourut dans notre chambre et nous raconta gaiement qu'il avait vendu ses *Cosaques* à Katkov, pour mille roubles. Nous avons trouvé que c'était très peu. Alors il nous avoua que c'était la gêne qui l'y avait contraint. La veille il avait perdu cette somme au billard chinois, et c'était une question d'honneur de payer immédiatement cette dette. Il avait l'intention d'écrire la deuxième partie des *Cosaques*, ma

il ne le fit jamais. Son récit nous avait tellement touchés que nous marchions à travers la chambre et pleurions. »

C'est vers cette époque que Tolstoï se réconcilia avec Fet, on se rappelle qu'il s'était brouillé avec lui à propos de son histoire avec Tourgueniev. Voici comment Fet parle de ce renouvellement de leurs relations amicales.

« Si ma mémoire, qui conserve si fidèlement non seulement les événements importants de ma vie, mais même des paroles prononcées dans un moment quelconque, n'a pas gardé le souvenir des circonstances dans lesquelles furent renouvelés mes rapports amicaux avec Tolstoï, après sa lettre irritée, cela prouve seulement que sa colère contre moi était comme une forte grêle de juillet, qui fond d'elle-même ; je crois toutefois que l'affaire ne s'arrangea pas sans l'intervention de Borissov. Quoi qu'il en soit, Léon Nikolaievitch parut de nouveau à notre horizon et, avec la passion propre à lui, se mit à me parler de la connaissance avec la famille du docteur Bers. Acceptant la proposition du comte de me présenter à la famille Bers, je trouvai, en la personne du docteur, un charmant homme du monde; sa femme était une brune majestueuse qui, évidemment, donnait le ton à la maison. Je m'abstiendrai de la description des trois jeunes filles; la cadette avait une magnifique voix de contralto. Toutes, malgré la sévérité de la mère et une éducation irréprochable, possédaient cette

sorte d'attrait que les Français caractérisent par l'expression : « avoir du chien ». Le service et le dîner de la maîtresse de maison étaient parfaits (1). »

Pour les relations de Léon Nikolaievitch avec la famille Bers et son acheminement au mariage, nous citerons le récit que la belle-sœur de L.-N. Tolstoï nous en a fait dans une lettre privée.

«... Ses relations avec notre famille datent de loin. Notre grand'père Isléniev et le père de Léon Nikolaievitch étaient voisins de campagne et très amis. Leurs familles se voyaient constamment et ma mère, étant enfant, tutoyait Léon Nikolaievitch. Il venait chez nous quand il était encore officier. Ma mère était déjà mariée et très amie avec Marie Nikolaievna, la sœur de Léon Nikolaievitch. Et quand j'étais petite, je le voyais souvent chez Marie Nikolaievna. Il inventait toutes sortes de jeux avec ses nièces et moi. J'avais dix ans et me le rappelle très peu. Ensuite, pendant plusieurs années, il ne vint pas chez nous, et quand, à son retour de l'étranger, il vint nous voir à la campagne à Pokrovskoié (près de Moscou), il trouva mes deux sœurs aînées déjà jeunes filles. De l'étranger il ramenait un maître, Keller, et en recrutait d'autres à Moscou pour son école dont il s'occupait beaucoup.

« Il venait presque toujours à pied à Pokrovskoié

(1) Fet, *Mes Souvenirs*. Première partie.

(douze verstes). Nous faisions avec lui de grandes promenades :

« Il s'intéressait beaucoup à notre vie, et devint pour nous un ami très intime. Ensuite au mois d'août, nous trois et ma mère partîmes pour la province de Toula, dans la propriété de notre grand-père, pour y passer deux semaines. Nous, partîmes en voiture, il nous accompagna. En route nous nous arrêtâmes à Iasnaia Poliana. Il vivait là avec sa tante Tatiana Alexandrovna Ergolski et sa sœur Marie Nikolaievna. C'est chez elles que ma mère est venue. Le lendemain on organisa un pique-nique avec les familles Auerbach et Markov. A l'endroit où avait lieu le pique-nique, on fauchait et nous montâmes tous sur une meule. Ensuite il nous accompagna à Ivitzï, propriété du grand-père. C'est là, devant la table à jeu, que s'est passée l'explication avec les lettres, racontée dans *Anna Karénine*.

« En septembre nous retournâmes à Moscou où il vint aussi, et le 17 septembre son mariage était célébré à Moscou.

« Pendant toute la durée de son séjour à Moscou, il était très animé, très gai, très spirituel ; les étincelles sortaient de lui de tous côtés comme d'un volcan ; il brûlait d'une flamme ardente. Je me le rappelle souvent au piano.

« Il apportait de la musique, il étudiait avec nous les chants de chérubin de Bortnianski et plusieurs autres choses. Il m'accompagnait chaque jour,

m'appelait Mme Viardot, et me forçait à chanter sans repos. »

Et voici comment la comtesse Tolstoï elle-même raconta cet événement à Löwenfeld. Nous suppléons et corrigeons ce récit d'après ce que nous avons entendu personnellement de la comtesse.

« Le comte venait souvent chez nous. Nous pensions qu'il s'intéressait à notre sœur aînée, et mon père en fut absolument convaincu jusqu'au moment où Léon Nikolaievitch lui demanda ma main. C'était en 1862. Au mois d'août, en allant chez notre grand-père, avec notre mère, nous nous arrêtâmes à Iasnaïa Poliana. Notre mère voulait faire une visite à la sœur du comte. C'est pourquoi nous y passâmes quelques jours ; notre petit frère était aussi avec nous. Personne n'était surpris de l'intimité du comte avec nous. Notre connaissance, comme je vous l'ai déjà dit, datait de loin, et le comte avait toujours été excessivement aimable avec nous.

« Ivitzi, la propriété de notre grand-père, ou plutôt de sa femme, née Isléniev, car il avait perdu toute sa fortune au jeu, était à cinquante verstes d'Iasnaia Poliana. Quelques jours après notre arrivée là Léon Nikolaievitch nous y rejoignit.

« En un mot, c'est ici que s'est passée la scène semblable à celle décrite dans Anna Karénine, quand Lévine écrit sa déclaration d'amour sur la table, avec les initiales des mots et que Kitty devine d'un coup. Et jusqu'à ce jour, remarqua

la comtesse avec un sourire qui laissait voir que ce souvenir lui faisait un vrai plaisir, je ne puis comprendre comment j'ai pu deviner ces mots. Il est probablement vrai que les âmes également instruites donnent les mêmes sons, comme des cordes accordées sur le même ton (1). »

Les phrases que s'échangèrent Léon Nikolaievitch et Sophie Andréievna, et qui n'étaient figurées que par l'initiale de chaque mot étaient les suivantes : V...p...s...t...s...m...e...v...s...L. V...et...T...s... g...d...l...

« Vos parents se trompent sur moi et votre sœur Lisa. Vous et Tania soyez gentilles, détrompez-les. »

Sophie Andréievna devina cette phrase et donna une réponse affirmative. Alors Léon Nikolaievitch écrivit encore : V...j...e...l...b...d...b...m...r...a... t...v...m...v...et...i...d...b...

« Votre jeunesse et le besoin de bonheur me rappellent aujourd'hui trop vivement ma vieillesse et l'impossibilité du bonheur. »

Rien de plus ne fut dit entre eux. Mais ils s'étaient compris et étaient sûrs l'un de l'autre.

Ils revinrent à Moscou. Léon Nikolaievitch les y suivit.

Il resta en ville ; les Bers habitaient presque toujours Pokrovskoié-Glébovo, à douze verstes de Moscou. Depuis vingt ans la famille passait là tout

(1) Löwenfeld, *Causeries avec Tolstoï*.

l'été. Léon Nikolaievitch allait chaque jour chez eux. Tous dans la maison étaient convaincus que d'un jour à l'autre il demanderait en mariage la fille aînée. Mais, le 17 septembre, le jour de la fête de Sophie Andréievna, Léon Nikolaievitch lui remit une lettre contenant sa déclaration. Elle l'accueillit avec joie. Mais le père était mécontent. Par vieille coutume il ne voulait pas marier la cadette avant l'aînée, et tout d'abord, il refusa. Mais la persévérance de Léon Nikolaievitch et la fermeté de Sophie Andréievna arrachèrent bientôt son consentement.

Dans le journal de Léon Nikolaievitch nous trouvons un reflet très net de ces événements. Après une visite chez les Bers, le 23 avril, il inscrit : « 1° J'ai peur de moi. Si ce n'était que le *désir* de l'amour et non l'amour même? Je tâche de ne voir que ses défauts et quand même je l'aime. »

En même temps il sent sa solitude.

« Je me suis levé bien portant, l'esprit particulièrement lucide. J'ai bien travaillé, mais le résultat est piètre. Ensuite j'ai ressenti une tristesse comme je n'en avais pas éprouvé depuis longtemps. Je n'ai pas d'amis. Non, je suis seul. Quand je servais Mammon, j'avais des amis, et quand je sers la vérité je n'en ai plus. »

Enfin le 26 avril il écrit :

« Je suis allé chez les Bers à Prokovskoié, à pied. Là-bas, le calme, la jeunesse... Sonia m'a donné à lire sa nouvelle. Quelle force de vérité et de s -

plicité ! Le vague la tourmente. Je me suis calmé. Tout cela n'est pas pour moi. »

Malheureusement cette nouvelle n'est pas arrivée jusqu'à nous, elle fut détruite par l'auteur lui-même.

Le 28 août, jour de son anniversaire, de ses trente-quatre ans, ce qu'il note dans son journal décèle le doute, le blâme et la lutte.

Il écrit :

« Je me suis levé avec la tristesse habituelle. J'ai imaginé de fonder une association des élèves des ateliers... Une nuit douce, reposante... Une sale tête... ne pense pas au mariage... Ta vocation est autre, et pour cela tu as reçu beaucoup... »

Mais le besoin du bonheur de famille l'emporte et le désir de l'amour s'est transformé en véritable passion, qui déjà ne connaît plus aucun obstacle. Malgré toute la force de cette passion, Léon Nikolaievitch, même dans ce cas, donna la preuve de son honnêteté, de son amour de la vérité.

Après avoir fait la demande en mariage et obtenu le consentement, il remit à sa fiancée son Journal, où avec une entière franchise il avait noté tous les entraînements de sa jeunesse, toutes les chutes et toutes les tempêtes morales qui avaient traversé sa vie. La lecture de ce journal porta un coup douloureux à la jeune fille qui voyait en lui l'idéal de ›utes les vertus. La douleur fut si grande, le coup ıt si terrible que, pendant un moment, elle se ıemanda s'il ne valait pas mieux rompre.

Mais l'amour vainquit toutes les hésitations et, après avoir pleuré pendant des nuits, elle rendit à Léon Nikolaievitch son journal, et il lut dans son regard le pardon et un amour plus grand.

Le mariage fut décidé très vite, et célébré une semaine après la demande, le 23 septembre.

La cérémonie eut lieu au Kremlin, dans l'église de la Cour. Aussitôt après, les jeunes gens partirent demeurer à Iasnaïa Poliana, où les attendaient Serge Nikolaievitch et sa tante Tatiana Alexandrovna.

Le frère de la comtesse Tolstoï, S.-A. Bers, dans ses souvenirs, caractérise ainsi sa sœur :

« Défunt mon père réprouvait l'éducation des pensionnats de jeunes filles, c'est pourquoi la femme de Léon Nikolaievitch fut élevée et instruite à la maison, mais elle passa les examens et obtint le certificat lui donnant le droit d'enseigner.

« Etant jeune fille, elle écrivait son journal et essaya d'écrire quelques nouvelles; elle montrait aussi des dispositions pour la peinture. »

Peu après son mariage, Léon Nikolaievitch écrit à Fet :

« Mon petit Fet, petit oncle, et, tout simplement, cher Afanassi Afanassiévitch.

« Voilà deux semaines que je suis marié et heureux. Je suis un homme nouveau, tout à fait nouveau. Je voulais aller moi-même chez vous, mais je n'en ai pas eu le temps. Quand vous verrai-je Je vous apprécie beaucoup, et entre nous il y

trop de choses qu'on ne peut oublier : Nikolenka et beaucoup d'autres. Venez faire connaissance avec ma femme. Je vous embrasse de tout cœur (1). »

Le mariage ouvrait à Léon Nikolaievitch une nouvelle phase de sa vie, la vie de famille « encore inconnue et qui promettait le salut », comme il le dit dans ses *Confessions*. Nous verrons plus tard comment ces espérances se réalisèrent. L'esprit d'analyse n'épargna point ce port salutaire et détruisit aussi cette illusion ; et la puissante Raison le souleva à un degré supérieur. Nous tâcherons dans la suite de jeter un regard sur ce processus mystérieux, autant qu'il nous est accessible de le faire.

Pendant cette période, sauf les œuvres déjà mentionnées, Léon Nikolaievitch écrivit encore : *la Tourmente de neige ; le Journal d'un marqueur ; Deux hussards ; le Bonheur conjugal ; Polikouchka ;* et il commença la nouvelle *Kholstomier*.

En lisant *la Tourmente de neige*, paysage d'hiver, non seulement nous voyons la tourmente elle-même, mais la route couverte de neige, les cochers égarés avec leurs troïkas. On entend tous les bruits de la rafale, et l'on sent une vie quelconque qui s'éteint...

Dans *le Journal d'un marqueur* est dépeinte une âme pure, douce, humaine, qui sombre dans la débauche de la ville.

Les Deux hussards nous font voir deux généra-

(1) Fet, *Mes Souvenirs*, 1re partie, p. 405.

tions : la vieille qui mène joyeuse vie, mais qui est sincère, et c'est pourquoi vivante, belle, et la nouvelle génération, dépravée dans son calcul et son hypocrisie. L'harmonie est détruite, et il n'y a plus qu'une terrible dissonance de l'âme gâtée par le vice.

Le *Bonheur conjugal*, c'est l'histoire gracieuse de l'amour ; le reflet du roman vécu par l'auteur.

Polikouchka, c'est la tragédie du servage.

Les critiques des années soixante s'occupèrent très peu de ces œuvres remarquables. Ils cherchaient des motifs sociaux et n'avaient pas assez de finesse pour comprendre la beauté morale supérieure dont sont pénétrées ces œuvres. Ce silence de la critique a fait à l'un d'eux écrire un article intitulé ainsi : *Les phénomènes de la littérature contemporaine omis par notre critique : le Comte L.-N. Tolstoï et ses œuvres.*

CONCLUSION

Devant nous, dans un court aperçu, a passé presque la moitié de la vie de L.-N. Tolstoï.

Craignant de déformer d'une main inhabile les pensées originales et les témoignages, nous avons tâché, partout où c'était possible, de laisser la parole à Léon Nikolaievitch lui-même ou à ses amis et parents, bornant notre rôle à coordonner cette série intéressante de tableaux.

Malgré que ces matériaux soient bruts, nous pensons que la caractéristique de la personne de Tolstoï, pendant cette moitié de sa vie, doit apparaître clairement au lecteur et nous avons l'intention de montrer ici, en guise de conclusion, quelques traits saillants de ce caractère, que nous avons remarqués, et qui, selon nous, ont agi sur son développement moral ultérieur.

Un de ces traits, c'est son enthousiasme extraordinairement passionné pour tout ce qu'il entreprenait : la chasse, les cartes, la musique, la lecture, les écoles, l'agriculture ; il épuisait jusqu'au bout toute nouvelle impression ; il l'élaborait dans son laboratoire artistique et le donnait au monde

sous une belle forme, pénétré d'un sens moral et philosophique élevé. Avec la même passion il marchait à la recherche de la vérité, du sens de la vie humaine, et avec la même force de son génie, il a donné au monde, sous une forme admirable, les résultats qu'il a obtenus.

Un autre trait saillant de son caractère c'était la véracité; la franchise, qui ne craignait rien, qui souvent lui valait des désagréments, mais l'amenait insensiblement et définitivement à ce Dieu de vérité qu'il servit toujours, souvent même sans le savoir, se le masquant par divers écarts temporaires.

Enfin un troisième trait de son caractère c'était l'amour du bien, la jouissance de ce bien, et le travail incessant sur soi, afin d'élargir le domaine du bien et d'y entraîner les autres, et le désir d'en montrer aux hommes la beauté.

Ces trois traits seuls que nous venons d'indiquer sont suffisants pour acquérir l'influence universelle qui lui appartient maintenant.

Mais en parcourant la première moitié de sa vie, nous apercevons encore un trait remarquable : le mécontentement de soi, de ses œuvres, de ses travaux littéraires. Ce mécontentement se produisait en lui par l'analyse perpétuelle du moi, qui ne lui permettait aucune illusion. Et ce mécontentement n'était pas une plainte maladive et sans cause, il avait une cause profonde, réelle. Ses puissants moyens de développement spirituel manquaient d'une base

solide : la synthèse de toutes les idées qui l'émouvaient.

Souvent il s'approchait très près de la solution du grand problème, mais, ne pouvant pas la saisir, il passait devant et, de nouveau, souffrait profondément.

C'est cette hésitation devant la seule décision possible, nécessaire et suffisante (comme disent les mathématiciens) qui explique toutes les contradictions apparentes de ses raisonnements.

Dans le volume suivant, nous nous proposons d'exposer la marche des événements de la vie de L.-N. Tolstoï, qui le conduisirent à ce moment, quand la soif de la vérité et les souffrances dues à l'impossibilité de la trouver atteignant le plus haut degré l'amenèrent à prendre pour seule base de la vie, pour seul guide moral, la religion.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

—

INTRODUCTION 5

QUATRIÈME PARTIE

CARRIÈRE LITTÉRAIRE. — VOYAGES

CHAPITRE PREMIER. — Pétersbourg. — Le cercle des littérateurs. — Sovremennik (le Contemporain). — Tourgueniev et Tolstoï. — La mort du frère Dmitri. Souvenirs sur lui. — Moscou. — Iasnaia-Poliana. — La maladie. — La non-satisfaction du milieu littéraire 11

CHAPITRE II. — Le roman. — La connaissance et le premier enchantement. — Le désenchantement. — L'épreuve du temps et de la distance. — Nouveau désenchantement. — L'amitié. — La rupture. — Le départ de Tolstoï à l'étranger. — Ses lettres à sa tante Tatiana Alexandrovna, avec l'explication et la justification de sa conduite 56

CHAPITRE III. — Le premier voyage à l'étranger. — La vie à Moscou. — La chasse à l'ours. — Paris. — Genève. — Clarens. — Promenade dans les montagnes. — Lucerne. — Le retour en Russie. — Iasnaïa-Poliana. — Moscou. — La chasse à l'ours. — La vie à la campagne. — Fet et Tourgueniev. — L'école. — La société moscovite des amateurs des lettres russes. 70

CHAPITRE IV. — Le deuxième voyage à l'étranger. — Maladie et mort du frère. — N.-N. Tolstoï. — Sa maladie et son départ à Soden. — Le départ à l'étranger de L.-N. Tolstoï avec sa sœur. — Voyage de Tolstoï en Allemagne. — L'arrivée à Soden. — Le départ de tous les Tolstoï à Hyères. — La mort de Nicolas Tolstoï.— Impressions de L.-N. Tolstoï devant la mort. — La vie à Hyères. — La continuation du voyage. — Italie. — Marseille. — Paris. — Londres. — Herzen et Proudhon. — Weimar. — Visite des écoles. — Auerbach et Disterveg. — Le retour en Russie..... 116

CINQUIÈME PARTIE

ŒUVRE SOCIALE ET PÉDAGOGIQUE. — LE MARIAGE

CHAPITRE PREMIER. — Tolstoï et Tourgueniev. — L'arbitrage territorial. — La querelle. — Les tentatives infructueuses de réconciliation. — Tolstoï ; arbitre territorial. — Rapports envers les paysans et les propriétaires. — Les chocs. — La démission..... 177

CHAPITRE II. — L'activité pédagogique. — Fondateur de l'école. — Théories. — Premières expériences pédagogiques. — La recherche de la réponse aux questions : Qu'enseigner et comment l'enseigner ? — Fondation de l'école d'Iasnaia-Poliana. — Exposé des théories pédagogiques de Tolstoï sur l'instruction du peuple. — La revue *Iasnaia-Poliana*. — L'éducation et l'instruction. — Le progrès et la définition de l'instruction. — La critique du projet du ministère de l'Instruction publique..... 206

CHAPITRE III. — La pratique de l'école d'Iasnaia-Poliana. — Une promenade du soir. — La narration. — Leçons d'histoire. — L'enseignement de la musique et du dessin. — Le départ à Samara. — La perquisition à Iasnaia-Poliana. — La correspondance des ministères de l'Instruction publique et de l'Intérieur sur les dangers de l'école d'Iasnaia-Poliana et de la revue.....

CHAPITRE IV. — Le mariage. — Aperçu des œuvres. — La non-satisfaction de l'activité pédagogique. — La

nouvelle *les Cosaques*. — La famille Bers. — L'histoire des relations de L.-N. Tolstoï avec la famille Bers. — La demande en mariage. — Le mariage. La nouvelle vie. — Revue des œuvres..... 268

CONCLUSION..... 281

TABLE DES GRAVURES

Face à la page :

Le groupe des écrivains principaux collaborateurs du *Sovremennik* 12
Un autre groupe des collaborateurs du *Sovremennik*. 22
La caricature raillant les succès du *Sovremennik*..... 38
Tolstoï en 1856..... 52
Tolstoï en 1860..... 116
Autographe de Tolstoï en 1860 (lettre à son ami Diakov)..... 124
Tolstoï en 1862..... 192
La maison où se trouvait en 1862 l'école d'Isnaïa Poliana. 206
Sophie Andréïevna Berg en 1860, la future comtesse Léon Tolstoï..... 268

Poitiers. — Imprimerie Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

PIERRE D'ALHEIM

ussorgski..... 3.50
les pointes (mœurs russes). 3.50

J. BARBEY D'AUREVILLY

tres à Léon Bloy..... 3.50

ANDRE BEAUNIER

Poésie Nouvelle..... 3.50

DIMITRI DE BENCKENDORFF

Favorite d'un Tzar..... 3.50

PATERNE BERRICHON

Vie de Jean-Arthur Rimbaud. 3.50

. VAN BEVER ET PAUL LÉAUTAUD

ètes d'aujourd'hui, 1880-1900. *Morceaux choisis*..... 3.50

D. VAN BEVER ET ED. SANSOT-ORLAND

uvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
uvres galantes des Conteurs italiens, IIe série..... 3.50

LEON BLOY

Chevalière de la Mort..... 2 »
s Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
xégèse des Lieux Communs... 3.50
Fils de Louis XVI..... 3.50
on Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)..... 3.50
ges choisies. 3.50
uatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50

LEON BOCQUET

lbert Samain..... 3.50

FERNAND CAUSSY

aclos..... 3.50

CHAMFORT

es plus belles pages de Chamfort 3.50

JULES DELASSUS

es Incubes et les Succubes.... 1 »

EUGÈNE DEMOLDER

L'Espagne en auto..... 3.50

HENRY DETOUCHE

De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

ÉDOUARD DUJARDIN

La Source du Fleuve chrétien... 3.50

GEORGES DUVIQUET

Héliogabale. 3.50

EDMOND FAZY ET ABDUL HALIM MEMDOUH

Anthologie de l'amour turc 3.50

ANDRÉ FONTAINAS

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

ANDRÉ GIDE

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*..... 3.50

A. GILBERT DE VOISINS

Sentiments..... 3.50

COMTE DE GOBINEAU

Pages choisies 3.50

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de Velours. *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50
La Culture des Idées..... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50
Esthétique de la langue française 3.50
Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50
Le IIe Livre des Masques..... 3.50
Le Problème du Style..... 3.50
Promenades littéraires (I)..... 3.50
Promenades littéraires (II)..... 3.50

HENRI HEINE

Les plus belles pages de Henri Heine 3.50

A.-FERDINAND HEROLD

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie. 6

ROBERT D'HUMIÈRES
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

VIRGILE JOSZ
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3 50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

RUDYARD KIPLING
Lettres du Japon..... 3.50

LACLOS
Lettres inédites..... 3.50

JULES LAFORGUE
Mélanges posthumes. Portrait de l'auteur par Théo van Rysselberghe..... 3.50

MARIUS-ARY LEBLOND
Leconte de Lisle..... 3.50

G. LE CARDONNEL ET CH. VELLAY
La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

LOYSON-BRIDET
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*. 3.50

EMILE MAGNE
Scarron et son milieu..... 3.50

RENE MARTINEAU
Tristan Corbière..... 3 »

FERDINAND DE MARTINO
Anthologie de l'amour arabe... 3.50

CAMILLE MAUCLAIR
Jules Laforgue..... 2.50

HENRI MAZEL
Ce qu'il faut lire dans sa vie.... 3.50

GEORGE MEREDITH
Essai sur la Comédie..... 2 »

ADRIEN MITHOUARD
Le Tourment de l'Unité..... 3.50

ALBERT MOCKEL
Charles Van Lerberghe..... 1 »
Un Héros : Stéphane Mallarmé. 1 »
Emile Verhaeren..... 2 »
Propos de Littérature..... 3 »

JACQUES MORLAND
Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

GERARD DE NERVAL
[illegible]es pages de Gérard 3.50

CAMILLE PITON
Paris sous Louis XV..... 3.

HENRI DE RÉGNIER
Figures et Caractères..... 3.

RÉTIF DE LA BRETONNE
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne ..... 3.

ARTHUR RIMBAUD
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.

WILLIAM RITTER
Etudes d'Art étranger. ..... 3.

RIVAROL
Les plus belles pages de Rivarol 3.

JOHN RUSKIN
La Bible d'Amiens..... 3.
Sésame et les Lys..... 3.

SAINTE-BEUVE
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier..... 3

MARCEL SCHWOB
Spicilège..... 3.

LÉON SÉCHÉ
Lamartine (*1816-1830*)..... 3.
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées..... 3.
Sainte-Beuve. II. Ses Mœurs... 3.

ROBERT DE SOUZA
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.

CASIMIR STRYIENSKI
Soirées du Stendhal-Club..... 3.

ARCHAG TCHOBANIAN
L'Arménie, son Histoire, sa Littérature, son rôle en Orient.. 1
Les Trouvères arméniens..... 3.

TEI-SAN
Notes sur l'Art japonais : La Peinture et la Gravure..... 3.
Notes sur l'Art japonais : La [illegible]pture et la Ciselure. ....

TOLSTOI
Vie et Œuvre, Mémoires, 2 7

E. VIGIÉ-LECOCQ
La Poésie contemporaine, 1 1896..... 3.

OSCAR WILDE
De Profundis, précédé de Le[illegible] écrites de la prison et suivi [illegible] Ballade de la Geôle de Re[illegible]

Collection de Romans

CLAIRE ALBANE

mour tout simple..... 3.50

ANONYME

res d'amour d'une Anglaise. 3.50

AUREL

Jeux de la Flamme..... 3.50

MARCEL BATILLIAT

Beauté..... 3.50
r mystique..... 3.50
oie..... 3.50
ailles-aux-Fantômes..... 3.50

MAURICE BEAUBOURG

, ou pas Dieu..... 3.50
ue Amoureuse..... 3.50

ALOYSIUS BERTRAND

ard de la Nuit..... 3.50

LÉON BLOY

Femme pauvre..... 3.50

JUDITH CLADEL

fessions d'une Amante..... 3.50

MRS W.-K. CLIFFORD

res d'amour d'une Femme
monde..... 3.50

J.-A. COULANGHEON

Béguin de Gô..... 3.50
version sentimentale..... 3.50
Jeux de la Préfecture..... 3.50

GASTON DANVILLE

mour Magicien..... 3.50
es d'Au-delà..... 6 »
Parfum de volupté..... 3.50
Reflets du Miroir..... 3.50

JACQUES DAURELLE

Troisième Héloïse..... 3.50

ALBERT DELACOUR

Vangile de Jacques Clément. 3.50
Pape rouge..... 3.50
Roy..... 3.50

LOUIS DELATTRE

oi de Péché..... 3.50

GRAZIA DELEDDA

Tentations..... 3.50

EUGÈNE DEMOLDER

L'Agonie d'Albion..... 3 »
L'Arche de M. Cheunus..... 2 »
Le Cœur des Pauvres..... 3.50
Le Jardinier de la Pompadour.. 3.50
Les Patins de la Reine de Hollande..... 3.50
La Route d'Emeraude..... 3.50

CHARLES DERENNES

L'Amour fessé..... 3.50

DOSTOIEVSKI

Carnet d'un Inconnu..... 3.50

ÉDOUARD DUCOTÉ

Aventures..... 3.50

EDOUARD DUJARDIN

L'Initiation au Péché et à l'Amour..... 3.50
Les Lauriers sont coupés..... 3.50

LOUIS DUMUR

Un Coco de génie..... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour. 3.50

GEORGES EEKHOUD

L'Autre Vue..... 3.50
Le Cycle patibulaire..... 3.50
Escal-Vigor..... 3.50
La Faneuse d'amour..... 3.50
Mes Communions..... 3.50

ALBERT ERLANDE

Jolie Personne..... 3.50
Le Paradis des Vierges sages... 3.50

LAURENT ÉVRARD

Le Danger..... 3.50

GABRIEL FAURE

La dernière Journée de Sapphô. 3 50

ANDRÉ FONTAINAS

L'Indécis..... 3.50
L'Ornement de la Solitude..... 2 »

ANDRE GIDE

L'Immoraliste..... 3.50
Les Nourritures Terrestres..... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné.... 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes..... 3.50

A. GILBERT DE VOISINS

La Petite Angoisse .....

MAXIME GORKI

L'Angoisse..... 3.50
L'Annonciateur de la Tempête.. 3.50
Les Déchus..... 3.50
Les Vagabonds..... 3.50
Varenka Olessova..... 3.50

REMY DE GOURMONT

Les Chevaux de Diomède 3.50
D'un Pays lointain..... 3 50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Le Songe d'une femme..... 3.50

THOMAS HARDY

Barbara..... 3.50

FRANK HARRIS

Montès le Matador 3.50

A.-FERDINAND HEROLD

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise . 2 »
Les Contes du Vampire... .... 3 50

CHARLES-HENRY HIRSCH

La Possession..... 3.50
La Vierge aux tulipes..... ... 3.50

EDMOND JALOUX

L'Agonie de l'Amour..... 3.50
Le Jeune Homme au Masque... 3.50
Les Sangsues..... 3.50

FRANCIS JAMMES

Almaïde d'Etremont..... 2 »
Pensée des Jardins..... 2 »
Pomme d'Anis. .... 2 »
Le Roman du Lièvre..... 3.50

ALFRED JARRY

Les Jours et les Nuits..... 3 50

ALBERT JUHELLÉ

La Crise virile..... 3.50

GUSTAVE KAHN

Le Conte de l'Or et du Silence.. 3.50

RUDYARD KIPLING

Les Bâtisseurs de Ponts..... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi... 3.50
Kim..... 3 50
Le Livre de la Jungle..... 3.50
Le Second Livre de la Jungle... 3.50
La plus belle Histoire du monde. 3.50
Stalky et Cie. 3.50
Sur le Mur de la Ville..... 3.50

HUBERT KRAINS

Amours rustiques 3.50
Le Pain noir..... 3.50

MARIE KRYSINSKA

Force du Désir..... 3.50

LACLOS

Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)..... 3.

A. LACOIN DE VILLEMORIN ET Dr KHALIL-KHAN

Le Jardin des Délices..... 3.

JULES LAFORGUE

Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. ..... 3.

CAMILLE LEMONNIER

La Petite Femme de la Mer.... 3.

PAUL LÉAUTAUD

Le Petit Ami..... 3.

JEAN LORRAIN

Contes pour lire à la chandelle.. 2

HENRI MALO

Ces Messieurs du Cabinet..... 3.
Les Dauphins du jour ..... 3.

RAYMOND MARIVAL

Chair d'Ambre..... 3.
Le Çof, *Mœurs kabyles*..... 3.

CHARLES MERKI

Margot d'Eté..... 3.

EUGÈNE MOREL

Les Boers..... 2

JEAN MORÉAS

Contes de la Vieille France. . . . 3.

ALAIN MORSANG ET JEAN BESLIÈ

La Mouette..... 3.

MARIE ET JACQUES NERVAT

Célina Landrot..... 3.

WALTER PATER

Portraits Imaginaires ..... 3.

JOSÉPHIN PÉLADAN

La Licorne..... 3.
Modestie et Vanité..... 3.
Pérégrine et Pérégrin..... 3.

PIERRE DE QUERLON

Céline, fille des champs..... 3.
Les Joues d'Hélène..... 3.
La Liaison fâcheuse..... 3.
La Maison de la Petite Livia... 3.

PIERRE DE QUERLON ET CHARL VERRIER

Les Amours de Leucippe et de Clitophon.....

PIERRE QUILLARD

Mimes d'Hérondas..... 2 »

THOMAS DE QUINCEY

l'Assassinat considéré comme
n des Beaux-Arts..... 3.50

RACHILDE

ies et Nouvelles..... 3.50
Dessous..... 3.50
leure sexuelle..... 3.50
Hors nature 3.50
itation de la Mort..... 3.50
Jongleuse..... 3.50
Meneur de Louves..... 3.50
Sanglante Ironie..... 3.50
Tour d'Amour..... 3.50

HUGUES REBELL

Diable est à table 3.50

HENRI DE RÉGNIER

Amants Singuliers..... 3.50
Bon Plaisir..... 3.50
Canne de Jaspe..... 3.50
Double Maîtresse..... 3.50
Mariage de Minuit..... 3.50
Passé vivant..... 3.50
Rencontres de M. de Bréot. 3.50
Vacances d'un Jeune Hom-
ne sage..... 3.50

JULES RENARD

Vigneron dans sa Vigne.... 3.50

WILLIAM RITTER

ette slovaque..... 3.50
rs Lys et leurs Roses..... 3.50
Passante des Quatre Saisons. 3.50

LUCIEN ROLMER

dame Fornoul et ses Héritiers. 2 »

JEAN RODES

olescents..... 3.50

J.-H. ROSNY

Xipéhuz..... 2 »

EUGÈNE ROUART

Villa sans Maître..... 3.50

SAINT-POL-ROUX

la Colombe au Corbeau par
e Paon..... 3.50
Rose et les Epines du Chemin 3.50

ALBERT SAMAIN

ates..... 3.50

ROBERT SCHEFFER

Les Frissonnantes..... 3.50
Les Loisirs de Berthe Livoire... 3.50
Le Péché mutuel..... 3.50

MARCEL SCHWOB

La Lampe de Psyché..... 3.50

R.-L. STEVENSON

La Flèche noire 3.50

IVAN STRANNIK

L'Appel de l'Eau..... 3.50

AUGUSTE STRINDBERG

Axel Borg..... 3.50
Inferno..... 3.50

JEAN DE TINAN

Aimienne ou le Détournement
de mineure..... 3.50
L'Exemple de Ninon de Lenclos
amoureuse..... 3.50
Penses-tu réussir ?..... 3.50

P.-J. TOULET

Mon amie Nane..... 3.50
Les Tendres Ménages..... 3.50

MARK TWAIN

Contes choisis..... 3.50
Exploits de Tom Sawyer détec-
tive et autres nouvelles..... 3.50
Un Pari de Milliardaires..... 3.50
Le Prétendant américain..... 3.50

EUGÈNE VERNON

Gisèle Chevreuse..... 3.50

JEAN VIOLLIS

Petit Cœur ..... 2 »

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham..... 3.50
La Guerre des Mondes..... 3.50
Une Histoire des Temps à venir. 3.50
L'Ile du Docteur Moreau..... 3.50
La Machine à explorer le Temps. 3.50
La Merveilleuse Visite..... 3.50
Les Pirates de la Mer..... 3.50
Place aux Géants..... 3.50
Les Premiers Hommes dans la
Lune..... 3.50
Quand le Dormeur s'éveillera... 3.50

WILLY

Claudine en ménage..... 3.50

COLETTE WILLY

Sept Dialogues de Bêtes..... 3.50

GEORGES POLTI

Les Cuirs de Bœuf..... 3.50

RACHILDE

Théâtre..... 3.50

PAUL RANSON

L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants*. Préface de Georges Ancey. Illustrations de Paul Ranson..... 3.50

SAINT-POL-ROUX

La Dame à la faulx..... 3.

PAUL SOUCHON

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes..... 1

Phyllis, tragédie en 5 actes..... 2

ÉMILE VERHAEREN

Philippe II..... 3.

Philosophie — Science — Sociologie

EDMOND BARTHÈLEMY

Thomas Carlyle..... 3.50

H.-B. BREWSTER

L'Ame païenne..... 3.50

THOMAS CARLYLE

Pamphlets du Dernier Jour.... 3.50

Sartor Resartus..... 3.50

J.-A. DULAURE

Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*)..... 3.50

JULES DE GAULTIER

Le Bovarysme..... 3.50

La Fiction universelle..... 3.50

De Kant à Nietzsche..... 3.50

Nietzsche et la Réforme philosophique..... 3.50

Les Raisons de l'Idéalisme..... 3.50

REMY DE GOURMONT

Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*..... 3.50

Promenades Philosophiques.... 3.50

PIERRE LASSERRE

La Morale de Nietzsche..... 3.50

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles..... 3.50

MULTATULI

Pages choisies..... 3.50

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra..... 3.

Aurore..... 3.

Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist..... 3.

Le Gai savoir..... 3.

La Généalogie de la Morale.... 3.

Humain, trop Humain (1re partie)..... 3.

L'Origine de la Tragédie..... 3.

Pages choisies..... 3.

Par delà le bien et le mal..... 3.

La Volonté de Puissance, 2 volumes..... 7

Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie)..... 3.

PÉLADAN

Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce..... 1

LÉON TOLSTOI

Dernières Paroles..... 3.

H.-G. WELLS

Anticipations..... 3.

La Découverte de l'Avenir..... 1

Poitiers. — Imp. Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volume

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculptur
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en Franc elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « e cyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compos des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Marce Collière, Edmond Barthèlemy.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Science sociale : Henri Mazel.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Sciences : Dr Albert Prieur.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musees et Collections : Auguste Ma guillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry.-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canud
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgu
Lettres hispano-américaines : Eug nio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius A teriotis.
Lettres roumaines : Marcel Monta don.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilc
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Che nais.
Lettres hongroises : Zrinyi Jànos.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Luc Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avri juillet et octobre

France		Étranger	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.5
Un an	25 fr.	Un an	30 f
Six mois	14 »	Six mois	17
Trois mois	8 »	Trois mois	10

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE MAY 28 '48

JUN 22 '64 H

297248

BOOK DUE-WID

JUN - 7 1979

CANCELLED

MAY 24 1979

C 462819